This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

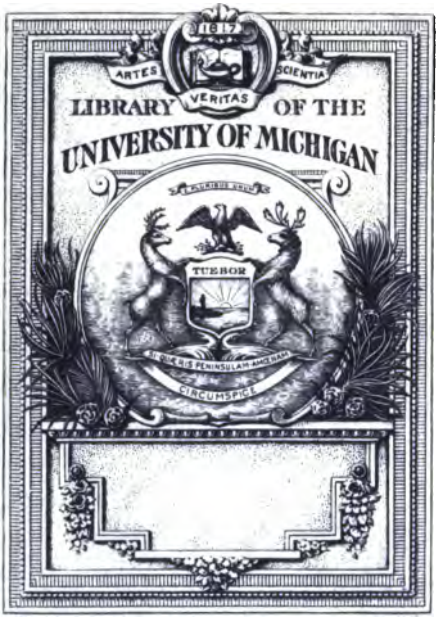
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B55
1965

BIBLIOTHÈQUE DES THEATRES,

Lettre F.

TOME XVII.

Pièces contenues dans ce Volume.

Fauſſe prévention.
Fauſſes (les) confidences.
Faux (le) Savant.
Feinte (la) ſuppoſée.
Félicie.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

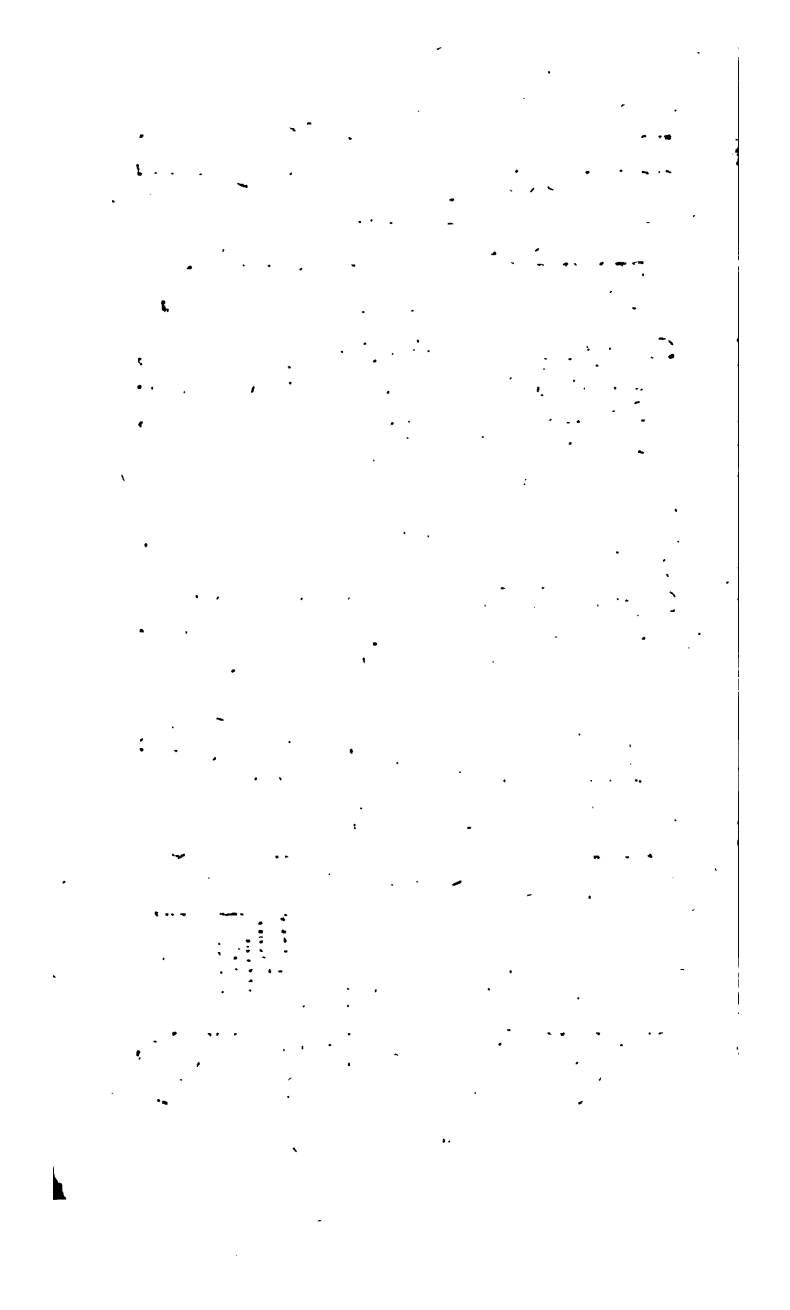
Lettre F.

TOME XVII.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.



LA FAUSSE PRÉVENTION

COMÉDIE

EN VERS ET EN TROIS ACTES,

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 29 Décembre 1749, & remiſe en dernier lieu ſur le même Théâtre le 30 Avril 1753.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

HORTENSE, *jeune Veuve ſous le nom de Julie.*

MARTON, *Suivante d'Hortenſe.*

LA MARQUISE.

MIRVILLE.

LE CHEVALIER.

RUZÉ, *Intendant de la Marquiſe.*

ALCIPE, *Pere de Mirville.*

ARLEQUIN, *Valet d'Hortenſe.*

La Scene eſt dans la Maiſon d'Hortenſe.

Dramatique fd.
Dept. of Rom. Langs.
8-7-38

LA FAUSSE PRÉVENTION

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE *sous le nom de Julie*, MARTON.

MARTON.

LE dépôt d'un secret flatte la confiance,
En feindre une partie est toujours une offense.
Vous dites que Julie est un nom emprunté,
Fait pour cacher le vôtre.

HORTENSE.

Oui, sans difficulté.

3-15-38

MARTON.

A mon attachement confiez ce miſtere.

HORTENSE.

Mais la choſe, je crois, n'eſt pas fort néceſſaire.

MARTON.

Vous m'impatientez.

HORTENSE.

J'ai grand tort en effet.

MARTON.

Ne me croyez-vous pas capable d'un ſecret?

HORTENSE.

Que ſçais-je?

MARTON.

Dans ce cas je deviens plus hardie;
Et je ne veux jamais vous appeller Julie.

HORTENSE.

Eh bien donc, je conſens à te confier tout.

MARTON.

Pour moi, je ne puis rien comprendre à votre goût;
Riche, mais le cachant; aimable, mais ſauvage;
Vous ne méritez pas le bonheur du veuvage.

Si j'avois été peintre, & qu'avec vérité,
Un jour, j'euſſe voulu peindre la volupté,
On l'auroit reconnue à la premiere épreuve ;
Car je l'aurois d'abord peinte en habit de veuve.

HORTENSE.

La médiſance obſerve, & pourſuit cet état.
Une veuve à Paris, vivant avec éclat,
D'une jeuneſſe folle eſt l'idôle titrée :
Aux hiſtoires du jour elle ſe voit livrée.
Le public, au hazard, réglant ſes ſentimens,
La voyant ſans époux, lui donne des amans ;
Et par de faux diſcours, qu'elle ſe plaît à croire,
La force d'immoler ſon repos à ſa gloire.
Déterminée à prendre un parti ſi cruel,
Au lieu d'examiner le mérite réel,
Et de jetter les yeux ſur le plus honnête homme,
Le fat le moins ſenſible eſt l'ingrat qu'elle nomme :
Alors la liberté s'échappe avec ſon bien,
Et de tout ſon bonheur, il ne lui reſte rien
Que la confuſion d'avoir été ſurpriſe,
Et le vain repentir qui ſuit une mépriſe.

MARTON.

Oui, loin de ſe prêter de mutuels ſecours,
Et l'amour & l'hymen s'entre-choquent toujours.
Une femme eſt maîtreſſe étant indifférente ;

Mais dès qu'elle aime, elle eſt la très-humble ſervante.
Votre genre de vie eſt peu récréatif :
Mirville, cependant d'un œil tendre, expreſſif,
Vous regarde ſouvent.

HORTENSE.

Que prétens-tu me dire ?
La Marquiſe lui plaît, elle ſeule l'attire.

MARTON.

Vous ne le croyez pas, ou vous en avez peur:
J'ai ſuivi ſon maintien, il a trahi ſon cœur.

HORTENSE.

Je t'avouerai, Marton, qu'il me paroît aimable ;
Je crois même qu'il eſt encor plus eſtimable.

MARTON.

Je vous ſçais très-bon gré de bien penſer de lui.

HORTENSE.

Je prétens dans ſon cœur lire dès aujourd'hui ;
Ce n'eſt pas que je l'aime au moins.

MARTON.

Non ; mais, Madame
On s'amuſe à ſçavoir ce qu'un homme a dans l'ame.

Et l'on en parle après.

HORTENSE.

Je compte m'éclaircir ;
Si par l'excès du bien, il ſe laiſſe éblouir.

MARTON.

Et comment ferez-vous ?

HORTENSE.

Il faut bien s'en inſtruire.
Tu connois bien ſon pere ?

MARTON.

Oui.

HORTENSE.

Tu lui vas écrire.

MARTON.

Moi, Madame ?

HORTENSE.

Toi-même, & tu ſçauras pourquoi.
Approche cette table ; à préſent place toi.

MARTON.

Mais je ne comprends pas ....

HORTENSE.

Eh bien tu vas l'apprendre.
Ecris donc mot, pour mot, ce que tu vas entendre.

MARTON.

Non, avant que j'écrive, il me faut un aveu,
Qu'on vous aime beaucoup, & qu'on vous plait un peu.

HORTENSE.

Mais....

MARTON.

Allons, vous aimez. Dictez; je puis écrire.

HORTENSE.

Non je veux ſimplement....

MARTON.

S'excuſer; c'eſt tout dire.
Si vous vous défendez, je vous déſobéis;
Si vous en convenez, je vais écrire.

HORTENSE.

Ecris.

» Vous ſçavez que ma belle-mere
» Me fait un injuſte procès,
» Sur la terre d'Elval que me donna mon pere;
» Quoi que je ſois certaine du ſuccès,

» Tâchez, Monſieur, d'accommoder l'affaire.
» Je cederai ſans nul effort.
» La moitié de mes droits.

MARTON.

Allons, vous avez tort.

HORTENSE.

» Réuſſiſſant ainſi que je l'eſpere,
» Plus de cent mille écus me reſteront encor
» Pour marier un fils, ſi rien ne vous arrête,
» De me voir votre brû je me fais une fête,
» Lorſque ma belle-mere aura ſigné l'accord.
» Hortenſe....

MARTON.

Hortenſe! quoi! vous êtes cette Hortenſe
Que pourſuit la Marquiſe avec tant de conſtance?

HORTENSE.

Sans m'avoir jamais vûe, elle me condamnoit.
Lettres, ſermens, reſpects, rien ne l'a ramenoit.
Il faut qu'apparamment le nom de belle-mere
Soit un titre fatal de haine involontaire.
Je quittai ma Province, & ſous un autre nom,
Je m'y fis préſenter ſans affectation,
Je gagnai ſon eſprit; ſon amitié réelle
Me força d'accepter un logement chez elle.

Je la ramenerai, je connois ſon bon cœur :
Avec de la droiture, elle a de la candeur.
De ſa prévention, je ne ſuis point frappée,
Et pour ſçavoir haïr, elle eſt trop diſſipée.

MARTON.

De cette lettre enfin quelle eſt donc le ſujet ?

HORTENSE.

Mon procès n'en eſt pas le véritable objet.
De mon intention, tu vas être éclaircie.
Je veux plaire à Mirville, en paſſant pour Julie.

MARTON.

Sur le titre d'Hortenſe on vous refuſera.

HORTENSE.

Ah ! ſi l'on me refuſe, alors on m'obtiendra.

MARTON.

Il faut qu'un inconnu remette cette lettre.

HORTENSE.

On m'acceptera.

MARTON.

Non ; je puis vous le promettre.

HORTENSE.

Tu crois donc que Mirville eſt né compatiſſant ?
Qu'il prend aux malheureux un intérêt preſſant ?

MARTON.

Oui.

HORTENSE.

Je veux retrancher encor mon domeſtique.

MARTON.

Mais il n'eſt compoſé que d'un valet unique,
Et de moi.

HORTENSE.

Qu'Arlequin vienne ici promptement.

MARTON.

Je l'apperçois.

SCENE II.

ARLEQUIN, MARTON, HORTENSE.

MARTON.

TU viens fort à propos vraiment.

ARLEQUIN.

Hé bien, de votre part, la louange eſt nouvelle,
Je ne veux pourtant pas vous faire une querelle.
Mais lorſque vous daignez m'addreſſer quelques mots,
C'eſt pour me dire; va, tu ſors bien à propos.

MARTON.

Ah! c'eſt pour plaiſanter, mais, madame deſire
Te charger de quelque ordre.

ARLEQUIN.

Elle peut m'en inſtruire.
Je ſuis tout prêt, j'écoute avec attention.

HORTENSE.

ndrai ſervice en toute occaſion.

ARLEQUIN.

Mais il ne tient qu'à vous en augmentant mes gages.

HORTENSE.

Je veux rendre de toi les meilleurs témoignages.

ARLEQUIN.

Voilà comme quelqu'un parle ordinairement,
Lorſqu'il veut renvoyer ſon valet poliment.

HORTENSE.

Ah! mon pauvre Arlequin, je n'oſois te ledire,
Il faut nous ſéparer.

ARLEQUIN.

Bon, bon; vous voulez rire?

HORTENSE.

J'en ſuis fâchée.

ARLEQUIN.

Eh quoi, ſerois-je yvrogne?

HORTENSE.

Non.

ARLEQUIN.

Pareſſeux, indiſcret, menteur, gourmand, fripon?

HORTENSE.

Je n'ai ſur tous ces points qu'à louer ton ſervice.

ARLEQUIN.

Mais, ma diſgrace eſt donc trahiſon, ou caprice ?

MARTON.

Madame, puiſqu'il faut te dire nos ſecrets,
N'a pas aſſez de bien pour avoir un Laquais.

ARLEQUIN.

Quoi voilà la raiſon ?

MARTON.

Oui c'eſt la véritable.

ARLEQUIN.

Je vais vous propoſer un moyen admirable.
Qui doit vous convenir & me plaît fort.

HORTENSE.

Eh quoi ?

ARLEQUIN.

De renvoyer Marton, & de me garder moi.

MARTON.

Mais, Madame feroit une jolie emplette.
Surtout tu brillerois beaucoup à ſa toilette.

ARLEQUIN.

Ce ſeroit deux beautez dans un goût différent.

HORTENSE.

Je ne puis te garder.

MARTON.

Mon chagrin en eſt grand.

ARLEQUIN.

Ah ! votre raillerie eſt fort peu néceſſaire ;
Je veux bien vous ſervir ſans le moindre ſalaire.

HORTENSE.

Non, je ne le veux pas.

ARLEQUIN.

Hé bien, s'il eſt ainſi,
Je reſterai chez-vous, en qualité d'ami.

HORTENSE.

Non.

ARLEQUIN.

Vous n'y penſez pas, me refuſer ce titre,
A moi qui des Laquais ſuis l'oracle & l'arbitre,
Je vais parler de vous en buvant avec eux.
Je les entretiendrai de vos défauts affreux,

Enfin je vous peindrai comme une femme ſage
Qu'on ſerviroit cent ans, ſans avoir l'avantage
De toucher un écu pour garder des ſecrets
Et je vous décrirai parmi tous les valets.

MARTON.

La Marquiſe paroît.

HORTENSE.

La crois-tu ſi jolie?

MARTON.

Non.

SCENE III.

LA MARQUISE, HORTENSE, MARTON.

LA MARQUISE.

JE viens tout exprès pour vous parler, Julie;

HORTENSE.

Voilà le vrai moment, retire-toi, Marton,
Et ſonge à t'acquitter de ta commiſſion.

SCENE IV.

LA MARQUISE, HORTENSE.

LA MARQUISE.

MA chere belle-fille enfin commence à craindre :
Juſqu'ici ſa frayeur avoit ſçu ſe contraindre ;
Mais mon Intendant dit qu'elle cherche un accord.

HORTENSE.

Le parti paroît ſage, & vous conviendroit fort.
Vous pourriez à Paris vivre l'une avec l'autre :
Vous ſeriez ſon amie, elle ſeroit la vôtre.

LA MARQUISE.

Moi, ſon amie ! ah ! ciel ! penſez-vous bien cela ?
Ne me parlez jamais de cette eſpece-là,
Pour premiere raiſon, je la crois fort mauſſade.
Elle me flatteroit, je la trouverois fade.

HORTENSE.

Eh bien, ſi ſon eſprit ſincere & peu ſuſpect.

LA MARQUISE.

Elle me paroîtroit me manquer de reſpect.

HORTENSE.

Allons, ne parlons plus de votre belle-fille.

LA MARQUISE.

Je déteſte en effet les caquets de famille.

HORTENSE.

Mais c'eſt demain qu'on doit juger votre procès.
Vous ſollicitez peu.

LA MARQUISE.

Mon bal eſt fait exprès.
En agiſſant ainſi c'eſt avec connoiſſance.
Mes Juges la plûpart ſont d'un âge où la danſe
Eſt la grande fureur, je leur donne le Bal.
Vous y viendrez ce ſoir.

HORTENSE.

J'y réuſſirois mal.

LA MARQUISE.

Vous ?

HORTENSE.

Mirville en ſera ?

LA MARQUISE.

Comment votre artifice,
Sous un air ingénu, cache un fond de malice ?

HORTENSE.

Qui, moi, vous vous trompez.

LA MARQUISE.

Parlez ſincerement.
Ce Mirville à vos yeux paſſe pour mon amant.

HORTENSE.

Chacun croit remarquer que votre accueil l'attire.

LA MARQUISE.

J'en gémis en ſecret, puiſqu'il faut vous le dire.
[Mais d'une femme aimable il faut remplir l'emploi.
Les yeux de tout Paris ſont attachez ſur moi.
C'eſt moi qui la premiere ai changé les uſages.
Au lieu d'enſevelir le ſecret des hommages,
J'ai ſenti que l'orgueuil trouve ſon intérêt
A ne point rebuter un amant que l'on hait,
Et qu'on prépare alors, par le peu de myſtere,
Un voile pour cacher l'amant qui ſait nous plaire.]
Le Chevalier ſeroit plus conforme à mon goût.
Nos eſprits diſſipez ſe reſſemblent en tout,

Sans nous embaraſſer de faire des conquêtes,
Nous nous diſputons l'art d'imaginer des fêtes ;
Il fait rire l'eſprit, ſans en troubler la paix.
Il amuſe toujours, & n'occupe jamais.

HORTENSE.

Il eſt fat.

LA MARQUISE.

J'aime mieux ayant un choix à faire,
Un fat qui divertit qu'un ſot qui ſe révere.

HORTENSE.

Quoi vous n'attirez pas Mirville ?

LA MARQUISE.

Aſſurément
Je ne connus jamais un ſi cruel amant,
Et ſi l'on veut au vrai reſtraindre ſon éloge,
C'eſt un repréſentant dans le fond d'une loge,
Attentif & rempli de ſoins très-obligeans,
Il vous donne la main, il appelle vos gens,
Ses attentions-là méritent qu'on le loue :
Il a l'extérieur d'un amant qu'on avoue ;
Mais avec de l'eſprit, il n'a point de brillant,
Il ne produit jamais rien de vif, de ſaillant,
Raiſonneur juſte & ſec, que l'amour propre abuſe ;
N'aimant mieux dire rien, qu'un rien qui nous amuſe.

Fade dans ſon amour, péſant dans ſa raiſon;
Et par tout de l'ennui diſtilant le poiſon.]
Lorſque je le reçois, c'eſt complaiſance entiere,
C'eſt afin de ne point paſſer pour ſinguliere,
On pourra m'accuſer d'un peu de fauſſeté:
C'eſt la baſe aujourd'hui de la ſocieté.
Il faut avec cet art allier les contraires,
Et prendre la couleur de tous les caracteres.
La plûpart des vertus, que le monde applaudit,
Ne ſont que des défauts unis avec eſprit.

HORTENSE.

Mais il paroît. Je ſors.

LA MARQUISE.

Non, je vous en conjure;
Avec cet homme là je ſuis à la torture.

HORTENSE.

Une affaire m'oblige à m'éloigner de vous.

SCENE V.

MIRVILLE, LA MARQUISE, HORTENSE.

MIRVILLE.

VOus ſortez ?

HORTENSE.

Je reſpecte un entretien ſi doux.

LA MARQUISE.

Qu'il a l'air emprunté.

MIRVILLE.

Je ne ſçais que lui dire.
N'importunai-je point ?

LA MARQUISE.

à part.
Vous, Monſieur, ... Quel martire.

MIRVILLE.

Santé paroît moins mauvaiſe aujourd'hui ?

LA MARQUISE.

J'ai beaucoup de vapeurs.

MIRVILLE *à part.*

Et moi beaucoup d'ennui.

à la Marquise.

Ah ! c'eſt qu'à mon amour vous n'êtes pas ſenſible !

LA MARQUISE.

Je vous aime, Monſieur, autant qu'il m'eſt poſſible.

MIRVILLE.

Et l'on me croit heureux plus que je ne le ſuis.

LA MARQUISE.

J'en dis autant de moi.

MIRVILLE.

Cependant je ne puis
Reſſentir un amour plus fondé ſur l'eſtime.

LA MARQUISE *baillant.*

Ah ! ... Monſieur, de ma part la même ardeur m'anime.

MIRVILLE.

Quoi, vous m'aimez ?

LA MARQUISE.

Beaucoup.

MIRVILLE.

Je vous adore auſſi.

LA MARQUISE.

Rien n'eſt plus amuſant que de s'aimer ainſi.

MIRVILLE.

Avez-vous entendu dire quelques nouvelles?

LA MARQUISE.

Non, Céphiſe & Délie, hier étoient moins belles.

MIRVILLE.

Je n'y pris pas garde.

LA MARQUISE.

Oh! le fait eſt très-conſtant! *à part.* La converſation périt à chaque inſtant.

MIRVILLE *à part.*

Perſonne ne viendra, je crois, nous interrompre.

LA MARQUISE.

Béliſe & Dorimont ſont ſur le point de rompre.

SCENE

SCENE VI.

LA MARQUISE, MIRVILLE, LE CHEVALIER, RUZE'.

MIRVILLE.

VOICI votre Intendant avec le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ne me trompai-je point ? quoi, du particulier !
Marquiſe, vous jouez la femme raiſonnable,
Et vous me paroiſſez à moi méconnoiſſable.
Vous rêvez ! Auriez-vous perdu cet enjouement,
Qui fâchoit, rappelloit & railloit un amant ?
Aujourd'hui je vous trouve & l'air & la conduite
D'une ſimple bourgeoiſe au ſentiment réduite.
Vous vous ferez du tort, prenez-y garde au moins.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, l'amour n'occupe pas nos ſoins,
Il m'ennuie à périr, & je crains les conquêtes.
Je voudrois ſeulement multiplier nos fêtes.

à Ruzé.

Monsieur, m'apportez-vous beaucoup d'argent comptant ?

RUZE'.

Madame, j'ai l'honneur d'être votre Intendant,
Mais je n'ai pas un sol.

LA MARQUISE.

J'en suis très-étonnée,
Je crois que mes Fermiers doivent plus de l'année.

RUZE'.

Plus on vous doit, Madame, & moins on vous payera.

LE CHEVALIER.

Je m'en rapporte à lui pour cet article-là.

LA MARQUISE.

A tel prix que ce soit, je veux mille pistoles.

RUZE'.

Déja pour les trouver j'ai donné des paroles;
Mais on veut des effets plus solides.

LA MARQUISE.

J'entends.

RUZE'.

Le siécle où nous vivons est un terrible tems !
Les hommes chaque jour deviennent plus sauvages,
Et l'on appelle amis ceux qui prêtent sur gages.

LA MARQUISE

J'ai quelques vieux bijoux qui ne me servent pas.

RUZE'.

Il faut vous en servir, Madame, en pareil cas.
Sont-ce des diamans ?

LA MARQUISE.

Oui, montez à l'antique.

RUZE'.

Notre usurier, Madame, est un homme gotique.
Il n'y prendra pas garde.

LA MARQUISE.

Il faut donc les donner.

RUZE'.

Et moi je me fais fort de le déterminer.

LA MARQUISE.

Vous voyez clairement qu'il faut que je m'abſente,
Meſſieurs, c'eſt une affaire aſſez intéreſſante.
Vendre ſes diamans me paroît d'un grand prix.
Que ne peut-on ainſi changer ſes vieux amis.
[Je pourrois au moins en fournir une douzaine
Qui ne ſont que dîner. Ayant la tête pleine
D'hiſtoires dont le fil ne ſçauroit ſe couper,
Je les donnerois tous pour un joli ſouper.]

Elle ſort.

SCENE VII.

MIRVILLE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'ADORE cette femme, elle eſt délicieuſe.

MIRVILLE.

Oui ſa ſocieté doit être précieuſe.
Pour l'amitié ſurtout elle a bien du reſpect.

LE CHEVALIER.

Tu vois tous les objets ſous un fâcheux aſpect,

Ta prudence toujours te cauſe de l'ombrage
Et te rend bien ſouvent plus épineux que ſage.
Par l'uſage du monde il faudroit t'éclairer,
La méthode du jour eſt d'y tout effleurer.
Vertus, ſcience, eſprit, tout eſt ſuperficie.

MIRVILLE.

Tu fais ton vrai portrait.

LE CHEVALIER.

Mais oui, je m'apprécie;
Cependant tu pourras me trouver ſingulier,
Tu ne le croiras point; je veux me marier,
Cherche quelque parti.

MIRVILLE.

Qui, moi?

LE CHEVALIER.

Je m'en rapporte
A ton goût.

MIRVILLE.

La veux-tu très-jolie?

LE CHEVALIER.

Il n'impore.

MIRVILLE.

Qu'elle ait un bon eſprit ?

LE CHEVALIER.

Cela ne me fait rien,
Je ne ſuis qu'un cadet, & je cherche du bien,
Une fille opulente eſt toujours accomplie;
Aujourd'hui c'eſt l'argent qui fait la ſimpathie,
Mon cœur ſur ce ſeul point n'eſt pas indifférent,
Que ma femme ſoit noble, ou ſoit ſans un parent,
Qu'elle ait beaucoup d'humeur, qu'elle ſoit laide ou belle,
Je vis avec ſon bien, & non pas avec elle.

SCENE VIII.

MIRVILLE *ſeul.*

QUELLE tête, grand Dieu ! mais je voudrois bien voir
Julie, & dans l'inſtant.

SCENE IX.

ARLEQUIN, MIRVILLE.

ARLEQUIN.

MONSIEUR, je viens ſçavoir,
Si vous avez beſoin d'un bien bon domeſtique,
De l'eſprit, des talens, beau viſage, homme unique ?

MIRVILLE.

Et comment ſe peut-il qu'il ſoit connu de toi ?

ARLEQUIN.

J'ai pour lui grand reſpect....

MIRVILLE.

Quel eſt-il donc ?

ARLEQUIN.

C'eſt moi.

MIRVILLE.

Toi ?

ARLEQUIN.

Moi-même.

MIRVILLE.

Comment tu n'es plus à Julie ?

ARLEQUIN.

Non vraiment. Elle a fait une grande folie ;
Car ſans trop me vanter, je lui faiſois honneur,
Je ſuis fait pour être auprès d'un grand Seigneur.

MIRVILLE.

Il faut qu'apparament tu l'aie mécontentée ?

ARLEQUIN.

Non quand elle eut été difficile, emportée,
Aigre & farouche, autant qu'un monſtre de vertu,
Je n'euſſe pas près d'elle été plus aſſidu.

MIRVILLE.

Mais...

ARLEQUIN.

Ma perfection peut être a fait ma perte.
Mon eſprit s'applaudit de cette découverte,
Elle m'a renvoyé par beſoin de gronder.

MIRVILLE.

Un ſemblable propos ſe peut-il haſarder ?
Dans ſes regards Julie a la douceur écrite.

ARLEQUIN.

Je veux à l'avenir réformer ma conduite,
Et pour me corriger, je puis vous assurer,
Que je serai toujours exact à m'enyvrer.

MIRVILLE.

Allons de ton congé tu me caches la cause.
Je ne te prendrai point.

ARLEQUIN.

Monsieur.

MIRVILLE.

Dis-moi la chose,
Comme elle s'est passé.

ARLEQUIN.

Oh! volontiers. Pourtant,
Je crains d'être indiscret en vous la racontant.

MIRVILLE.

Seroit-ce quelque fait à sa gloire nuisible?

ARLEQUIN.

Si cela transpiroit il seroit impossible
Qu'elle fut estimée.

MIRVILLE.

Ah! Dieux, que me dis-tu?

ARLEQUIN.

Julie eſt miſérable, & n'a pas un écu.
N'eſt-ce pas là de quoi la perdre ſans reſſource ?

MIRVILLE.

Ciel ! cela ſe peut-il ?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur, une bourſe
Dans le fond de ſa poche eſt un meuble vaquant,
Et ſes valets auſſi vaquent par conſéquent.

MIRVILLE.

De ce cruel état j'ai l'ame pénétrée.
Dans le monde toujours modeſtement parée,
Et ſous les traits décens d'une aimable gaieté,
Elle cache l'excès de ſon adverſité.
Cette force d'eſprit eſt rare & reſpectable.

ARLEQUIN.

Oui.

MIRVILLE.

Le malheur devroit l'empêcher d'être aimable?

ARLEQUIN.

Oh ! cette femme là pour ne vous point mentir,
Eſt bonne à reſpecter, & mauvaiſe à ſervir.

MIRVILLE.

Elle devroit avoir l'eſprit dur & farouche,
Se dérober du monde ! un tel état me touche.

ARLEQUIN.

Si vous continuez, Monſieur, je vais pleurer.

MIRVILLE.

Il faut que je la voie.

ARLEQUIN.

Oui, pour lui déclarer,
Ce que je vous ai dit.

MIRVILLE.

Non, tu n'as rien à craindre.

ARLEQUIN.

Ne vous aviſez pas ſeulement de la plaindre.

SCENE X.

MARTON, MIRVILLE, ARLEQUIN.

MIRVILLE.

JULIE eſt-elle ici ? je viens la demander,
Je voudrois cependant ne pas l'incommoder.

MARTON.

Vous, Monſieur ?

MIRVILLE.

Je vous ſuis.

MARTON.

Demeurez je vous prie,
Elle reçoit toujours ici la compagnie.

SCENE XI.

ARLEQUIN, MIRVILLE.

ARLEQUIN.

MONSIEUR, puis-je eſpérer que j'obtiendrai l'honneur
De vous ſervir ?

MIRVILLE.

C'eſt toi, qui détruis mon bonheur.
Va t'en.

ARLEQUIN.

Vous êtes donc amoureux de Julie ?

MIRVILLE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

De ſon malheur votre ame eſt trop remplie,
Et je vais publier partout que vous l'aimez.

MIRVILLE.

Coquin ;
Je te prends pour valet.

ARLEQUIN.

Soyez sûr qu'Arlequin

Reconnoîtra toujours la maniere obligeante,
Dont vous le retenez.

MIRVILLE.

Sors.

ARLEQUIN.

Il s'impatiente.
J'obéis.

SCENE XII.

MIRVILLE *seul.*

CE balourd a pénétré mon cœur.
En effet un ami marque moins de chaleur.
Il s'intéresse à nous ; mais c'est d'une autre sorte,
A bien plus de vertus la passion nous porte :
Elle rend notre cœur vraiment compatissant,
L'amitié plaint les maux, & l'amour les ressent.

SCENE XIII.

HORTENSE, MIRVILLE.

HORTENSE.

VOus voulez me parler à ce qu'on dit, Mirville;
Je viens ſçavoir en quoi je puis vous être utile.

MIRVILLE.

C'eſt pour vous ſuplier de me faire un plaiſir.
Arlequin, malgré lui, ceſſe de vous ſervir:
Il ſe ſacrifieroit pour vous prouver ſon zele;
Permettez que je prenne un valet ſi fidele:
Madame, je m'en fais le plaiſir le plus doux.
Il m'en ſera plus cher ſçachant qu'il vient de vous.

HORTENSE.

De vos bontez, pour lui, je ne ſuis pas ſurpriſe.
Il pourra vous parler ſouvent de la Marquiſe.

MIRVILLE.

Vous me croyez ſenſible, & c'eſt avec ſujet;
Mais vous vous méprenez ſur le choix de l'objet.

HORTENSE.

Mais le monde eſt garant de tout ce que je penſe.

MIRVILLE.

Eh, le monde ne peut juger que l'apparence !
On croit qu'à ſes regards rien ne peut échaper,
Et rien n'eſt, ſelon moi, plus facile à tromper.
C'eſt un corps diſſonnant, un bizarre mélange,
Qui diſpenſe au hazard le blâme ou la louange.
Jouet perpétuel de ſa prévention,
Fait pour accréditer la fauſſe opinion
Des eſprits dominants il eſt l'écho frivole;
Extrême, mais leger, changeant toujours d'idole,
Il ne ſemble inſpiré que par le même eſprit,
Et ſans ceſſe en détail ſe hait & ſe détruit,
Des ſujets les plus vains, il s'amuſe, il s'occupe.
Des piéges qu'on lui tend eſt l'éternelle dupe:
Se pique de fineſſe, & penſe pénétrer
Ce que pour l'abuſer, on veut bien lui montrer.

HORTENSE.

Non, non, vous vous trompez, le monde eſt équitable,
De quelques préjugez il peut être capable!
Mais ils ſont diſſipez dès qu'ils ſont reconnus,
Ses jugemens ſont vrais, lorſqu'ils ſont ſoutenus

Aux talens, aux beaux arts, il donne la lumiere,
Son ſuffrage peut ſeul étendre leur carriere,
Il raffermit les cœurs foibles & combattus,
En piquant l'amour propre, il produit les vertus
Le reſpect qu'il attire en dépit de l'envie,
De l'ordre général entretient l'harmonie,
Contre tous les revers ſoutient l'homme d'honneur,
Releve la fortune, & donne le bonheur.

MIRVILLE.

Convenez cependant qu'il prend ſouvent le change,
Et qu'on rit en ſecret des choſes qu'il arrange.
Par exemple, je ſçais qu'il croit très-fermement
Qu'on ne me voit venir ici ſi fréquemment.
Qu'en qualité d'amant pour la belle Marquiſe,
Eh bien, il ne ſçait pas qu'alors je me déguiſe,
Et vous vous en doutez, je m'en flatte du moins.

HORTENSE.

La Marquiſe eſt aimable, & mérite vos ſoins.

MIRVILLE.

Quoi vous me conſeillez un pareil mariage?

HORTENSE.

Sans contredit, Monſieur, je le trouverois ſage.
Elle a beaucoup de bien, c'eſt un très-bon parti,

Et tout dans cet hymen me paroît assorti.

MIRVILLE.

La Marquise a du bien, elle est faite pour plaire,
Mais riche, par moi-même, on blâmeroit l'affaire,
Des trésors sont-ils faits pour être confondus ?
Je vois avec mépris un si coupable abus.
La richesse est l'éclat dont un sot se renomme,
Mais le plus grand plaisir que goute un honnête homme,
C'est de tirer quelqu'un du sein de la douleur,
Et de l'associer à son propre bonheur.
De chercher la vertu, souffrant dans le silence,
Supportant sans aigreur son état d'indigence,
Et se cachant bien moins par esprit de fierté,
Que par discrétion pour la société,
Le bien est un malheur, & non un avantage,
Lorsque l'humanité n'en reçoit pas l'hommage.
Et le mien paroîtroit augmenter à mes yeux,
S'il essuioit les pleurs d'un objet vertueux.

HORTENSE.

J'aime qu'en votre cœur la bonté se déclare,
Eh bien, il faut chercher une femme si rare.

MIRVILLE.

Madame, elle est trouvée, & vous la connoissez.

HORTENSE.

Je la connois ?

MIRVILLE.

Sans doute ; & je m'explique aſſez.
De l'amour le plus pur qu'elle ſoit attendrie,
Qu'elle accepte de moi l'aiſance de ſa vie,
Mon bonheur en dépend, & quand je l'obtiendrai
Elle me devra moins que je ne lui devrai :
Elle unit à la fois, l'eſprit & la ſageſſe ;
Moi je n'apporterai qu'une grande richeſſe,
Le tout examiné par des yeux d'équité,
Le bien le plus réel ſera de ſon côté.

HORTENSE.

Si je la connoiſſois, je lui pourrois apprendre....

MIRVILLE.

Eh, pourquoi feindre encor de ne me pas entendre,
Vous faire ſon portrait, c'eſt tout vous révéler,
Et quelle autre que vous pourroit vous reſſembler?

SCENE XIV.

ALCIPE, HORTENSE, MIRVILLE.

ALCIPE.

MADAME, permettez que je vous importune,
Vous pouvez de mon fils augmenter la fortune.
Vous connoiſſez Hortenſe, on dit qu'elle a du bien,
Qu'elle eſt aimable, ſage, & ne prétend à rien.
Eh bien, ſi vous voulez ſeconder l'entrepriſe,
Et finir le procès que lui fait la Marquiſe,
Auſſitôt à mon fils elle donne la main.

MIRVILLE.

Mon pere ſe peut-il? ...

ALCIPE.

Le fait eſt très-certain.
Elle-même l'écrit, & daigne ſe promettre,
Et ſi vous en doutez, tenez, liſez ſa lettre.

Mirville lit bas.

HORTENSE.

J'ai cette affaire à cœur, Monſieur,

MIRVILLE.

Ah ! juſte Ciel !

HORTENSE.

Mes ſentimens m'en font un point eſſentiel.

MIRVILLE.

Que l'on ne compte pas ſur mon obéiſſance !

HORTENSE.

Il faut abſolument épouſer cette Hortenſe.

ALCIPE.

Quand d'un autre objet même il ſeroit entêté,
On manque ſon bonheur par ſenſibilité,
Le reſpect pour un pere, eſt une loi preſcrite,
Faites ce que j'ordonne, où je vous deshérite.

HORTENSE.

Monſieur, tout vous préſcrit de ne pas balancer,
Et ne me revoyez que pour me l'annoncer.

SCENE XV.

ALCIPE, MIRVILLE.

ALCIPE.

VOus avez là, mon fils, une excellente amie !

SCENE XVI.

RUZE', ALCIPE, MIRVILLE.

RUZE' *tenant les Diamans.*

Ils jettent bien du feu, ma vûe eſt éblouie.

ALCIPE.

Ah! Monſieur l'Intendant, je vous trouve à propos,
J'allois paſſer chez-vous, pour vous dire deux mots.

RUZE'.

En quoi puis-je, Monſieur, vous être néceſſaire ?

ALCIPE.

Hortenſe eſt en procès avec ſa belle-mere.
Engagez la Marquiſe à paſſer un accord :
Je vous ferai donner mille beaux louis d'or.

Il ſort.

RUZE'.

Avec quelle clarté cet homme-là s'explique !
Qu'il poſſede ſa langue, & qu'il eſt énergique.

MIRVILLE.

Ainſi vous eſperez terminer ce procès ?

RUZE'.

Oui, je compte traiter l'affaire avec ſuccès,
Un accommodement eſt toujours reſpectable.

MIRVILLE.

Votre amour pour la paix me paroît admirable.
Mais ſi vous rempliſſez votre commiſſion,
Je vous ferai donner mille coups de baton.

SCENE XVII.

RUZE' *ſeul.*

ALLONS, c'eſt converſer d'une façon trop libre,
Et ce dernier diſcours me met dans l'équilibre.
Et le fils & le pere ont tous les deux promis
Je rendrois volontiers la parole du fils.
Car enfin je ne puis douter qu'il ne la tienne:
L'autre peut demander du crédit pour la ſienne,
Les batons ſont bien plus communs que les louis,
Mais je dois augmenter le bien dont je jouis.

Je veux de mon néant ſecouer la pouſſiere,
Et franchir hardiment les bornes de ma ſphere.
Dans un lointain brillant je vois mes deſcendans
Tirer les fruits heureux de mes travaux ardens,
J'ai droit à leurs honneurs, mon ame en eſt remplie,
J'en jouis avant eux & me les approprie:
Ce qu'ils ſeront un jour m'appartient en entier,
Je veux de la fortune applanir le ſentier.
Ses divers échelons étonnent, effarouchent.
Le premier ſeul eſt haut, tous les autres ſe touchent.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, MIRVILLE.

LE CHEVALIER.

JE brûlois de te voir, & de t'entretenir,
Notre intérêt commun nous force à nous unir:
Parle-moi franchement, tu n'aimes point Hortense.

MIRVILLE.

Je ne l'ai jamais vûe.

LE CHEVALIER.

Ainſi cette alliance

Ne feroit ton bonheur que médiocrement ?

MIRVILLE.

Je le verrois détruit par cet engagement.

LE CHEVALIER.

En ce cas, mon ami, permets que je m'arrange,
A cette aimable veuve offre-moi pour échange.

MIRVILLE.

Je ne la connois point.

LE CHEVALIER.

Julie, à ce qu'on dit,
Sur elle de tout tems eut beaucoup de crédit,
Tâche qu'en ma faveur elle la sollicite :
Je ne te vante pas mon esprit, mon mérite,
Le bonheur qu'on auroit en vivant avec moi.
Tu me connois ; ainsi je m'en rapporte à toi.

MIRVILLE.

J'aime ta modestie.

LE CHEVALIER.

Elle est des plus complettes.

MIRVILLE.

Tu veux te marier pour acquitter tes dettes.

LE CHEVALIER.

Je n'en disconviens pas, je suis fort endetté;
Mais tu sçais bien qu'il faut l'être par probité,
Payer si bien; voilà de ces petites gloires
A dédaigner: il faut arrêter les mémoires,
Et de les acquitter charger ses héritiers;
On enrichit par là les fils des créanciers.
C'est par honneur qu'on doit ne pas payer les peres
Tu vois que j'ai surtout des principes austeres.
Et dans un certain rang d'ailleurs lorsqu'on est né,
On doit plus que l'on n'a sans être ruiné,
On déterre un parti chez quelque pere avare,
Le bien se renouvelle, & l'honneur se répare,
L'éclat renaît d'un fond, qui devroit l'obscurcir,
Et l'on ne vend son nom que pour en mieux jouir.

MIRVILLE.

Le motif est flatteur pour toute une famille!
Quel plaisir de donner pour époux à sa fille
Quelqu'un qui peut avoir des sentimens si purs.

LE CHEVALIER.

Comptes-tu donc pour rien tous ces entours obscurs,
Ce cortege importun de tantes, de beau-freres..
Qui grossissent l'amas des ennuis nécessaires,
Et tous leurs plats amis rampans ou familiers,

Dont il faut essuyer les propos singuliers,
Espece dégradée, & dans qui la nature,
Semble assortir le nom, l'esprit & la figure?

MIRVILLE.

Mon ami, s'ils étoient ou nobles ou titrés
Par ta prévention ils seroient révérés,
Telle est du préjugé la force condamnable!
Qu'on décore le vice, il paroît respectable,
La foiblesse & l'orgueil ont produit tous nos maux.
Les hommes étoient nez pour être tous égaux;
Si la vanité folle & la sotte ignorance
Ont voulu distinguer le rang & la naissance,
Le Philosophe juste, & frondant les abus
Sépare les ayeux, & compte les vertus.

LE CHEVALIER.

Avec tes sentimens & ton système sage,
Tu ne trouveras point de fille en mariage.
Mais dis-moi, notre Veuve est un fort bon parti;
Veux-tu me seconder auprès de Julie?

MIRVILLE.

Oui.
Et s'il est vrai qu'elle ait du crédit sur Hortense,
Je vais lui demander avec beaucoup d'instance,
Qu'elle on ne songe plus à cet hymen pour moi.

LE CHEVALIER.

Il n'eſt dans ce projet queſtion que de toi.

MIRVILLE.

Sois tranquille, elle vient.

LE CHEVALIER.

Elle étoit prévenue
Que je ſerois ici, c'eſt preſque une entrevue.

SCENE II.

HORTENSE, MIRVILLE, LE CHEVALIER.

MIRVILLE.

UN motif différent nous engage à vous voir,
Madame, notre ſort eſt en votre pouvoir,
Faites en accordant votre avis & le nôtre,
La fortune de l'un & le bonheur de l'autre :
On aſſure qu'Hortenſe a confiance en vous:
Le Chevalier voudroit devenir ſon époux;
Je ſerois tranſporté de voir ce mariage.
C'eſt un garçon charmant.

HORTENSE.

Oui ſans doute & très-ſage.

LE CHEVALIER.

On peut certifier avec quelque raiſon,
Que je ſuis un cadet d'aſſez bonne maiſon.

HORTENSE.

La choſe aſſurément eſt tout à fait flateuſe
Lorſqu'en ſe mariant on veut ſe rendre heureuſe.

LE CHEVALIER.

Votre diſcours eſt vrai; mais très-exactement
Tout le plaiſir conſiſte à vivre noblement.
Je ne ſerai jamais aſſez ſot, aſſez fade,
Pour que l'hymen m'inſpire une flâme mauſſade,
Perſonne ſur ce point ne pourra plaiſanter;
Je connois la décence & ſçais me reſpecter.
Et comme la vertu regne au fond de mon ame,
Je ferai, ſi je puis, le bonheur de ma femme.
Je la verrai très-peu; je veux que ſes amis
Sans m'être préſentez, chez elle ſoient admis.
Elle tiendra maiſon, j'en ferai la dépenſe,
Et m'en abſenterai par mode & par prudence.

HORTENSE.

Monſieur, l'eſprit d'Hortenſe eſt bien provincial,
Ce ſyſtême annobli lui conviendroit fort mal.

MIRVILLE.

Bas. Ne déraiſonne pas, ou garde le ſilence.

LE CHEVALIER.

Je ſoutiens que mon plan eſt d'un homme qui penſe,
Hortenſe m'aimeroit, je vous le garantis.

HORTENSE.

Vos eſprits en effet ſeroient bien aſſortis!

LE CHEVALIER.

On doit fuir la contrainte, elle produit la haine;
L'hymen pour ſon profit a relâché ſa chaîne.
De cent petits devoirs le détail importun,
N'accable maintenant que les gens du commun;
Leurs liens ſont de fers, les nôtres au contraire,
Sont ſi doux qu'une femme oublie à s'y ſouſtraire;
Sans ſe rompre de loin, & ſans gêner de près,
Ils laiſſent au bonheur le ſoin de leurs progrès,
Prevenant avec art l'humeur & le reproche,
La douceur des époux bien ſouvent les raproche,

La liberté riante affermie leur retour,
Et dans des cœurs bien nez fait éclore l'amour.

MIRVILLE.

Ma façon de penſer eſt toute différente,
La chaîne de l'hymen n'eſt point indifférente,
Lorſqu'on ne s'aime pas dans le tems qu'on s'unit,
Préſens, on ſe déteſte ; abſens, on ſe trahit.
Qu'une femme, il eſt vrai, ſoit malgré ſon yvreſſe,
Trompeuſe avec égard, & fauſſe avec adreſſe,
Le mari qui le ſçait doit ne pas dire un mot,
On peut paroître dupe, & n'être pas un ſot,
Mais quel bonheur amer & quelle intelligence,
Quand la femme aſſervie à la ſeule prudence
Donne un air de reſerve à l'infidélité
Et l'époux au mépris l'air de crédulité.

HORTENSE.

Vous penſez tous les deux comme je le deſire,
Hortenſe le ſçaura, je compte l'en inſtruire.

MIRVILLE.

Penſe-t-elle à peu près comme le Chevalier ?

HORTENSE.

Elle veut que l'on s'aime avant de ſe lier.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis donc pas fait pour oſer y prétendre ?

HORTENSE.

Vous l'aimerez, vous dis-je, & vous la rendrez tendre.

LE CHEVALIER.

Moi je n'en ſuis tenté qu'à cauſe de ſon bien.

HORTENSE.

En perdant ſon procès, elle n'auroit plus rien.

LE CHEVALIER.

Je prétens qu'il ſe juge avant le mariage ;
Pour terminer plûtôt je ſuis vraiment trop ſage.
J'ai de puiſſans amis, je ſolliciterai,
J'agirai vivement, & je m'intriguerai.
Moi-même au Rapporteur j'expliquerai l'affaire,
Je ſçais comme l'on doit parler au Sécrétaire.
Hortenſe avec dépens gagnera ſon procès,
Et notre hymen ſera le prix de ſes ſuccès.

MIRVILLE.

En agiſſant ainſi, réponds-moi, je te prie,
Que dira la Marquiſe ? elle eſt ta tendre amie.

LE CHEVALIER.

Oui, nous allons enſemble au Bal, à l'Opéra.

HORTENSE.

J'ai beaucoup de reſpect pour cette amitié là.

LE CHEVALIER.

J'arrange ſes plaiſirs & non pas ſa dépenſe,
Nous ſympatiſons fort en fait de médiſance,
Je vais pourtant contre elle agir de tout mon cœur,
Sans ceſſer un moment d'être ſon ſerviteur.

SCENE III.

MIRVILLE, HORTENSE.

MIRVILLE.

JE ferai le contraire, & j'agirai pour elle.
Je ſens pour votre Hortenſe une haine mortelle.

HORTENSE.

Vous tenez ce propos pour me faire la cour;
Pour elle cependant vous changerez un jour.

MIRVILLE.

Je l'aimerai ?

HORTENSE.

Sans doute.

MIRVILLE.

Un tel soupçon m'allarme.

Le desirez-vous ?

HORTENSE.

Oui.

MIRVILLE.

Ciel !

HORTENSE *à part.*

Son dépit me charme.

MIRVILLE.

J'ai cru que sans chagrin vous voyez mon ardeur,
Je connois, mais trop tard, que j'étois dans l'erreur.

HORTENSE.

Vous prenez tout d'abord les choses au tragique,
Ainsi donc à présent votre souhait unique
Seroit de voir Hortense unie au Chevalier ?

MIRVILLE.

Oui.

HORTENSE.

Nous ne pourrions plus alors nous marier.

MIRVILLE.

Je ne vous conçois pas. C'eſt pour vous une fête
De me perſécuter.

HORTENSE.

Non, mais j'ai dans la tête
Que vous ne m'aimez point.

MIRVILLE.

Ce doute eſt outrageant.

HORTENSE.

Loin de penſer ainſi, je le trouve obligeant.

MIRVILLE.

Quel en eſt le motif ?

HORTENSE.

Un homme de votre âge
Pour être plus aimable, eſt galand par uſage,
A flatter une femme applique tous ſes ſoins;
Je ne vous en ferois aucun reproche au moins,

La mode a conſacré toutes ces bagatelles,
Et l'on parle d'amour plûtôt que de nouvelles.

MIRVILLE.

Madame, croyez-vous me rendre mes ſermens ?
Vous ne m'en dégagez qu'à vos propres dépens.
Pouvez-vous vous confondre avec ces têtes folles
Qui des yeux du public voulant ſe rendre idoles,
Affectent un maintien indécent & ſuſpect,
Qu'un penchant décidé rendroit plus circonſpect ?
Voilà les ſeuls objets que choiſit la jeuneſſe,
Pour prodiguer par air des ſoupirs ſans tendreſſe,
Et ſouvent du caprice obtenant un moment,
On cherche à prévenir l'aveu du ſentiment.
Mais vous dont la vertu toujours irréprochable
Aux yeux des gens ſenſez vous rend ſi reſpectable,
On vous aime, on ſe tait, on veut vous mériter,
Mais l'amour eſt trop vif pour ne pas éclater,
Et l'on eſpere au moins, ſans oſer rien prétendre,
Qu'un cœur comme le vôtre eſt né pour être tendre.

HORTENSE.

Eh bien, vous me charmez, je remplirai vos vœux.
Notre union ſera précieuſe à mes yeux,
Pourvû que par un pere elle ſoit établie,
Et que dans la Marquiſe Hortenſe ait une amie.

MIRVILLE.

RUZE'.

Vous m'aviez promis certains coups de bâton.
e croirez-vous, Monſieur ? en parlant ſur ce ton
ous m'avez auſſitôt piqué d'honneur.

MIRVILLE.

Je penſe
ue mon pere a pourtant une grande éloquence.

RUZE'.

Elle eſt éblouiſſante & fait impreſſion,
Mais la vôtre vraiment a bien plus d'action.

MIRVILLE.

Ainſi vous avez pris d'infaillibles meſures
pour que je ſois content ?

RUZE'.

Elles ſont des plus sûres.
Le Procureur d'Hortenſe eſt mon intime ami,
Dans l'eſprit de ſon art, c'eſt un homme affermi.
Et lorſqu'il l'entreprend, la cauſe la meilleure
Devient entre ſes mains déteſtable en une heure.

MIRVILLE.

C'eſt un homme eſtimable.

RUZE'.

Il ſera notre appui.
De ma part, Arlequin eſt maintenant chez lui.
Vous voyez qu'à vos vœux j'ai bientôt ſçu me rendre,
Et qu'il n'eſt avec moi que façon de s'y prendre.

MIRVILLE.

Vous avez très-bien fait de goûter mes raiſons.

RUZE'.

Monſieur, j'ai l'eſprit juſte.

MIRVILLE.

Et mes motifs ſont bons.
Un accommodement me ſeroit très-nuiſible.

RUZE'.

Je ferai de mon mieux pour le rendre impoſſible.

SCENE VI.

ALCIPE, MIRVILLE, RUZE'.

ALCIPE.

COMMENT va le procès? Je viens dans ce moment
Sçavoir le réſultat de l'accommodement.
Mes louis ſont tout-prêts.

RUZE'.

Ce contre-poids m'entraîne.

MIRVILLE *à Ruzé.*

Je vais faire agir l'autre.

RUZE' *à Mirville.*

A quoi bon tant de haine?

ALCIPE.

Me rendrez-vous raiſon, Monſieur?

RUZE'.

En vérité
Votre amour pour la paix doit être reſpecté.

ALCIPE.

Vous vous enrichirez avec la ſignature.

RUZE'.

J'eſpere....

MIRVILLE.

Hem?

RUZE'.

Je me trouve en une conjoncture
Où les choſes, Monſieur, ont peine à s'allier.

ALCIPE.

Mille bons louis d'or.

RUZE'.

Que c'eſt un beau denier!

MIRVILLE.

Hem! vous allez prêter l'oreille à ſes promeſſes?

RUZE'.

Non vraiment.... Cependant l'homme a bien des foibleſſes.

MIRVILLE.

Un bâton.

RUZE'.

Je reprends toute ma fermeté.

ALCIPE.

Quel jour donc cet accord ſera-t-il arrêté ?

RUZE'.

J'y découvre, Monſieur, des obſtacles terribles.

ALCIPE.

Quoi ?

RUZE'.

Contre Hortenſe j'ai des titres invincibles.

ALCIPE.

J'entrevois que mon fils manœuvre en tout ceci.

MIRVILLE.

Qui ? moi, mon pere ?

ALCIPE.

Oui, vous. Si j'en ſuis éclairci,
J'ai quatre forts valets de qui les mains nerveuſes
Payeront d'un Intendant les ſoupleſſes heureuſes.

RUZE'.

Vous prenez le vrai ton de Monſieur votre fils.
Vous pillez ce qu'il dit, cela n'eſt pas permis.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] !

[illegible]

[illegible] pensées,

ROZE.

Je ne [illegible] les affaires passées.

MIRVILLE.

Non, non, n'espérez pas qu'on vous laisse échaper.

RUZE'.

bas à Mirville. *à Alcipe.*

Ne craignez rien. Croyez, loin de vous attraper,
Que l'accommodement dans cet inſtant s'arrange.

ALCIPE.

Ne vous aviſez pas de me donner le change.

SCENE VII.

ARLEQUIN, MIRVILLE, ALCIPE, RUZE'.

ARLEQUIN.

HORTENSE eſt ſur le point de joüer de malheur,
Je quitte en ce moment ſon digne Procureur.
Il vous mande, qu'avant la fin de la journée,
La belle à tous les frais ſe verra condamnée.

RUZE'.

Le butord!

ARLEQUIN.

Comment donc?

ALCIPE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LUCILE.

[illegible]

[illegible]

ERVILLE.

[illegible]

LUCILE.

[illegible]

[illegible] pour vous, & vous me [illegible]

[illegible]

[illegible] & sage,

[illegible] mariage.

ALCIPE.

[illegible]

LUCILE.

C'est [illegible] qui me perce le cœur.

[illegible] Monsieur,

C'est une [illegible], [illegible], [illegible].

ARLEQUIN.

[illegible] de quereller sa gloire principale.

MIRVILLE.

Un eſprit dangereux, & pour cette raiſon,
La Marquiſe lui fait refuſer ſa maiſon.

ALCIPE.

Tous ces diſcours ſont faux, elle eſt fort eſtimable.

RUZE'.

Pour tous les étrangers, elle eſt polie, affable.

ARLEQUIN.

Contre tous ſes parens pleine de paſſion.

RUZE'.

Les beauperes ſurtout ſont ſon averſion.

SCENE VIII.

HORTENSE, ALCIPE, MIRVILLE, RUZE', ARLEQUIN.

ALCIPE.

ICI fort à propos je vois venir Julie.
On ſçait qu'avec Hortenſe elle a paſſé ſa vie.

Je vais la conſulter.

MIRVILLE.

Vous n'en tirerez rien.
Elle cache le mal, & ne dit que le bien.

HORTENSE.

La Marquiſe me ſuit, je ſçais qu'elle s'apprête
A donner en ces lieux une petite fête,
Un joli Bal paré....

ARLEQUIN *à Alcipe.*

Vous en ſerez le Roi,
Monſieur, un Bal paré, c'eſt pour vous & pour moi.

ALCIPE.

Je t'apprendrai, faquin, à railler de la ſorte.

ARLEQUIN.

Je prens congé du monde, auſſi-tôt qu'on s'emporte;
Et quand les violons viennent dans quelque endroit,
Je me mêle avec eux parce que l'on y boit.

SCENE

SCENE IX.

HORTENSE, ALCIPE, MIRVILLE, RUZE'.

HORTENSE.

TOUT ne reſpire ici que joye & qu'allegreſſe,
Et vous ſemblez fâchez.

ALCIPE.

Si j'ai de la triſteſſe,
J'en ai bien des raiſons, Madame, & les voici.
Depuis une heure entiere on me ſoutient ici ...

MIRVILLE *bas à Alcipe.*

Votre diſcours pourra tirer à conſéquence.

RUZE'.

Vous feriez beaucoup mieux de garder le ſilence.

ALCIPE.

Et moi je veux parler.

HORTENSE.

D'où vient donc ce dépit?

ALCIPE.

On dit que votre Hortenſe eſt un mauvais eſprit,
Je m'en rapporte à vous, parlez avec franchiſe.

HORTENSE.

Ce diſcours n'eſt pas fait pour que je l'autoriſe.

ALCIPE.

Pourquoi ?

HORTENSE.

Ce n'eſt point moi qui doit la définir.

MIRVILLE.

Se taire en pareil cas, c'eſt preſqu'en convenir.

RUZE'.

Son grand plaiſir, dit-on, & ſon vrai caractere,
Eſt de faire mourir de chagrin un beaupere.

ALCIPE.

Ce fait-là me paroît aſſez intéreſſant.

HORTENSE.

Hortenſe eſt à Paris, ſon ſoin le plus preſſant
[illegible] demander quel peintre en miniature
[illegible] beau coloris anime ſa peinture ?

ALCIPE.

Il eſt devant vos yeux.

HORTENSE.

Je m'en étois douté.

On payera ſon portrait.

RUZE'.

On a trop de bonté.

Ne craignez pas pourtant que je vous inquiette;
Je ne preſſerai point l'acquit de cette dette.

SCENE X.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, HORTENSE, MIRVILLE, ALCIPE.

LA MARQUISE.

QU'AVEZ-VOUS donc? je gage à votre air ſérieux
Que vous mijonniez tous, rien n'eſt plus odieux,
Mes principes vraiment diffèrent bien des vôtres,
On penſe avec ſoi-même, on cauſe avec les autres.

ALC

On dit que votre

Je m'en rapporte

HC

Ce diſcours n'eſt

AT

Pourquoi ?

Ce

Se taire en

Son grand
Eſt de

ovincialle inconnue aux humains!
flattez jamais que j'y donne les mains.
dites-vous, Julie? & pouvez-vous comprend

nt à ce point-là quelqu'un peut ſe mépren

HORTENSE.

ux d'Hortenſe étoit heureux à ce qu'on dit.

LE CHEVALIER.

il qu'il étoit un ſot. Je mourrai de dépit,
leur, ſi vous voulez faire ce mariage.

ALCIPE.

n fils dans ce parti trouve un grand avantage.

LA MARQUISE.

donc le bien ſeul vous a déterminé.

ALCIPE.

l'avoue.

LA MARQUISE.

Avec ſoin le tout examiné,
Contre Hortenſe aujourd'hui quand je perdrois ma cauſe,

J'aurois plus de bien qu'elle.

ALCIPE.

Eh bien ?

LA MARQUISE.

Je vous propoſe
Un parti ſurement qui doit vous convenir.

ALCIPE.

Qu'eſt-ce ?

LA MARQUISE.

Avec votre fils, je conſens de m'unir.

MIRVILLE.

Ciel !

HORTENSE.

Qu'entens-je ?

LE CHEVALIER.

J'approuve.

ALCIPE.

Et moi je remercie;
Madame, vous ferez le bonheur de ma vie.

MIRVILLE.

Songez que nos esprits différent en tout point.

LA MARQUISE.

C'est un petit malheur, & que je ne crains point.
Julie, ah! quel plaisir d'humilier Hortense!

MIRVILLE.

Je suis fort ennuyeux.

LA MARQUISE.

Oui, j'en ai connoissance:
Mais je ne gagne rien à n'être point à vous.
Et vous m'ennuyez bien sans être mon époux,
Ne perdez point de tems, allez chercher le Notaire
Alcipe.

ALCIPE.

Il faut ce soir terminer cette affaire.

HORTENSE.

Je vois tous mes projets détruits en un instant.

LE CHEVALIER.

La Veuve me revient & me voilà content.
à Julie.
Vous aurez la bonté de m'être favorable.

HORTENSE.

Pour bien saisir l'instant, vous êtes admirable.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, HORTENSE, MIRVILLE.

LA MARQUISE.

DITES la vérité, Julie, avouez-moi,
Que mon hymen vous choque, & j'ignore pourquoi.

HORTENSE.

Je prévois le chagrin de votre belle fille.

LA MARQUISE.

Allez-vous me prêcher l'amitié de famille?

C'eſt un vrai préjugé, c'eſt un lien trompeur,
Que forme la contrainte, & non le fond du cœur.
Il n'eſt de vrais amis pour quiconque raiſonne,
Que ceux qu'on ſe choiſit & non ceux qu'on nous donne.

HORTENSE.

Ce ſang froid apparent eſt plein de paſſion,
Je connois tous les maux de la prévention,
Sa lumiere trompeuſe à l'œil qui la rencontre,
Entoure de faux jours les objets qu'elle montre,
De la ſaine raiſon altérant la clarté,
Elle égare le cœur & corrompt l'équité,
En créant des défauts, en fomentant la haine,
Elle fait le tourment des eſprits qu'elle entraine,
Et les hommes du moins devroient pour leur honneur
Ne la faire ſervir qu'au profit du bonheur.

LA MARQUISE.

C'eſt ſon unique objet, & ſon grand avantage,
Le bonheur de la vie eſt toujours ſon ouvrage:,
Elle produit nos goûts, elle les entretient,
Par ſon yvreſſe heureuſe elle nous y maintient.
Elle éblouit l'orgueil du Philoſophe auſtere,
Le flambeau de l'Amour s'allume à ſa lumiere,
Des femmes bien ſouvent elle fait tout le prix,

Et la crédulité de leurs pauvres maris.
La vérité ſans maſque humilieroit les hommes,
Et nous rougirions trop de voir ce que nous ſommes;
Notre amour propre adroit ſe devoit un abus
Qui nous fit ériger les défauts en vertus.

MIRVILLE.

Bien loin de m'éblouir, l'illuſion m'allarme,
La vérité ſe vange en détruiſant le charme.

LA MARQUISE.

Cet air froid & guindé, ce ton ſententieux
M'en impoſent beaucoup, êtes-vous amoureux?
Quelqu'illuſtre beauté regne-t-elle en votre ame?

MIRVILLE.

Il eſt vrai.

LA MARQUISE.

Nommez-la.

HORTENSE.

Taiſez-vous.

MIRVILLE.

C'eſt Madame.

LA MARQUISE.

Comment donc vous aimez, & je n'en ſçavois rien!
Le miſtere m'offenſe, & cela n'eſt pas bien.
Je vois votre ſurpriſe, & la mienne l'égale;
Mais je ne ſerai point dangereuſe rivale,
Vous verrez ſi je ſçais avoir des procédés.

HORTENSE.

Sur l'amitié ſans doute ils ſeront tous fondés;
Mais ils ne changeront jamais ce que je penſe.

MIRVILLE.

Quelque rival ſans doute obtient la préférence.

HORTENSE.

Je ne chercherai point à vous déſabuſer.

LA MARQUISE.

Ne craignez rien. Croyez qu'elle veut déguiſer;
Son amour eſt certain, ſon ame en eſt remplie,
Les eſprits ſérieux aiment à la folie,
Je renonce pour vous à mon premier projet,
Reprenez votre amant, je remplis mon objet.
Et tout ce que je veux, c'eſt d'en priver Hortenſe.

HORTENSE.

Non, non, Madame, il faut qu'elle ait la préférence.

LA MARQUISE.

Cet entêtement-là me paroît sans égal,
Et Mirville a raison, je lui crois un rival.

MIRVILLE.

N'en doutez pas.

LA MARQUISE.

Pour vous j'en deviendrois jalouse,
Je veux qu'elle y renonce & qu'elle vous épouse.
Votre pere à présent est sans doute chez lui.
Suivez-moi. Je prétens vous y servir d'appui.
D'Hortense dans ce jour nous frusterons l'attente;
Vous romprez avec elle, & je serai contente.

SCENE II.

HORTENSE *ſeule.*

A Se remarier elle ne ſonge plus,
Et ſous le nom d'Hortenſe enfin j'ai des refus.
D'intérêt à mon ſort Merville eſt ſuſceptible,
Puiſqu'il eſt vertueux, il doit être ſenſible,
J'éprouve qu'en mon cœur il trouve de l'accès.
Je deſire pour lui le gain de mon procès,
Sa perte entraîneroit ma ruine totale,
Et mettroit entre nous un trop grand intervale;

SCENE III.

LE CHEVALIER, HORTENSE.

HORTENSE.

QU'AVEZ-VOUS, Chevalier, vous paroiſſez ému?

LE CHEVALIER.

Mal à propos, Madame, un bruit s'eſt répandu,
Qui doit en vérité me perdre auprès d'Hortenſe;
Je ſçais pour mon malheur qu'elle en a connoiſſance.

HORTENSE.

Raſſurez-vous, vivez tranquille ſur ce point,
Hortenſe a l'humeur douce, & ne s'allarme point;
Cependant, Chevalier, expliquez ce miſtere.

LE CHEVALIER.

On dit que je vous aime, & parviens à vous plaire.

HORTENSE.

Quoi! n'eſt-ce que cela?

LE CHEVALIER.

Comment, vous en riez ?

HORTENSE.

Ces faits méritent-ils d'être contrariez ?
Je n'en ſuis nullement en peine pour ma gloire,
Et qui vous connoîtra ne pourra pas les croire.

LE CHEVALIER.

Ne vous en flattez point, vous vous trompez vraiment.
J'ai du reſpect pour vous beaucoup aſſurément.

HORTENSE.

Je vous diſpenſe encor d'un ſentiment ſemblable.
Votre reſpect, Monſieur, ne rend point reſpectable.

LE CHEVALIER.

Vous voulez me piquer ? vous me faites honneur.

HORTENSE.

Eh bien, je n'ai pas cru vous dire une fadeur.

LE CHEVALIER.

De me flatter pourtant vous êtes accuſée,
Et je voudrois qu'Hortenſe en fût déſabuſée.

HORTENSE.

Peut-être on n'a cherché qu'à vous inquiéter?

LE CHEVALIER.

Non, Hortenſe le ſçait, & je n'en puis douter;
C'eſt Marton qui ſoutient qu'elle en eſt avertie.

HORTENSE.

A vos dépens, Monſieur, elle s'eſt divertie;
Et je vais devant vous l'interroger ici.
Qu'on appelle Marton.

SCENE IV.

MARTON, HORTENSE, LE CHEVALIER.

MARTON.

MADAME, me voici.

HORTENSE.

Venez, approchez-vous. Parlez, Mademoiſelle;
Où donc avez-vous pris cette belle nouvelle,

Qui me fait tant d'honneur & doit tant me flatter,
Que je plais à Monſieur, que j'aime à l'écouter?

MARTON.

Un tel évenement ſeroit-il donc ſi rare?
Bien ſouvent dans ſes goûts une femme eſt bizarre.

HORTENSE.

Non pas à ce point-là.

MARTON.

Monſieur, remerciez.

HORTENSE.

Je veux ſur ces propos que vous m'éclairciſſiez.

MARTON *bas.*

C'eſt moi qui par plaiſir ai forgé cette hiſtoire.
Pour le mieux tourmenter & pour lui faire croire
Qu'Hortenſe en eſt jalouſe, & le refuſera.
Ne me démentez pas.

HORTENSE.

Je n'entens point cela,
Par malice ſouvent le public eſt crédule;
Mais peut-on me donner un plus grand ridicule?

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt qu'un vain diſcours qu'elle avoit hazardé.

MARTON.

Je ne m'en dédis pas, le bruit eſt bien fondé.
[Madame, ſur ce point paroît trop animée,
Par ſon peu de ſang froid la choſe eſt confirmée ;
Je ſerai renvoyée, eh bien je ſortirai,
Et ſans nulle contrainte alors je parlerai.]
Vous êtes étourdi, Madame eſt prude & tendre,
Puiſqu'elle vous tolere, elle aime à vous entendre.
Elle vouloit quelqu'un qu'on ne pût deviner,
Et ſur vous dans ce cas ſon choix devoit tourner.
Trop de prétention vous rend ſans conſéquence,
Elle vous a choiſi par excès de prudence.
Adieu je vais vanter ſa conduite, ſon goût,
Et je vous réponds bien qu'Hortenſe ſçaura tout.

SCENE V.

HORTENSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

QUEL parti prenez-vous ſur ce qu'elle va dire ?

HORTENSE.

Le ſeul qui ſoit ſenſé : Monſieur, celui d'en rire.

LE CHEVALIER.

Vous n'y penſez donc pas ?

HORTENSE.

Je dois vous informer
Que ſon projet unique eſt de vous allarmer.

LE CHEVALIER.

Contraignez-la de grace à garder le ſilence.

HORTENSE.

Non, même à mes dépens j'aime la médiſance.

LE CHEVALIER.

Dans ces mauvais propos je ſerai ſeul compris ;
Car enfin vous n'avez que d'étranges amis,
A ces bonnes gens-là jamais on n'a pris garde,
Avec eux on ne rit que lorſqu'on les regarde.

HORTENSE.

Avec vous on ne rit que lorſqu'on vous entend.

LE CHEVALIER.

Madame, ſongez-y, l'avis eſt important.

HORTENSE.

Eh quoi, ne peut-on pas, ſi l'on me croit ſenſible,
En accuſer Mirville ? il en eſt ſuſceptible.

LE CHEVALIER.

Il n'eſt point ſoupçonné quand je ſuis avec lui,
Votre Mirville, au moins, eſt cruel pour l'ennui,
C'eſt un particulier d'ailleurs, de qui la flamme
Ne peut jamais piquer l'orgueil d'aucune femme.

HORTENSE.

Fidèle Citoyen, ſans rang, ſans vanité,
Mirville au lieu de charge a de la probité,

HORTENSE.

Si nous nous faiſons tort,
Je doute que ce ſoit pour être trop d'accord.

Elle écrit & prononce en écrivant.

Monſieur le Chevalier eſpere
Donner au ridicule un air de nouveauté,
Mais il ſe flatte envain de ce moyen pour plaire;
Son talent eſt manqué pour la fatuité,
Voyez, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Fort bien, & je vous remercie,
J'en prétens quelque jour tirer une copie;
Mais je veux m'acquitter d'un devoir plus preſſant,
Et vous prouver combien je ſuis reconnoiſſant,
Je ſçais écrire auſſi.

HORTENSE.

Le trait eſt admirable.

LE CHEVALIER *écrivant.*

» Sans contredire Julie eſt adorable,
» Mais ſa grande vertu lui donne un peu d'aigreur.
» Je la trouve ſi reſpectable
» Que je garantirai mon cœur.

Mirville paroît dans le fond du théâtre.

HORTENSE,

HORTENSE.

La déclaration me paroît un hommage.

LE CHEVALIER.

Je vous en fais préſent.

HORTENSE.

J'en ferai bon uſage!
Prenez auſſi ce don.

LE CHEVALIER.

Je l'accepte de vous,
Comme un échange heureux qui ſe fait entre nous.

SCENE VI.

HORTENSE, MIRVILLE.

MIRVILLE.

AVEC le Chevalier vous changez de tablettes,
Je l'ai vû.

HORTENSE.

Nous avons des affaires ſecrettes.

MIRVILLE.

Votre mépris pour moi n'eſt que trop averé.
Le voilà découvert ce rival préferé.

HORTENSE.

Ne m'approuvez-vous point, & n'eſt-il pas aimable ?

MIRVILLE.

Sans contredit, il eſt de plus fort reſpectable.

HORTENSE.

Vous faites ſon éloge avec un air piqué ?

MIRVILLE.

Je dois vous ſçavoir gré de l'avoir remarqué.
Oui, je le ſuis, Madame, & je ne puis comprendre,
Que par de faux dehors, vous vous laiſſiez ſurprendre.
J'ai juſqu'à ce moment cru que vous penſiez mieux,
Le ridicule a donc des charmes à vos yeux ?
Loin de vous mettre au rang des femmes raiſonnables,
Pour vous plaire il faut être un de ces agréables,
Connus par leurs travers fameux par leurs éclats,
Effrayans le bonheur qui fuit devant leurs pas,
Et promenant partout d'une marche aſſurée,
Tous les défauts du cœur en voiture dorée.

Je n'ai point le brillant de leur frivolité,
Je ne cherche qu'à vivre avec ſimplicité.
Eſprit libre, Ami ſur, Philoſophe paiſible,
Dans un caroſſe uni je porte un cœur ſenſible,
Et du ſeul naturel empruntant tout mon art,
J'eſtime ce que j'aime, & je penſe en vieillard.

HORTENSE.

Le monde eſt à préſent dans un autre ſyſtême,
Lorſqu'on penſe en vieillard on eſt traité de même.

MIRVILLE.

La Marquiſe pourtant, me traitoit un peu mieux.

HORTENSE.

De ſes reſpects pour vous ſoyez moins glorieux.
Elle traite un mari d'homme ſans conſéquence :
Elle vous acceptoit, jugez ce qu'elle penſe.
Le commentaire au moins n'eſt pas en votre honneur.

MIRVILLE.

Je ne connoiſſois pas ce petit air railleur.

HORTENSE.

J'éclate malgré moi.

MIRVILLE.

Riez ſans vous contraindre.

HORTENSE.

Monsieur ....

MIRVILLE.

Je le mérite, & je ne puis m'en plaindre.
La Marquise vouloit s'intéresser pour nous.

HORTENSE.

Il faut la ménager.

MIRVILLE.

Pour moi ? mais non pour vous.
Je vous quitte, & je vais sans tarder davantage
La prier de finir ce soir le mariage.

HORTENSE.

Non, vous n'en ferez rien.

MIRVILLE.

Et pour quelle raison ?

HORTENSE.

C'est que vous m'aimez trop.

MIRVILLE.

Je vous jure que non.

HORTENSE.

Ce discours est trop dur pour être véritable ;
L'inconstance est plus douce afin d'être excusable ;
Lorsque l'on veut tromper, on devient plus poli.

MIRVILLE.

Vous connoiſſez mon cœur juſqu'au moindre repli;
Et bien, je me remets ſous votre obéiſſance,
Que voulez-vous?

HORTENSE.

Je veux vous voir l'époux d'Hortenſe.

MIRVILLE.

Ah! c'eſt trop m'abuſer. Vous me déterminez.
Il veut ſortir.
Et je vous fuis.

HORTENSE.

Mirville?

MIRVILLE.

Et bien, quoi?

HORTENSE.

Revenez.

MIRVILLE.

Eſt-ce encor quelque trait, qui porte à l'ironie?

HORTENSE.

Non, j'ai pitié de vous.

MIRVILLE.

La pitié m'humilie.

HORTENSE.

Et ſi l'on vous aimoit.

MIRVILLE.

Non, c'eſt le Chevalier.
Vous ne pourrez jamais vous en juſtifier.
Car enfin je l'ai vû vous donner ſes tablettes.

HORTENSE.

Il faut donc vous tirer de l'état où vous êtes.
Liſez.

MIRVILLE.

Que vois-je! ô Ciel, ne ſuis-je point ſéduit?
Il ne vous aime point, & même il vous l'écrit.
Ah! Madame, à vos pieds ſouffrez que je déploye
L'excès du repentir & l'excès de ma joye.

HORTENSE.

Je n'ai jamais douté d'un ſemblable retour;
Vos ſoupçons me plaiſoient, ils prouvoient votre amour.

MIRVILLE.

Vous ne voudrez donc plus par une erreur extrême
Qu'Hortenſe ....

HORTENSE.

Si vraiment, car Hortenſe eſt moi-même.

MIRVILLE.

Vous Hortenſe ! ah, je joins mon pere dans l'inſtant.

HORTENSE.

Arrêtez, le ſecret eſt encore important.
Si vous le révélez, ſi quelqu'un le ſoupçonne,
Je ne m'en prends qu'à vous, & je vous abandonne.

SCENE VII.

RUZE', HORTENSE, MIRVILLE.

RUZE'.

MADAME, la Marquiſe eſt dans les grands ſuccès,
Tout d'une voix Hortenſe a perdu ſon Procès.

MIRVILLE.

Qu'entens-je !

HORTENSE.

Ainſi la terre

RUZE'.

Eſt en plein adjugée
A la Marquiſe.

MIRVILLE.

O Ciel !

RUZE'.

L'affaire eſt arrangée.

Je vous fais grand plaiſir par cet évenement ;
Car vous le deſiriez avec empreſſement.

MIRVILLE.

Malheureux !

RUZE'.

Ces revers me paroiſſent étranges ;
Monſieur, de votre part, j'attendois des louanges,

MIRVILLE.

Sortez.

RUZE'.

Un tel accueil m'étonne & me confond ;
Et je pourrois fort bien me voir couler à fond.
[Mais la fortune eſt femme, & dans ſes bruſqueries,
On doit n'appercevoir que des coquetteries.
C'eſt un objet armé d'une fauſſe rigueur.
Qui le moment d'après ſourit à ſon vainqueur.]

SCENE VIII.

HORTENSE, MIRVILLE.

HORTENSE.

MON malheur eſt affreux ; mais il ne m'eſt ſenſible
Qu'en rendant pour toujours notre hymen impoſſible.

MIRVILLE.

Ah, je ne veux jamais appartenir qu'à vous.

HORTENSE.

Non, non, je ne dois pas vous prendre pour époux;
D'agir par intérêt je ſerois ſoupçonnée,
Et je vous devrois trop pour n'être pas gênée.
Je croirois envers vous ne m'acquitter jamais;
Ma contrainte viendroit de vos propres bienfaits.
Lorſque l'on veut s'unir ſans ceſſer d'être libre,
Il faut dans la fortune un peu plus d'équilibre,
Et que le moindre égard qu'on fait appercevoir,
Ait l'air du ſentiment, & non pas du devoir.

MIRVILLE.

Non, ne prétendez pas que je vous abandonne,
L'amour me le défend.

HORTENSE.

Le bonheur vous l'ordonne;
Car ſi vous épouſiez une fille ſans bien,
Votre pere irrité vous priveroit du ſien,
Il vous l'a déclaré, votre peu d'opulence
Peut-être ameneroit plûtôt votre inconſtance.
L'aiſance eſt un ſoutient néceſſaire à l'amour.
Dans des cœurs inquiets, le ſang froid de retour,

Ne voit pour s'attendrir qu'un amas de miseres.
On s'estime, on se plaint, & l'on ne s'aime gueres.
Si le nœud de l'hymen confondoit mes destins,
Renonçant à Paris, renonçant aux humains;
Caché dans une terre avec peu de fortune,
Et peut-être y trouvant ma tendresse importune,
De vos Amis de Cour oubliant tout le faux,
Vous pourriez avec moi regretter leurs défauts.
Quand la raison s'ennuye elle perd sa lumiere,
Par l'erreur des plaisirs il faut qu'elle s'éclaire.
[De mes sages conseils connoissez tout le prix;
Epousez la Marquise & vivez à Paris.
Au bonheur des humains on devient nécessaire,
Lorsqu'en les instruisant on parvient à leur plaire.]

MIRVILLE.

Sans remplir ce projet, sans me conduire ainsi,
Je puis vous épouser & demeurer ici,
Vous sçavez qu'à Paris la fortune bornée
Peut mener une vie obscure & fortunée,
Le plaisir s'y transforme & s'accommode au rang,
Il ne se détruit point, il n'est que différent.
Ayant trop peu de bien pour le monde agréable,
Nous ne fréquenterons que le monde estimable;
Vivans de mauvais air, en simples roturiers,
Nous aurons des amis au lieu de créanciers.
[Nos jours se passeront sans bruit, sans étalage,
On trouve le bonheur souvent sans équipage,

Ne voulant rien devoir qu'à nos ſeuls ſentimens,
Nous aurons peu de bien; mais nous ſerons amans.
Heureux cent fois le monde obſcur, reſpectable,
Qu'enchaîne ſans remords un nœud tendre & durable,
Et dont l'eſprit ſenſé n'admet de vrai bonheur,
Que les plaiſirs qu'on tient de la bonté du cœur.

HORTENSE.

Ces ſentimens ſont beaux, Mirville, & je préſume
Que nous pourrions paſſer des jours ſans amertume,
Mais ſi vous étiez riche, enfin que feriez-vous?

MIRVILLE.

Si j'étois riche? alors mon plaiſir le plus doux,
Seroit que l'amitié fît toute ma dépenſe,
Sans prétendre au tribut de la reconnoiſſance.
Obliger ſon ami, ſecourir l'indigent;
Ce n'eſt point dépenſer, c'eſt placer ſon argent.

SCENE IX.

LA MARQUISE, HORTENSE, MIRVILLE.

LA MARQUISE.

POur les remercier, je viens de chez mes Juges,
J'ai gagné mon procès ſans aucuns ſubterfuges,
Et ſans avoir quitté mes plaiſirs un moment.
Ma cauſe n'étoit pas perdable apparemment.
Vous en êtes charmé, Monſieur, & vous Julie Surtout.

HORTENSE.

Je plains Hortenſe.

LA MARQUISE.

Allons quelle folie!
Elle étoit ſans un titre & pourtant il en faut.

HORTENSE.

Hortenſe s'eſt laiſſé condamner par défaut,
Et s'eſt fait une loi de ne jamais paroître
Par pur reſpect pour vous.

LA MARQUISE.

Bon cela ne peut être,

HORTENSE.

Madame, j'en ſuis sûre, & puis le proteſter,
Mais n'ayant déſormais nul bien pour ſubſiſter,
N'ayant plus le pouvoir de vivre dans ſa terre,
Quel ſera ſon deſtin, & que va-t'elle faire ?

LA MARQUISE.

Quoi vous me parlerez toujours en ſa faveur!

HORTENSE.

Je ſçais qu'elle vous aime encor dans ſon malheur;

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, *& les Acteurs précédens.*

LE CHEVALIER.

VOus avez donc gagné votre procès, Marquiſe ?
J'en ſuis fâché pour vous; car on vous a ſurpriſe.

LA MARQUISE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Dans cette affaire étant intéreſſé,
Je ſçais à point nommé tout ce qui s'eſt paſſé,

Je viens de menacer le Procureur d'Hortenſe.
Avec votre Intendant étant d'intelligence,
Ce fripon n'a pas craint de ſouſtraire au procès
L'acte qui contre vous, aſſuroit le ſuccès.

LA MARQUISE.

Quel eſt cet Acte?

LE CHEVALIER.

C'eſt le contrat de partages,
Qui d'Hortenſe pour lors regla les avantages.

HORTENSE.

Hortenſe m'a mandé qu'elle vous l'envoyoit,
Dans une lettre un jour qu'elle vous écrivoit,
Et même pour vous prouver ce que je certifie,
Daignez jetter les yeux ſur cette autre copie:
A votre jugement Hortenſe ſouſcrira.

LA MARQUISE *prenant la Copie.*

Quoi! m'auroit-on trompée! examinons cela:
Ah, que le procédé d'Hortenſe eſt reſpectable!
Que je dois à ſes yeux paroître mépriſable!

HORTENSE.

Non, non, elle vous aime, & vous l'aimez auſſi;
Et c'eſt elle en un mot que vous voyez ici.

LA MARQUISE.

Vous portez dans mon cœur la plus ſenſible atteinte,
Julie étoit Hortenſe !

HORTENSE.

Excuſez cette feinte ;
Quand on a ſans raiſon le cœur aliené,
Il faut qu'il ſoit trompé pour être ramené.
Au Chevalier.
Je vois votre ſurpriſe, elle eſt des plus complettes.
Chevalier, nous pourrons nous rendre nos tablettes.

LA MARQUISE.

Hortenſe & vous, Mirville, uniſſez-vous tous deux,
En ne vous quittant plus, mes jours ſeront heureux.
Je vous rends votre terre, & j'y joints l'aſſurance
De tous les autres biens, dont j'ai la jouiſſance.

LE CHEVALIER.

Vous aimez donc Monſieur, j'y prens très-grande part,
Femme aimant ſon mari, nous revient tôt ou tard,
Je veux pendant ſix mois, reſpecter cette flâme,
Après quoi, je prèndrai les ordres de Madame.

MIRVILLE.

Vous avez vû mon cœur, il étoit ſans détour,
La fortune n'a pas fait balancer l'amour.
Avec tant d'agrémens, quand la vertu s'expoſe,
La fortune jamais, ne doit gagner ſa cauſe.

HORTENSE.

Plus le triomphe eſt rare & plus il eſt flatteur,
Je connois de mon ſort le charme & la douceur.
Ce jour eſt à mes yeux le plus beau de ma vie,
J'épouſe mon amant ſans perdre mon amie.

FIN.

J'AI lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, *La Fauſſe Prévention*, *Comédie*, *faiſant partie du Théâtre de M. D****, & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. Ce 3 Juillet 1753.

CRE'BILLON.

LES FAUSSES

CONFIDENCES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

Pierre Carlet de Chamblain

PAR M. DE MARIVAUX,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE:

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 16 Mars 1737.

NOUVELLE ÉDITION.

ACTEURS.

ARAMINTE, *fille de Madame Argante.*

DORANTE, *Neveu de Monſieur Remy.*

Monſieur REMY, *Procureur.*

Madame ARGANTE.

ARLEQUIN, *Valet d'Araminte.*

DUBOIS, *ancien Valet de Dorante.*

MARTON, *ſuivante d'Araminte.*

LE COMTE.

UN DOMESTIQUE, *parlant.*

UN GARÇON JOAILLIER.

La Scène eſt chez Madame Argante.

LES FAUSSES CONFIDENCES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *introduisant Dorante.*

AYez la bonté, Monſieur, de vous aſſeoir un moment dans cette ſalle; Mademoiſelle Marton eſt chez Madame, & ne tardera pas à deſcendre.

DORANTE.

Je vous ſuis obligé.

ARLEQUIN.

Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie, de peur que l'ennui ne vous prenne; nous discourrons en attendant.

DORANTE.

Je vous remercie; ce n'est pas la peine, ne vous détournez point.

ARLEQUIN.

Voyez, Monsieur, n'en faites pas de façon: nous avons ordre de Madame d'être honnête, & vous êtes témoin que je le suis.

DORANTE.

Non, vous dis-je; je serai bien-aise d'être un moment seul.

ARLEQUIN.

Excusez, Monsieur, & restez à votre fantaisie.

SCÈNE II.

DORANTE, DUBOIS, *entrant avec un air de mystère.*

DORANTE.

AH! te voilà?

DUBOIS.

Oui, je vous guettois.

DORANTE.

J'ai cru que je ne pourrois me débarraſſer d'un domeſtique qui m'a introduit ici, & qui vouloit abſolument me déſennuyer en reſtant. Dis-moi, Monſieur Remy n'eſt donc pas encore venu ?

DUBOIS.

Non : mais voici l'heure à-peu-près qu'il vous a dit qu'il arriveroit. (*Il cherche & regarde.*) N'y a-t-il là perſonne qui nous voye enſemble? Il eſt eſſentiel que ſes Domeſtiques ici ne ſachent pas que je vous connoiſſe.

DORANTE.

Je ne vois perſonne.

DUBOIS.

Vous n'avez rien dit de notre projet à Monſieur Remy votre parent.

DORANTE.

Pas le moindre mot. Il me préſente de la meilleure foi du monde, en qualité d'Intendant, à cette Dame-ci, dont je lui ai parlé, & dont il ſe trouve le Procureur ; il ne ſçait point du tout que c'eſt toi qui m'as adreſſé à lui : il la prévint hier ; il m'a dit que je me rendiſſe ce matin ici, qu'il me préſenteroit à elle; qu'il y ſeroit avant moi, ou que s'il n'y étoit pas encore, je demandaſſe une Mademoiſelle Marton. Voilà tout, & je n'aurois garde de lui confier notre projet, non plus qu'à perſonne ;

DORANTE.

Je l'aime avec passion, & c'est ce qui fait que je tremble.

DUBOIS.

Oh! vous m'impatientez avec vos terreurs : eh! que diantre! un peu de confiance; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là; nous sommes convenus de toutes nos actions, toutes nos mesures sont prises; je connois l'humeur de ma Maitresse, je sçais votre mérite, je scais mes talens, je vous conduis, & on vous aimera, toute raisonnable qu'on est; on vous épousera, toute fiere qu'on est, & on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes; entendez-vous? Fierté, raison & richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître, & il parlera: adieu; je vous quitte; j'entends quelqu'un, c'est peut être Monsieur Remy: nous voilà embarqués, poursuivons. (*Il fait quelques pas & revient.*) A propos, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous. L'Amour & moi nous ferons le reste.

SCÈNE III.

M. REMY, DORANTE.

M. REMY.

BON jour, mon neveu; je ſuis bien aiſe de vous voir exact. Mademoiſelle Marton va venir, on eſt allé l'avertir. La connoiſſez-vous?

DORANTE.

Non, Monſieur: pourquoi me le demandez-vous?

M. REMY.

C'eſt qu'en venant ici j'ai rêvé à une choſe... Elle eſt jolie au moins.

DORANTE.

Je le crois.

M. REMY.

Et de fort bonne famille: c'eſt moi qui ai ſuccédé à ſon pere; il étoit fort ami du vôtre; homme un peu dérangé, ſa fille eſt reſtée ſans bien; la Dame d'ici a voulu l'avoir; elle l'aime, la traite bien moins en ſuivante qu'en amie; lui a fait beaucoup de bien, lui en fera encore, & a offert même de la marier. Marton a d'ailleurs une vieille parente aſthmatique dont elle hérite, & qui eſt à ſon aiſe; vous allez être tous deux dans la même maiſon; je ſuis d'avis que vous l'épouſiez: qu'en dites-vous?

DORANTE *ſourit à part.*

Eh !... mais je ne penſois pas à elle.

M. REMY.

Eh bien ! je vous avertis d'y penſer, tâchez de lui plaire ; vous n'avez rien, mon neveu, je dis rien qu'un peu d'eſpérance ; vous êtes mon héritier ; mais je me porte bien, & je ferai durer cela le plus longtems que je pourrai, ſans compter que je puis me marier : je n'en ai point d'envie ; mais cette envie-là vient tout d'un coup : il y a tant de minois qui vous la donnent : avec une femme on a des enfans, c'eſt la coutume ; auquel cas ſerviteur au collatéral : ainſi, mon neveu, prenez toujours vos petites précautions, & vous mettez en état de vous paſſer de mon bien, que je vous deſtine aujourd'hui, & que je vous ôterai demain peut-être.

DORANTE.

Vous avez raiſon, Monſieur, & c'eſt auſſi à quoi je vais travailler.

M. REMY.

Je vous y exhorte. Voici Mademoiſelle Marton : éloignez-vous de deux pas, pour me donner le tems de lui demander comment elle vous trouve. (*Dorante s'écarte un peu.*)

SCENE IV.

M. REMY, MARTON, DORANTE.

MARTON.

JE ſuis fâchée, Monſieur, de vous avoir fait attendre ; mais j'avois affaire chez Madame.

M. REMY.

Il n'y a pas grand mal, Mademoiſelle ; j'arrive. Que penſez-vous de ce grand garçon-là ? (*Montrant Dorante.*)

MARTON *riant.*

Et par quelle raiſon, Monſieur Remy, faut-il que je vous le diſe ?

M. REMY.

C'eſt qu'il eſt mon neveu.

MARTON.

Eh bien ! ce neveu-là eſt bon à montrer ; il ne dépare point la famille.

M. REMY.

Tout de bon ? C'eſt lui dont j'ai parlé à Madame pour Intendant, & je ſuis charmé qu'il vous revienne : il vous a déjà vue plus d'une fois chez moi quand vous y êtes venue ; vous en ſouvenez-vous ?

MARTON.

Non, je n'en ai point d'idée.

M. REMY.

—On ne prend pas garde à tout. Savez-vous ce qu'il me dit la premiere fois qu'il vous vit ? Quelle eſt cette jolie fille-là ? (*Marton ſourit.*) Approchez, mon neveu. Mademoiſelle, votre pere & le ſien s'aimoient beaucoup ; pourquoi les enfans ne s'aimeroient-ils pas ? En voilà un qui ne demande pas mieux ; c'eſt un cœur qui ſe préſente bien.

DORANTE, *embarraſſé.*

Il n'y a rien là de difficile à croire.

M. REMY.

Voyez comme il vous regarde ! vous ne feriez pas là une ſi mauvaiſe emplette.

MARTON.

J'en ſuis perſuadée ; Monſieur prévient en ſa faveur, & il faudra voir.

M. REMY.

Bon, bon ! il faudra. Je ne m'en irai point que cela ne ſoit vu.

MARTON, *riant.*

Je craindrois d'aller trop vîte.

DORANTE.

Vous importunez Mademoiſelle, Monſieur.

MARTON, *riant.*

Je n'ai pourtant pas l'air ſi indocile.

M. REMY, *joyeux.*

Ah ! je ſuis content : vous voilà d'accord. Oh ! çà, mes enfans, (*Il leur prend les mains*

à tous deux.) je vous fiance en attendant mieux. Je ne ſçaurois reſter; je reviendrai tantôt. Je vous laiſſe le ſoin de préſenter votre futur à Madame. Adieu, ma nièce. (*Il ſort.*)

MARTON *riant.*

Adieu donc, mon oncle.

SCENE V.

MARTON, DORANTE.

MARTON.

En vérité, tout ceci a l'air d'un ſonge. Comme Monſieur Remy expédie! Votre amour me paroit bien prompt; ſera-t-il auſſi durable?

DORANTE.

Autant l'un que l'autre, Mademoiſelle.

MARTON.

Il s'eſt trop hâté de partir. J'entends Madame qui vient, & comme, graces aux arrangemens de Monſieur Remy, vos intérêts ſont preſque les miens, ayez la bonté d'aller un moment ſur la terraſſe, afin que je la prévienne.

DORANTE.

Volontiers, Mademoiſelle.

MARTON, *en le voyant ſortir.*

J'admire ce penchant dont on ſe prend tout d'un coup l'un pour l'autre.

SCÈNE VI.

ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE.

MARTON, quel eſt donc cet homme qui vient de me ſaluer ſi gracieuſement, & qui paſſe ſur la terraſſe ? Eſt-ce vous à qui il en veut ?

MARTON.

Non, Madame, c'eſt à vous-même.

ARAMINTE, *d'un air aſſez vif.*

Eh bien! qu'on le faſſe venir ; pourquoi s'en va-t-il ?

MARTON.

C'eſt qu'il a ſouhaité que je vous parlaſſe auparavant. C'eſt le neveu de Monſieur Remy, celui qu'il vous a propoſé pour homme d'affaires.

ARAMINTE.

Ah! c'eſt-là lui ! Il a vraiment très-bonne façon.

MARTON.

Il eſt généralement eſtimé, je le ſçais.

ARAMINTE.

Je n'ai pas de peine à le croire : il a tout l'air de le mériter. Mais, Marton, il a ſi bonne mine pour un Intendant, que je me fais quelque ſcrupule de le prendre : n'en dira-t-on rien ?

MARTON.

Et que voulez-vous qu'on dise ? Est-on obligé de n'avoir que des Intendans mal faits ?

ARAMINTE.

Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n'étoit pas nécessaire de me préparer à le recevoir : dès que c'est Monsieur Remy qui me le donne, c'en est assez ; je le prends.

MARTON, *comme s'en allant.*

Vous ne sauriez mieux choisir. (*Et puis revenant.*) Etes-vous convenu du parti que vous lui faites ? Monsieur Remy, m'a chargé de vous en parler.

ARAMINTE.

Cela est inutile. Il n'y aura point de dispute là-dessus. Dès que c'est un honnête-homme, il aura lieu d'être content. Appellez-le.

MARTON, *hésitant de partir.*

On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le jardin, n'est-ce pas ?

ARAMINTE.

Oui ; comme il voudra ; qu'il vienne.

(*Marton va dans la coulisse.*)

SCÈNE VII.

DORANTE, ARAMINTE, MARTON.

MARTON.

MONSIEUR Dorante, Madame vous attend.

ARAMINTE.

Venez, Monsieur; je suis obligée à Monsieur Remy d'avoir songé à moi. Puisqu'il me donne son neveu, je ne doute pas que ce ne soit un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant-hier d'un Intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui; mais je m'en tiens à vous.

DORANTE.

J'espere, Madame, que mon zèle justifiera la préférence dont vous m'honorez, & que je vous supplie de me conserver. Rien ne m'affligeroit tant à présent que de la perdre.

MARTON.

Madame n'a pas deux paroles.

ARAMINTE.

Non, Monsieur; c'est une affaire terminée; [illegible] verrai tout. Vous êtes au fait des affaires [illegible]ment; vous y avez travaillé?

DORANTE.

Oui, Madame; mon pere étoit Avocat, & je pourrois l'être moi-même.

ARAMINTE.

C'eſt-à-dire que vous êtes un homme de très-bonne famille, & même au-deſſus du parti que vous prenez ?

DORANTE.

Je ne ſens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, Madame; l'honneur de ſervir une Dame comme vous, n'eſt au-deſſous de qui que ce ſoit, & je n'envierai la condition de perſonne.

ARAMINTE.

Mes façons ne vous feront point changer de ſentiment. Vous trouverez ici tous les égards que vous méritez; & ſi, dans la ſuite, il y avoit occaſion de vous rendre ſervice, je ne la manquerai point.

MARTON.

Voilà Madame; je la reconnois.

ARAMINTE.

Il eſt vrai je ſuis toujours fâchée de voir d'honnêtes gens ſans fortune, tandis qu'une infinité de gens de rien & ſans mérite en ont une éclatante; c'eſt une choſe qui me bleſſe, ſur-tout dans les perſonnes de ſon âge; car vous n'avez que trente ans tout au plus ?

DORANTE.

Pas tout-à-fait encore, Madame.

ARAMINTE.

Ce qu'il y a de consolant pour vous, c'est que vous avez le tems de devenir heureux.

DORANTE.

Je commence à l'être aujourd'hui, Madame.

ARAMINTE.

On vous montrera l'appartement que je vous destine; s'il ne vous convient pas, il y en a d'autres, & vous choisirez. Il faut aussi quelqu'un qui vous serve, & c'est à quoi je vais pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marton?

MARTON.

Il n'y a qu'à prendre Arlequin, Madame. Je le vois à l'entrée de la Salle, & je vais l'appeller. Arlequin, parlez à Madame.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, DORANTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ME voilà, Madame.

ARAMINTE.

Arlequin, vous êtes à present à Monsieur;

vous le ſervirez ; je vous donne à lui.

ARLEQUIN.

Comment, Madame, vous me donnez à lui ! Eſt-ce que je ne ſerai plus à moi ? Ma perſonne ne m'appartiendra donc plus ?

MARTON.

Quel benêt !

ARAMINTE.

J'entends qu'au lieu de me ſervir, ce ſera lui que tu ſerviras.

ARLEQUIN, *comme pleurant.*

Je ne ſçais pas pourquoi Madame me donne mon congé : je n'ai pas mérité ce traitement ; je l'ai toujours ſervie à faire plaiſir.

ARAMINTE.

Je ne te donne point ton congé, je te paierai pour être à Monſieur.

ARLEQUIN.

Je repréſente à Madame que cela ne ſeroit pas juſte : je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me viendra d'un autre. Il faut que vous ayez mon ſervice, puiſque j'aurai vos gages ; autrement je ſti-ponnerois, Madame.

ARAMINTE.

Je déſeſpere de lui faire entendre raiſon.

MARTON.

Tu es bien ſot ! quand je t'envoie quelque part, ou que je te dis : fais telle ou telle choſe, n'obéis-tu pas ?

ARLEQUIN.

Toujours.

MARTON.

Eh bien! ce ſera Monſieur qui te le dira comme moi, & ce ſera à la place de Madame & par ſon ordre.

ARLEQUIN.

Ah! c'eſt une autre affaire. C'eſt Madame qui donnera ordre à Monſieur de ſouffrir mon ſervice, que je lui préterai par le commandement de Madame.

MARTON.

Voilà ce que c'eſt.

ARLEQUIN.

Vous voyez bien que cela méritoit explication.

UN DOMESTIQUE *vient.*

Voici votre Marchande qui vous apporte des étoffes, Madame.

ARAMINTE.

Je vais les voir, & je reviendrai. Monſieur, j'ai à vous parler d'une affaire; ne vous éloignez pas.

SCENE IX.

DORANTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

OH ! cà, Monſieur, nous ſommes donc l'un à l'autre, & vous avez le pas ſur moi. Je ſerai le valet qui ſert, & vous le valet qui ſerez ſervi par ordre.

MARTON.

Ce faquin avec ſes comparaiſons ! Va-t-en.

ARLEQUIN.

Un moment, avec votre permiſſion. Monſieur, ne paierez-vous rien ? Vous a-t-on donné ordre d'être ſervi gratis ?

(*Dorante rit.*)

MARTON.

Allons, laiſſe-nous, Madame te paiera ; n'eſt-ce pas aſſez ?

ARLEQUIN.

Pardi, Monſieur, je ne vous coûterai donc guéres ? On ne ſçauroit avoir un valet à meilleur marché.

DORANTE.

Arlequin a raiſon. Tiens, voilà d'avance ce que je te donne.

Madame ARGANTE, *à Marton, à part.*

Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là. Eſt-ce-là la figure d'un Intendant? il n'en a non plus l'air.....

MARTON, *à part auſſi.*

L'air n'y fait rien : je vous réponds de lui ; c'eſt l'homme qu'il nous faut.

Madame ARGANTE.

Pourvu que Monſieur ne s'écarte pas des intentions que nous avons, il me ſera indifférent que ce ſoit lui ou un autre.

DORANTE.

Peut-on ſçavoir ces intentions, Madame?

Madame ARGANTE.

Connoiſſez-vous Monſieur le Comte Dorimont? C'eſt un homme d'un beau nom ; ma fille & lui alloient avoir un procès enſemble, au ſujet d'une terre conſidérable ; il ne s'agiſſoit pas moins que de ſçavoir à qui elle reſteroit, & on a ſongé à les marier, pour empêcher qu'ils ne plaident. Ma fille eſt veuve d'un homme qui étoit fort conſidéré dans le monde, & qui l'a laiſſé fort riche ; mais Madame la Comteſſe Dorimont auroit un rang ſi élevé, iroit de pair avec des perſonnes d'une ſi grande diſtinction, qu'il me tarde de voir ce mariage conclu ; &, je l'avoue, je ſerois charmée moi-même d'être la mere de Madame la Comteſſe Dorimont, & de plus que cela, peut-être ; car Monſieur le Comte Dorimont

rimont eſt en paſſe d'aller à tout.

DORANTE.

Les paroles ſont-elles données de part & d'autre ?

Madame ARGANTE.

Pas tout-à-fait encore, mais à-peu-près : ma fille n'en eſt pas éloignée. Elle ſouhaiteroit ſeulement, dit-elle, d'être bien inſtruite de l'état de l'affaire, & ſçavoir ſi elle n'a pas meilleur droit que Monſieur le Comte, afin que, ſi elle l'épouſe, il lui en ait plus d'obligation. Mais j'ai quelquefois peur que ce ne ſoit une défaite. Ma fille n'a qu'un défaut ; c'eſt que je ne lui trouve pas aſſez d'élévation : le beau nom de Dorimont & le rang de Comteſſe, ne la touchent pas aſſez ; elle ne ſent pas le déſagrément qu'il y a de n'être qu'une bourgeoiſe. Elle s'endort dans cet état, malgré le bien qu'elle a.

DORANTE, *doucement.*

Peut-être n'en ſera-t-elle pas plus heureuſe, ſi elle en ſort.

Madame ARGANTE, *vivement.*

Il ne s'agit pas de ce que vous en penſez : gardez votre petite réflexion roturiere, & ſervez-nous, ſi vous voulez être de nos amis.

MARTON.

C'eſt un petit trait de morale qui ne gâte rien à notre affaire.

Madame ARGANTE.

Morale ſubalterne qui me déplaît.

DORANTE.

De quoi eſt-il queſtion, Madame ?

Madame ARGANTE.

De dire à ma fille, quand vous aurez vu ſes papiers, que ſon droit eſt le moins bon ; que, ſi elle plaidoit, elle perdroit.

DORANTE.

Si effectivement ſon droit eſt le plus foible, je ne manquerai pas de l'en avertir, Madame.

Madame ARGANTE, (*à part, à Marton.*) (*à Dorante*)

Hum ! quel eſprit borné ! Vous n'y êtes point ; ce n'eſt pas là ce qu'on vous dit ; on vous charge de lui parler ainſi, indépendemment de ſon droit bien ou mal fondé.

DORANTE.

Mais, Madame, il n'y auroit point de probité à la tromper.

Madame ARGANTE.

De probité ! J'en manque donc, **moi** ? Quel raiſonnement ! C'eſt moi qui ſuis ſa mere, & qui vous ordonne de **la tromper** à ſon avantage, entendez-vous ? C'eſt **moi**, moi.

DORANTE.

Il y aura toujours de la mauvaiſe foi de ſa part.

Madame ARGANTE, *à part, à Marton.* C'eſt un ignorant que cela qu'il faut renvoyer. Adieu, Monſieur l'homme d'affaires, qui n'avez fait celles de perſonne.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE XI.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

CEtte mere-là ne reſſemble guere à ſa fille.

MARTON.

Oui, il y a quelque différence, & je ſuis fâchée de n'avoir pas eu le tems de vous prévenir ſur ſon humeur bruſque. Elle eſt extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au ſurplus, que vous importe ce que vous direz à la fille, dès que la mere ſera votre garant? Vous n'aurez rien à vous reprocher, ce me ſemble; ce ne ſera pas là une tromperie.

DORANTE.

Eh! vous m'excuſerez: ce ſera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendroit peut-être pas ſans cela. Puiſque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y réſiſte donc?

MARTON.

C'eſt par indolence.

DORANTE.

Croyez-moi, diſons la vérité.

MARTON.

Oh! çà, il y a une petite raiſon à laquelle vous devez vous rendre; c'eſt que Monſieur le Comte me fait préſent de mille écus le jour de la ſignature du contrat; & cet argent-là, ſuivant le projet de Monſieur Remy, vous regarde auſſi-bien que moi, comme vous voyez.

DORANTE.

Tenez, Mademoiſelle Marton, vous êtes la plus aimable fille du monde; mais ce n'eſt que faute de réflexion, que ces mille écus vous tentent.

MARTON.

Au contraire, c'eſt par réflexion qu'ils me tentent: plus j'y rêve, & plus je les trouve bons.

DORANTE.

Mais vous aimez votre Maîtreſſe: & ſi elle n'étoit pas heureuſe avec cet homme-là, ne vous reprocheriez-vous pas d'y avoir contribué pour une miſérable ſomme?

MARTON.

Ma foi, vous avez beau dire: d'ailleurs, le Comte eſt un honnête-homme, & je n'y entends point de fineſſe. Voilà Madame qui

revient ; elle a à vous parler. Je me retire ; méditez ſur cette ſomme, vous la goûterez auſſi-bien que moi.

DORANTE.

Je ne ſuis pas ſi fâché de la tromper.

SCÈNE XII.

ARAMINTE, DORANTE.

ARAMINTE.

VOus avez donc vu ma mere ?

DORANTE.

Oui, Madame, il n'y a qu'un moment.

ARAMINTE.

Elle me l'a dit, & voudroit bien que j'en euſſe pris un autre que vous.

DORANTE.

Il me l'a paru.

ARAMINTE.

Oui, mais ne vous embarraſſez point ; vous me convenez.

DORANTE.

Je n'ai point d'autre ambition.

ARAMINTE.

Parlons de ce que j'ai à vous dire ; mais que ceci ſoit ſecret entre nous, je vous prie.

fort obligée de votre attention. (*Dorante feint de détourner la tête, pour ſe cacher de Dubois.*)

ARAMINTE.

Voilà qui eſt bien.

DUBOIS, *regardant toujours Dorante.*

Madame ; on m'a chargé auſſi de vous dire un mot qui preſſe.

ARAMINTE.

De quoi s'agit-il ?

DUBOIS.

Il m'eſt recommandé de ne vous parler qu'en particulier.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Je n'ai point achevé ce que je voulois vous dire ; laiſſez-moi, je vous prie, un moment, & revenez.

SCÈNE XIV.

ARAMINTE, DUBOIS.

ARAMINTE.

QU'eſt-ce que c'eſt donc que cet air étonné, que tu as marqué ; ce me ſemble, en voyant Dorante ? D'où vient cette attention à le regarder ?

DUBOIS.

Ce n'eſt rien, ſinon que je ne ſçaurois plus avoir l'honneur de ſervir Madame, & qu'il faut que je lui demande mon congé.

ARAMINTE, *ſurpriſe.*

Quoi ! ſeulement pour avoir vu Dorante ici ?

DUBOIS.

Sçavez-vous à qui vous avez à faire ?

ARAMINTE.

Au neveu de Monſieur Remy, mon Procureur.

DUBOIS.

Eh ! par quel tour d'adreſſe eſt-il connu de Madame ? Comment a-t-il fait pour arriver juſqu'ici ?

ARAMINTE.

C'eſt Monſieur Remy qui me l'a envoyé pour Intendant.

DUBOIS.

Lui, votre Intendant ! Et c'eſt Monſieur Remy qui vous l'envoie ! Hélas ! le bonhomme ! il ne ſçait pas qui il vous donne ; c'eſt un démon que ce garçon-là.

ARAMINTE.

Mais, que ſignifient tes exclamations ? Explique-toi : eſt-ce que tu le connois ?

DUBOIS.

Si je le connois, Madame ! Si je le connois ! Ah ! vraiment oui ; & il me connoît

bien aussi. N'avez-vous pas vu comme il se retournoit de peur que je ne le visse ?

ARAMINTE.

Il est vrai : & tu me surprends à mon tour. Seroit-il capable de quelque mauvaise action, que tu taches ? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme ?

DUBOIS.

Lui ! il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre : il a, peut-être, plus d'honneur à lui tout seul, que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh ! c'est une probité merveilleuse : il n'a peut-être pas son pareil.

ARAMINTE.

Eh ! de quoi peut-il donc être question ? D'où vient que tu m'allarmes ? En vérité, j'en suis toute émue.

DUBOIS.

Son défaut, c'est-là. (*Il la touche le front.*) C'est à la tête que le mal le tient.

ARAMINTE.

A la tête ?

DUBOIS.

Oui, il est timbré ; mais timbré comme cent.

ARAMINTE.

Timbré ! Il m'a paru de très bon-sens. Quelle preuve as-tu de sa folie ?

DUBOIS.

Quelle preuve ? Il y a ſix mois qu'il eſt tombé fou ; il y a ſix mois qu'il extravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en eſt comme un perdu ; je dois bien le ſçavoir, car j'étois à lui, je le ſervois ; & c'eſt ce qui m'a obligé de le quitter, & c'eſt ce qui me force de m'en aller encore ; ôtez cela, c'eſt un homme incomparable.

ARAMINTE, *un peu boudant.*

Oh bien ! il ſera ce qu'il voudra ; mais je ne le garderai pas : on a bien affaire d'un eſprit renverſé ; &, peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine ; car les hommes ont des fantaiſies....

DUBOIS.

Ah ! vous m'excuſerez ; pour ce qui eſt de l'objet, il n'y a rien à dire. Malpeſte ! ſa folie eſt de bon goût.

ARAMINTE.

N'importe, je veux le congédier. Eſt-ce que tu la connois cette perſonne ?

DUBOIS.

J'ai l'honneur de la voir tous les jours ; c'eſt vous, Madame.

ARAMINTE.

Moi, dis-tu ?

DUBOIS.

Il vous adore ; il y a ſix mois qu'il n'en vit point, qu'il donneroit ſa vie pour avoir le

plaiſir de vous contempler un inſtant. Vous avez du voir qu'il a l'air enchanté quand il vous parle.

ARAMINTE.

Il y a bien en effet quelque petite choſe qui m'a paru extraordinaire. Eh ! juſte ciel ! le pauvre garçon ! De quoi s'aviſe-t-il ?

DUBOIS.

Vous ne croiriez pas juſqu'où va ſa démence ; elle le ruine, elle lui coupe la gorge. Il eſt bien fait, d'une figure paſſable, bien élevé, & de bonne famille ; mais il n'eſt pas riche ; & vous ſçaurez qu'il n'a tenu qu'à lui d'épouſer des femmes qui l'étoient, & de fort aimables, ma foi ; qui offroient de lui faire ſa fortune, & qui auroient mérité qu'on la leur fît à elles-mêmes : il y en a une qui n'en ſçauroit revenir, & qui le pourſuit encore tous les jours ; je le ſçais, car je l'ai rencontrée.

ARAMINTE, *avec négligence.*

Actuellement ?

DUBOIS.

Oui, Madame, actuellement, une grande brune très-piquante, & qu'il fuit. Il n'y a pas moyen, Monſieur refuſe tout. Je les tromperois, me diſoit-il ; je ne puis les aimer, mon cœur eſt parti ; ce qu'il diſoit quelquefois la larme à l'œil ; car il ſent bien ſon tort.

ARAMINTE.

Cela eſt fâcheux : mais où m'a-t-il vue,

avant que de venir chez moi, Dubois?

DUBOIS.

Hélas! Madame, ce fut un jour que vous ſortîtes de l'Opéra, qu'il perdit la raiſon; c'étoit un Vendredi, je m'en reſſouviens; oui, un Vendredi, il vous vit deſcendre l'eſcalier, à ce qu'il me raconta, & vous ſuivit juſqu'à votre carroſſe; il avoit demandé votre nom, & je le trouvai qui étoit comme extaſié; il ne remuoit plus.

ARAMINTE.

Quelle aventure!

DUBOIS.

J'eus beau lui crier: Monſieur! Point de nouvelles, il n'y avoit plus perſonne au logis. A la fin, pourtant, il revint à lui avec un air égaré; je le jettai dans une voiture, & nous retournâmes à la maiſon. J'eſpérois que cela ſe paſſeroit, car je l'aimois. C'eſt le meilleur maître! Point du tout, il n'y avoit plus de reſſource: ce bon-ſens, cet eſprit jovial, cette humeur charmante; vous aviez tout expédié: & dès le lendemain nous ne fîmes plus tous deux, lui, que réver à vous, que vous aimer; moi, d'épier depuis le matin juſqu'au ſoir où vous alliez.

ARAMINTE.

Tu m'étonnes à un point!.....

DUBOIS.

Je me fis même ami d'un de vos gens qui

mierement, il ne vous dira mot; jamais vous n'entendrez parler de ſon amour.

ARAMINTE.

En es-tu bien ſûr?

DUBOIS.

Oh! il ne faut pas en avoir peur; il mourroit plutôt. Il a un reſpect, une adoration, une humilité pour vous, qui n'eſt pas concevable. Eſt-ce que vous croyez qu'il ſonge à être aimé? Nullement. Il dit que dans l'univers il n'y a perſonne qui le mérite; il ne veut que vous voir, vous conſidérer, regarder vos yeux, vos graces, votre belle taille; & puis c'eſt tout: il me l'a dit mille fois.

ARAMINTE, *hauſſant les épaules.*

Voilà qui eſt bien digne de compaſſion! Allons, je patienterai quelques jours, en attendant que j'en aye un autre; au ſurplus, ne crains rien, je ſuis contente de toi; je récompenſerai ton zele, & je ne veux pas que tu me quittes; entends-tu, Dubois?

DUBOIS.

Madame, je vous ſuis dévoué pour la vie.

ARAMINTE.

J'aurai ſoin de toi; ſur-tout qu'il ne ſçache pas que je ſuis inſtruite; garde un profond ſecret; & que tout le monde, juſqu'à Marton, ignore ce que tu m'as dit; ce ſont de ces choſes qui ne doivent jamais percer.

DUBOIS.

Je n'en ai jamais parlé qu'à Madame.

ARAMINTE.

Le voici qui revient, va-t-en.

SCÈNE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, *un moment ſeule.*

LA vérité eſt que voici une Confidence dont je me ſerois bien paſſée moi-même.

DORANTE.

Madame, je me rends à vos ordres.

ARAMINTE.

Oui, Monſieur; de quoi vous parlois-je? Je l'ai oublié.

DORANTE.

D'un Procès avec Monſieur le Comte Dorimont.

ARAMINTE.

Je me remets; je vous diſois qu'on veut nous marier.

DORANTE.

Oui, Madame, & vous alliez, je crois;

ajoûter que vous n'étiez pas portée à ce mariage.

ARAMINTE.

Il eſt vrai. J'avois envie de vous charger d'examiner l'affaire, afin de ſçavoir ſi je ne riſquerois rien à plaider; mais je crois devoir vous diſpenſer de ce travail; je ne ſuis pas sûre de pouvoir vous garder.

DORANTE.

Ah! Madame, vous avez eu la bonté de me raſſurer là-deſſus.

ARAMINTE.

Oui; mais je ne faiſois pas réflexion que j'ai promis à Monſieur le Comte de prendre un Intendant de ſa main; vous voyez bien qu'il ne ſeroit pas honnête de lui manquer de parole; &, du moins, faut-il que je parle à celui qu'il m'amenera.

DORANTE.

Je ne ſuis pas heureux; rien ne me réuſſit, & j'aurai la douleur d'être renvoyé.

ARAMINTE, *par foibleſſe.*

Je ne dis pas cela; il n'y a rien de réſolu là-deſſus.

DORANTE.

Ne me laiſſez point dans l'incertitude où je ſuis, Madame.

ARAMINTE.

Eh! mais, oui; je tâcherai que vous reſtiez; je tâcherai.

DORANTE.

Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en queſtion ?

ARAMINTE.

Attendons : ſi j'allois épouſer le comte, vous auriez pris une peine inutile.

DORANTE.

Je croyois avoir entendu dire à Madame, qu'elle n'avoit point de penchant pour lui.

ARAMINTE.

Pas encore.

DORANTE.

Et d'ailleurs, votre ſituation eſt ſi tranquille & ſi douce.

ARAMINTE, *à part.*

Je n'ai pas le courage de l'affliger !... Eh ! bien, oui-dà ; examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet, je vais les chercher. Vous viendrez les prendre, & je vous les donnerai. (*en s'en allant.*) Je n'oſerois preſque le regarder.

SCÈNE XVI.

DORANTE, DUBOIS, *venant d'un air myſtérieux & comme paſſant.*

DUBOIS.

MARTON vous cherche pour vous montrer l'appartement qu'on vous deſtine : Arlequin eſt allé boire ; j'ai dit que j'allois vous avertir. Comment vous traite-t-on ?

DORANTE.

Qu'elle eſt aimable ! Je ſuis enchanté ! De qu'elle façon a-t-elle reçu ce que tu lui as dit ?

DUBOIS, *comme en fuyant.*

Elle opine tout doucement à vous garder par compaſſion ; elle eſpere vous guérir par l'habitude de la voir.

DORANTE, *charmé.*

Sincerement ?

DUBOIS.

Elle n'en réchappera point : c'eſt autant de pris. Je m'en retourne.

DORANTE.

Reſte, au contraire : je crois que voici Marton. Dis-lui que Madame m'attend pour me remettre des papiers, & que j'irai la trouver dès que je les aurai.

DUBOIS.

Partez ; auſſi-bien ai-je un petit avis à donner à Marton. Il eſt bon de jetter dans tous les eſprits les ſoupçons dont nous avons beſoin.

SCÈNE XVII.

DUBOIS, MARTON.

MARTON.

OU eſt donc Dorante ? il me ſemble l'avoir vu avec toi.

DUBOIS, *bruſquement.*

Il dit que Madame l'attend pour des papiers, il reviendra enſuite. Au reſte, qu'eſt-il néceſſaire qu'il voye cet appartement ? S'il n'en vouloit pas, il ſeroit bien délicat : pardi, je lui conſeillerois.....

MARTON.

Ce ne ſont pas là tes affaires : je ſuis les ordres de Madame.

DUBOIS.

Madame eſt bonne & ſage ; mais prenez garde : ne trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux ?

MARTON.

Il les fait comme il les a.

DUBOIS.

Je me trompe fort, ſi je n'ai pas vu la mine de ce freluquet conſidérer, je ne ſçais où, celle de Madame.

MARTON.

Eh bien! eſt-ce qu'on te fâche quand on la trouve belle?

DUBOIS.

Non. Mais je me figure quelquefois qu'il n'eſt venu ici que pour la voir de plus près.

MARTON, *riant.*

Ah; ah: quelle idée! Vas, tu n'y entends rien, tu t'y connois mal.

DUBOIS, *riant.*

Ah, ah: je ſuis donc bien ſot?

MARTON, *riant en s'en allant.*

Ah, ah: l'original avec ſes obſervations!

DUBOIS, *ſeul.*

Allez, allez, prenez toujours. J'aurai ſoin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

ARAMINTE, DORANTE.

DORANTE.

NOn, Madame, vous ne riſquez rien; vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même conſulté pluſieurs perſonnes, l'affaire eſt excellente; & ſi vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouſer Monſieur le Comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

ARAMINTE.

Je l'affligerai beaucoup, & j'ai de la peine à m'y réſoudre.

DORANTE.

Il ne ſeroit pas juſte de vous ſacrifier à la crainte de l'affliger.

ARAMINTE.

Mais avez-vous bien examiné? Vous me diſiez tantôt que mon état étoit doux & tranquille; n'aimeriez-vous pas mieux que j'y reſtaſſe? N'êtes-vous pas un peu trop prévenu

contre le mariage, & par conſéquent contre Monſieur le Comte ?

DORANTE.

Madame, j'aime mieux vos intérêts que les ſiens, & que ceux de qui que ce ſoit au monde.

ARAMINTE.

Je ne ſçaurois y trouver à redire ; en tout cas, ſi je l'épouſe, & qu'il veuille en mettre un autre ici à votre place, vous n'y perdrez point ; je vous promets de vous en trouver une meilleure.

DORANTE, *triſtement.*

Non, Madame, ſi j'ai le malheur de perdre celle-ci, je ne ſerai plus à perſonne ; & apparemment que je la perdrai ; je m'y attends.

ARAMINTE.

Je crois pourtant que je plaiderai : nous verrons.

DORANTE.

J'avois encore une petite choſe à vous dire, Madame. Je viens d'apprendre que le Concierge d'une de vos terres eſt mort : on pourroit y mettre un de vos gens, & j'ai ſongé à Dubois, que je remplacerai ici par un domeſtique dont je réponds.

ARAMINTE.

Non ; envoyez plutôt votre homme au Château, & laiſſez-moi Dubois : c'eſt un garçon de confiance qui me ſert bien, & que je veux garder. A propos, il m'a dit, ce me ſemble, qu'il avoit été à vous quelque tems ?

DORANTE.

DORANTE *feignant un peu d'embarras.*

Il eſt vrai, Madame; il eſt fidele, mais peu exact. Rarement, au reſte, ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont ſervis. Ne me nuiroit-il point dans votre eſprit?

ARAMINTE, *négligemment.*

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, & voilà tout. Que me veut Monſieur Rémy?

SCÈNE II.

ARAMINTE, DORANTE, MR. REMY.

Monſieur REMY.

MAdame, je ſuis votre très-humble ſerviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eue de prendre mon Neveu à ma recommandation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas héſité, comme vous l'avez vu.

Monſieur REMY.

Je vous rends mille graces. Ne m'aviez-vous pas dit qu'on vous en offroit un autre?

ARAMINTE.

Oui, Monſieur.

Monſieur REMY.

Tant-mieux; car je viens vous demander

celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE, *d'un air de refus.*

Et d'où vient, Monsieur ?

Monsieur REMY.

Patience.

ARAMINTE.

Mais, Monsieur Remy, ceci est un peu vif ; vous prenez assez mal votre tems, & j'ai refusé l'autre personne.

DORANTE.

Pour moi, je ne sortirai jamais de chez Madame, qu'elle ne me congédie.

Monsieur REMY, *brusquement.*

Vous ne sçavez ce que vous dites. Il faut pourtant sortir ; vous allez voir. Tenez, Madame, jugez-en vous-même ; voici de quoi il est question : c'est une Dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, & de quelque distinction ; qui ne déclare pas son nom ; qui dit que j'ai été son Procureur ; qui a quinze mille livres de rente pour le moins, ce qu'elle prouvera ; qui a vu Monsieur chez moi, qui lui a parlé, qui sçait qu'il n'a pas de bien, & qui offre de l'épouser sans délai ; & la personne qui est venue chez moi de sa part, doit revenir tantôt pour sçavoir la réponse, & vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net ? Y a-t-il à se consulter là-dessus ? Dans deux heures il faut être au logis. Ai-je tort, Madame ?

ARAMINTE, *froidement.*

C'eſt à lui de répondre.

Monſieur REMY.

Eh bien ? A quoi penſe-t-il donc ? Viendrez-vous ?

DORANTE.

Non, Monſieur ; je ne ſuis pas dans cette diſpoſition-là.

Monſieur REMY.

Hum ! Quoi ? Entendez-vous ce que je vous dis, qu'elle a quinze mille livres de rente, entendez-vous ?

DORANTE.

Oui, Monſieur ; mais en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouſerois pas ; nous ne ſerions heureux ni l'un ni l'autre : j'ai le cœur pris ; j'aime ailleurs.

Mr. REMY, *d'un ton railleur, & traînant ſes mots.*

J'ai le cœur pris ; voilà qui eſt fâcheux ! Ah ! ah ! le cœur eſt admirable ! Je n'aurois jamais deviné la beauté des ſcrupules de ce cœur-là, qui veut qu'on reſte ntendant de la maiſon d'autrui, pendant qu'on peut l'être de la ſienne. Eſt-ce-là votre dernier mot, Berger fidèle ?

DORANTE.

Je ne ſçaurois changer de ſentiment, Monſieur.

Monſieur REMY.

O le ſot cœur, mon Neveu ! vous êtes un imbécile, un inſenſé ; & je tiens celle que vous aimez pour une guenon, ſi elle n'eſt pas de mon ſentiment. N'eſt-il pas vrai, Madame, & ne le trouvez-vous pas extravagant ?

ARAMINTE, *doucement.*

Ne le querellez point. Il paroît avoir tort ; j'en conviens.

Monſieur REMY, *vivement.*

Comment ! Madame, il pourroit....

ARAMINTE.

Dans ſa façon de penſer je l'excuſe. Voyez pourtant, Dorante : tâchez de vaincre votre enchant, ſi vous le pouvez ; je ſçais bien que cela eſt difficile.

DORANTE.

Il n'y a pas moyen, Madame ; mon amour m'eſt plus cher que ma vie.

Monſieur REMY, *d'un air étonné.*

Ceux qui aiment les beaux ſentimens, doivent être contens ; en voilà un des plus urieux qui ſe faſſe. Vous trouvez donc cela aiſonnable, Madame ?

ARAMINTE.

Je vous laiſſe, parlez-lui vous-même. (*à part.*) Il me touche tant, qu'il faut que je m'en aille. (*Elle ſort.*)

DORANTE.

Il ne croit pas ſi bien me ſervir.

SCÈNE III.

DORANTE, Mr. REMY, MARTON.

Monſieur REMY, *regardant ſon Neveu.*

DOrante, ſçais-tu bien qu'il n'y a point de fou aux petites maiſons de ta force? (*Marton arrive.*) Venez, Mademoiſelle Marton.

MARTON.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici.

Monſieur REMY.

Dites-nous un peu votre ſentiment; que penſez-vous de quelqu'un qui n'a point de bien, & qui refuſe d'épouſer une honnête & fort jolie femme, avec quinze mille livres de rente bien venant?

MARTON.

Votre queſtion eſt bien aiſée à décider; ce quelqu'un rêve.

Monſieur REMY, *montrant Dorante.*

Voilà le rêveur; &, pour excuſe, il allégue ſon cœur que vous avez pris; mais comme apparemment il n'a pas encore emporté le vôtre, & que je vous crois encore à-peu-près dans tout votre bon-ſens, vu le

peu de tems qu'il y a que vous le connoiſſez, je vous prie de m'aider à le rendre plus ſage. Aſſurément vous êtes fort jolie, mais vous ne le diſputerez point à un pareil établiſſement : il n'y a point de beaux yeux qui vaillent ce prix-là.

MARTON.

Quoi ! Monſieur Remy, c'eſt de Dorante dont vous parlez ? C'eſt pour ſe garder à moi qu'il refuſe d'être riche ?

Monſieur REMY.

Tout juſte, & vous êtes trop généreuſe pour le ſouffrir.

MARTON, *avec un air de paſſion.*

Vous vous trompez, Monſieur ; je l'aime trop moi-même pour l'en empêcher, & je ſuis enchantée. Ah ! Dorante, que je vous eſtime ! Je n'aurois pas cru que vous m'aimaſſiez tant.

Monſieur REMY.

Courage ! je ne fais que vous le montrer, & vous en êtes déjà coëffée ! Pardi ! le cœur d'une femme eſt bien étonnant ; le feu y prend bien vîte.

MARTON, *comme chagrine.*

Eh ! Monſieur, faut-il tant de bien pour être heureux ? Madame, qui a de la bonté pour moi, ſuppléera en partie, par ſa générosité, à ce qu'il me ſacrifie. Que je vous ai d'obligation, Dorante !

DORANTE.

Oh ! non, Mademoiſelle, aucune ; vous n'avez point de gré à me ſçavoir de ce que je fais ; je me livre à mes ſentimens, & ne regarde que moi là-dedans ; vous ne me devez rien ; je ne penſe pas à votre reconnoiſſance.

MARTON.

Vous me charmez : que de délicateſſe ! Il n'y a encore rien de ſi tendre que ce que vous me dites.

Monſieur REMY.

Par ma foi, je ne m'y connois donc guere ; car je le trouve bien plat. (*à Marton.*) Adieu, la belle enfant ; je ne vous aurois, ma foi, pas évalué ce qu'il vous achete. Serviteur, idiot ; garde ta tendreſſe, & moi ma ſucceſſion. (*Il ſort.*)

MARTON.

Il eſt en colere ; mais nous l'appaiſerons.

DORANTE.

Je l'eſpere. Quelqu'un vient.

MARTON.

C'eſt le Comte, celui dont je vous ai parlé, & qui doit épouſer Madame.

DORANTE.

Je vous laiſſe donc ; il pourroit me parler de ſon procès : vous ſçavez ce que je vous ai dit là-deſſus, & il eſt inutile que je le voye.

SCÈNE IV.

LE COMTE, MARTON.

LE COMTE.

Bon jour, Marton.

MARTON.

Vous voilà donc revenu, Monsieur ?

LE COMTE.

Oui. On m'a dit qu'Araminte se promenoit dans le jardin, & je viens d'apprendre de sa mere une chose qui me chagrine. Je lui avois retenu un Intendant, qui devoit aujourd'hui entrer chez elle, & cependant elle en a pris un autre qui ne plaît point à la mere, & dont nous n'avons rien à espérer.

MARTON.

Nous n'en devons rien craindre non plus, Monsieur. Allez, ne vous inquiétez point, c'est un galant homme; & si la mere n'en est pas contente, c'est un peu de sa faute; elle a débuté tantôt par le brusquer d'une maniere si outrée, l'a traité si mal, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne l'ait point gagné. Imaginez-vous qu'elle l'a querellé de ce qu'il étoit bien fait.

LE COMTE.

Ne ſeroit-ce point lui que je viens de voir ſortir d'avec vous ?

MARTON.

Lui-même.

LE COMTE.

Il a bonne mine, en effet ; & n'a pas trop l'air de ce qu'il eſt.

MARTON.

Pardonnez-moi, Monſieur : car il eſt honnête-homme.

LE COMTE.

N'y auroit-il pas moyen de raccommoder cela ? Araminte ne me hait pas, je penſe : mais elle eſt lente à ſe déterminer ; &, pour achever de la réſoudre, il ne s'agiroit plus que de lui dire, que le ſujet de notre diſcuſſion eſt douteux pour elle. Elle ne voudra pas ſoutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet Intendant ; s'il ne faut que de l'argent pour le mettre dans nos intérêts, je ne l'épargnerai pas.

MARTON.

Oh ! non ; ce n'eſt point un homme à mener par-là ; c'eſt le garçon de France le plus déſintéreſſé.

LE COMTE.

Tant-pis ! ces gens-là ne ſont bons à rien.

MARTON.

Laiſſez-moi faire.

SCÈNE V.

LE COMTE, ARLEQUIN, MARTON.

ARLEQUIN.

Mademoiſelle, voilà un homme qui en demande un autre ; ſçavez-vous qui c'eſt ?

MARTON, *bruſquement.*

Et qui eſt cet autre ? A quel homme en veut-il ?

ARLEQUIN.

Ma foi, je n'en ſçais rien ; c'eſt de quoi je m'informe à vous.

MARTON.

Fais-le entrer.

ARLEQUIN, *le faiſant ſortir des couliſſes.*

Hé ! le garçon ! venez ici dire votre affaire.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE GARÇON, MARTON, ARLEQUIN.

MARTON.

QUi cherchez-vous ?

LE GARÇON.

Mademoiſelle, je cherche un certain Monſieur à qui j'ai à rendre un portrait avec une boëte qu'il nous a fait faire : il nous a dit qu'on ne la remît qu'à lui-même, & qu'il viendroit la prendre ; mais comme mon pere eſt obligé de partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui rendre, & on m'a dit que je ſçaurois de ſes nouvelles ici. Je le connois de vue, mais je ne ſçais pas ſon nom.

MARTON.

N'eſt-ce pas vous, Monſieur le Comte ?

LE COMTE.

Non, ſûrement.

LE GARÇON.

Je n'ai point affaire à Monſieur, Mademoiſelle ; c'eſt une autre perſonne.

MARTON.

Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez ?

SCÈNE VIII.

MARTON, DORANTE.

MARTON, *un moment ſeule & joyeuſe.*

CE ne peut être que mon Portrait. Le charmant homme ! Monſieur Remy a raiſon de dire qu'il y avoit quelque tems qu'il me connoiſſoit.

DORANTE.

Mademoiſelle, n'avez-vous pas vu ici quelqu'un qui vient d'arriver ? Arlequin croit que c'eſt moi qu'il demande.

MARTON, *le regardant avec tendreſſe.*

Que vous êtes aimable, Dorante ! Je ſerois bien injuſte de ne vous pas aimer. Allez, ſoyez en repos ; l'Ouvrier eſt venu, je lui ai parlé, j'ai la boëte, je la tiens.

DORANTE.

J'ignore.....

MARTON.

Point de myſtere ; je la tiens, vous dis-je, & je ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai, quand je l'aurai vue. Retirez-vous : voici Madame avec ſa mere & le Comte ; c'eſt peut-être de cela qu'ils s'entretiennent.

Laiſſez-moi les calmer là-deſſus, & ne les attendez pas.

DORANTE, *en s'en allant & riant.*

Tout a réuſſi ; elle prend le change à merveille !

SCÈNE IX.

ARAMINTE, LE COMTE, Madame ARGANTE, MARTON.

ARAMINTE.

MArton, qu'eſt-ce que c'eſt qu'un Portrait dont Monſieur le Comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à quelqu'un qu'on ne nomme pas, & qu'on ſoupçonne être le mien ? Inſtruiſez-moi de cette hiſtoire-là.

MARTON, *d'un air rêveur.*

Ce n'eſt rien, Madame ; je vous dirai ce que c'eſt : je l'ai démêlé après que Monſieur le Comte a été parti ; il n'a que faire de s'allarmer. Il n'y a rien là qui vous intéreſſe.

LE COMTE.

Comment le ſçavez-vous, Mademoiſelle ? Vous n'avez point vu le Portrait.

MARTON.

N'importe ; c'eſt tout comme ſi je l'avois vû. Je ſçais qui il regarde ; n'en ſoyez point en peine.

LE COMTE.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt un Portrait de femme, & c'eſt ici qu'on vient chercher la perſonne qui l'a fait faire, à qui on doit le rendre ; & ce n'eſt pas moi.

MARTON.

D'accord. Mais quand je vous dis que Madame n'y eſt pour rien, ni vous non plus....

ARAMINTE.

Eh bien ! ſi vous êtes inſtruite, dites nous donc de quoi il eſt queſtion ; car je veux le ſçavoir ? On a des idées qui ne me plaiſent point. Parlez.

Madame ARGANTE.

Oui, ceci a un air de myſtere qui eſt déſagréable. Il ne faut pourtant pas vous fâcher, ma fille : Monſieur le Comte vous aime, & un peu de jalouſie, même injuſte, ne méſied pas à un amant.

LE COMTE.

Je ne ſuis jaloux que de l'inconnu qui oſe ſe donner le plaiſir d'avoir le Portrait de Madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Comme il vous plaira, Monſieur ; mais

j'ai entendu ce que vous vouliez dire, & je crains un peu ce caractere d'eſprit-là. Eh bien, Marton?

MARTON.

Eh bien, Madame! voilà bien du bruit! c'eſt mon Portrait.

LE COMTE.

Votre Portrait?

MARTON.

Oui, le mien: eh! pourquoi non, s'il vous plaît? Il ne faut pas tant ſe récrier.

Madame ARGANTE.

Je ſuis aſſez comme Monſieur le Comte; la choſe me paroit ſinguliere.

MARTON.

Ma foi, Madame, ſans vanité, on en peint tous les jours, & des plus hupées, qui ne me valent pas.

ARAMINTE.

Et qui eſt-ce qui a fait cette dépenſe-là pour vous?

MARTON.

Un très aimable homme, qui m'aime; qui a de la délicateſſe & des ſentimens, & qui me recherche; &, puiſqu'il faut vous le nommer, c'eſt Dorante.

ARAMINTE.

Mon Intendant?

MARTON.

Lui-même.

Madame ARGANTE.

Le fat ! avec ſes ſentimens.

ARAMINTE, *bruſquement.*

Eh ! vous nous trompez ; depuis qu'il eſt ici, a-t-il eu le tems de vous faire peindre ?

MARTON.

Mais ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il me connoit.

ARAMINTE, *vivement.*

Donnez-donc.

MARTON.

Je n'ai pas encore ouvert la boëte, mais c'eſt moi que vous y allez voir.

(*Araminte l'ouvre, tous regardent.*)

LE COMTE.

Eh ! Je m'en doutois bien ; c'eſt Madame.

MARTON.

Madame ? .... Il eſt vrai, & me voilà bien loin de mon compte ! (*à part.*) Dubois avoit raiſon tantôt.

ARAMINTE, *à part.*

Et moi, je vois clair. (*à Marton.*) Par quel haſard avez-vous cru que c'étoit vous ?

MARTON.

Ma foi, Madame, toute autre que moi s'y ſeroit trompée. Monſieur Remy me dit que ſon Neveu m'aime, qu'il veut nous marier enſemble ; Dorante eſt préſent, & ne

dit point non ; il refuſe devant moi un très-riche parti ; l'Oncle s'en prend à moi, me dit que j'en ſuis cauſe. Enſuite vient un homme qui apporte ce Portrait, qui vient chercher ici celui à qui il appartient ; je l'interroge : à tout ce qu'il répond, je reconnois Dorante. C'eſt un petit Portrait de femme ; Dorante m'aime juſqu'à refuſer ſa fortune pour moi : je conclus donc que c'eſt moi qu'il a fait peindre. Ai-je eu tort ? J'ai pour tant mal conclu. J'y renonce ; tant d'honneur ne m'appartient point. Je crois voir toute l'étendue de ma mépriſe, & je me tais.

ARAMINTE.

Ah ! ce n'eſt pas là une choſe bien difficile à deviner. Vous faites le fâché, l'étonné, Monſieur le Comte ; il y a eu quelque mal entendu dans les meſures que vous avez priſes : mais vous ne m'abuſez point ; c'eſt à vous qu'on apportoit le Portrait. Un homme dont on ne ſçait pas le nom, qu'on vient chercher ici, c'eſt vous, Monſieur, c'eſt vous.

MARTON, *d'un air ſérieux.*

Je ne crois pas.

Madame ARGANTE.

Oui, oui, c'eſt Monſieur : à quoi bon vous en défendre ? Dans les termes où vous en êtes avec ma fille, ce n'eſt pas là un ſi grand crime ; allons, convenez-en.

LE COMTE, *froidement.*

Non, Madame, ce n'eſt point moi, ſur mon honneur : je ne connois pas ce Monſieur Remy : comment auroit-on dit chez lui, qu'on auroit de mes nouvelles ici ? Cela ne ſe peut pas.

Madame ARGANTE, *d'un air penſif.*

Je ne faiſois pas attention à cette circonſtance.

ARAMINTE.

Bon ! qu'eſt-ce que c'eſt qu'une circonſtance de plus ou de moins ? Je n'en rabats rien. Quoi qu'il en ſoit, je le garde ; perſonne ne l'aura. Mais quel bruit entendons-nous ? Voyez ce que c'eſt, Marton.

SCÈNE X.

ARAMINTE, LE COMTE, Madame ARGANTE, MARTON, DUBOIS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *en entrant, à Dubois.*

TU es un plaiſant magot !

MARTON.

A qui en avez-vous donc, vous autres ?

DUBOIS.

Si je diſois un mot, ton Maître ſortiroit bien vîte.

ARLEQUIN.

Toi ? Nous nous ſoucions de toi & de toute ta race de canaille, comme de cela.

DUBOIS.

Comme je te bâtonnerois, ſans le reſpect de Madame!

ARLEQUIN.

Arrive, arrive : la voilà, Madame.

ARAMINTE.

Quel ſujet avez-vous donc de quereller ? De quoi s'agit-il ?

Madame ARGANTE.

Approchez, Dubois. Apprenez-nous ce que c'eſt que ce mot que vous diriez contre Dorante ; il ſeroit bon de ſçavoir ce que c'eſt.

ARLEQUIN.

Prononce donc ce mot.

ARAMINTE.

Tais-toi, laiſſe-le parler.

DUBOIS.

Il y a une heure qu'il me dit mille invectives, Madame.

ARLEQUIN.

Je ſoutiens les intérêts de mon Maître, je tire des gages pour cela, & je ne ſouffrirai pas qu'un oſtrogoth menace mon Maître d'un mot ; j'en demande juſtice à Madame.

Madame ARGANTE.

Mais, encore une fois, ſçachons ce que

veut dire Dubois par ce mot : c'eſt le plus preſſé.

ARLEQUIN.

Je lui défie d'en dire ſeulement une lettre.

DUBOIS.

C'eſt par pure colere que j'ai fait cette menace, Madame, & voici la cauſe de la diſpute. En arrangeant l'appartement de Monſieur Dorante, j'y ai vu par haſard un tableau où Madame eſt peinte, & j'ai cru qu'il falloit l'ôter, qu'il n'avoit que faire là, qu'il n'étoit point décent qu'il y reſtât ; de ſorte que j'ai été pour le détacher : ce butord eſt venu pour m'en empêcher, & peu s'en eſt fallu que nous ne nous ſoyons battus.

ARLEQUIN.

Sans doute, de quoi t'aviſes-tu d'ôter ce tableau qui eſt tout-à-fait gracieux, que mon Maître conſidéroit il n'y avoit qu'un moment, avec toute la ſatisfaction poſſible ? Car je l'avois vu qu'il l'avoit contemplé de tout ſon cœur, & il prend fantaiſie à ce brutal de le privet d'une peinture qui réjouit cet honnête-homme. Voyez la malice ! Ote-lui quelqu'autre meuble, s'il en a trop ; mais laiſſe-lui cette piece, animal.

DUBOIS.

Et moi, je te dis qu'on ne la laiſſera point ; je la détacherai moi-même, que tu en

auras le démenti, & que Madame le voudra ainſi.

ARAMINTE.

Eh ! que m'importe ? Il étoit bien néceſſaire de faire ce bruit-là pour un vieux tableau qu'on a mis là par haſard, & qui y eſt reſté. Laiſſez-nous. Cela vaut-il la peine qu'on en parle ?

Madame ARGANTE, *d'un ton aigre.*

Vous m'excuſerez, ma fille ; ce n'eſt point là ſa place, & il n'y a qu'à l'ôter ; votre Intendant ſe paſſera bien de ſes contemplations.

ARAMINTE, *ſouriant d'un air railleur.*

Oh ! vous avez raiſon : je ne penſe pas qu'il les regrette. (*à Arlequin & à Dubois.*) Retirez-vous tous deux.

SCÈNE XI.

ARAMINTE, LE COMTE, Madame ARGANTE, MARTON.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Ce qui eſt de ſûr, c'eſt que cet homme d'affaires-là eſt de bon goût.

ARAMINTE, *ironiquement.*

Oui, la réflexion eſt juſte ! Effectivement !

il eſt fort extraordinaire qu'il ait jetté les yeux ſur ce tableau !

Madame ARGANTE.

Cet homme-là ne m'a jamais plu un inſtant, ma fille ; vous le ſçavez, j'ai le coup d'œil aſſez bon, & je ne l'aime pas. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui : j'y reviens encore ; il faut qu'il ait quelque choſe à en dire. Interrogez-le ; ſçachons ce que c'eſt : je ſuis perſuadée que ce petit Monſieur-là ne vous convient point ; nous le voyons tous, il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde.

MARTON, *négligemment.*

Pour moi, je n'en ſuis pas contente.

ARAMINTE, *riant ironiquement.*

Qu'eſt-ce donc que vous voyez, & que je ne vois point ? Je manque de pénétration : j'avoue que je m'y perds. Je ne vois pas le ſujet de me défaire d'un homme qui m'eſt donné de bonne main, qui eſt un homme de quelque choſe, qui me ſert bien, & que trop bien peut être ; voilà ce qui n'échappe pas à ma pénétration, par exemple.

Madame ARGANTE.

Que vous êtes aveugle !

ARAMINTE, *d'un air ſouriant.*

Pas tant ; chacun a ſes lumieres. Je conſens, au reſte, d'écouter Dubois ; le conſeil eſt bon, & je l'approuve. Allez, Marton, allez

allez-lui dire que je veux lui parler. S'il me donne des motifs raiſonnables de renvoyer cet Intendant aſſez hardi pour regarder un tableau, il ne reſtera pas long-tems chez moi; ſans quoi on aura la bonté de trouver bon que je le garde en attendant qu'il me déplaiſe à moi.

Madame ARGANTE, *vivement.*

Hé bien! il vous déplaira; je ne vous en dis pas davantage en attendant de plus fortes preuves.

LE COMTE.

Quant à moi, Madame, j'avoue que j'ai craint qu'il ne me ſervît mal auprès de vous, qu'il ne vous inſpirât l'envie de plaider, & j'ai ſouhaité par pure tendreſſe qu'il vous en détournât. Il aura pourtant beau faire, je déclare que je renonce à tous procès avec vous, que je ne veux, pour arbitre de notre diſcuſſion, que vous & vos gens d'affaires, & que j'aime mieux perdre tout que de rien diſputer.

Madame ARGANTE, *d'un ton déciſif.*

Mais où ſeroit la diſpute? Le mariage termineroit tout, & le vôtre eſt comme arrêté.

LE COMTE.

Je garde le ſilence ſur Dorante; je reviendrai ſimplement voir ce que vous penſez de lui, & ſi vous le congédiez, comme je le préſume, il ne tiendra qu'à vous de pren-

dre celui que je vous offrois, & que je retiendrai encore quelque tems.

Madame ARGANTE.

Je ferai comme Monſieur, je ne vous parlerai plus de rien non plus, vous m'accuſeriez de viſion, & votre entêtement finira ſans notre ſecours. Je compte beaucoup ſur Dubois que voici, & avec lequel nous vous laiſſons.

SCÈNE XII.

DUBOIS, ARAMINTE.

DUBOIS.

ON m'a dit que vous vouliez me parler, Madame.

ARAMINTE.

Viens ici : tu es bien imprudent, Dubois, bien indiſcret ; moi qui ai ſi bonne opinion de toi, tu n'as guere d'attention pour ce que je te dis. J'e t'avois recommandé de te taire ſur le chapitre de Dorante ; tu en ſçais les conſéquences ridicules, & tu me l'avois promis : pourquoi donc avoir priſe ſur ce miſérable tableau, avec un ſot qui fait un vacarme épouvantable, & qui vient ici tenir des diſcours tout propres à donner des idées que je ſerois au déſeſpoir qu'on eût ?

DUBOIS.

Ma foi, Madame, j'ai cru la choſe ſans conſéquence, & je n'ai agi d'ailleurs que par un mouvement de reſpect & de zele.

ARAMINTE, *d'un air vif.*

Eh! laiſſe-là ton zele, ce n'eſt pas là celui que je veux, ni celui qu'il me faut; c'eſt ton ſilence dont j'ai beſoin pour me tirer de l'embarras où je ſuis, & où tu m'as jetté toi-même; car ſans toi je ne ſçavois pas que cet homme-là m'aime, & je n'aurois que faire d'y regarder de ſi près.

DUBOIS.

J'ai bien ſenti que j'avois tort.

ARAMINTE.

Paſſe encore pour la diſpute; mais pourquoi s'écrier: ſi je diſois un mot! y a-t-il rien de plus mal à toi?

DUBOIS.

C'eſt encore une ſuite de ce zele mal entendu.

ARAMINTE.

Eh bien! tais-toi donc, tais-toi; je voudrois pouvoir te faire oublier ce que tu m'as dit.

DUBOIS.

Oh! je ſuis bien corrigé.

ARAMINTE.

C'eſt ton étourderie qui me force actuellement de te parler, ſous prétexte de t'inter-

roger ſur ce que tu ſçais de lui. Ma mere & Monſieur le Comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choſes étonnantes ; quel rapport leur ferai-je à préſent ?

DUBOIS.

Ah ! il n'y a rien de plus facile à raccommoder : ce rapport ſera que des gens qui le connoiſſent, m'ont dit que c'étoit un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous ; quoiqu'il ſoit fort habile, au moins ; ce n'eſt pas cela qui lui manque.

ARAMINTE.

A la bonne heure ; mais il y aura un inconvénient, s'il en eſt capable : on me dira de le renvoyer, & il n'eſt pas encore tems. J'y ai penſé depuis ; la prudence ne le veut pas, & je ſuis obligée de prendre des biais, & d'aller tout doucement avec cette paſſion ſi exceſſive que tu dis qu'il a, & qui éclateroit peut-être dans ſa douleur. Me fierois-je à un déſeſpéré ? Ce n'eſt plus le beſoin que j'ai de lui qui me retient, c'eſt moi que je ménage : (*elle radoucit le ton.*) à moins que ce qu'a dit Marton ne ſoit vrai, auquel cas je n'aurois plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avoit déjà vue chez Monſieur Remy, & que le Procureur a dit même devant lui qu'il l'aimoit depuis long-tems, & qu'il falloit qu'ils ſe mariaſſent ; je le voudrois.

DUBOIS.

Bagatelle ! Dorante n'a vu Marton ni de près ni de loin ; c'eſt le Procureur qui a débité cette fable-là à Marton, dans le deſſein de les marier enſemble ; & moi, je n'ai pas oſé l'en dédire, m'a dit Dorante, parce que j'aurois indiſpoſé contre moi cette fille qui a du crédit auprès de ſa Maitreſſe, & qui a cru enſuite que c'étoit pour elle que je refuſois les quinze mille livres de rente qu'on m'offroit.

ARAMINTE, *négligemment.*

Il t'a donc tout conté ?

DUBOIS.

Oui, il n'y a qu'un moment, dans le jardin, où il a voulu preſque ſe jetter à mes genoux pour me conjurer de lui garder le ſecret ſur ſa paſſion, & d'oublier l'emportement qu'il eut avec moi quand je le quittai. Je lui ai dit que je me tairois, mais que je ne prétendois pas reſter dans la maiſon avec lui, & qu'il falloit qu'il ſortît ; ce qui l'a jetté dans des gémiſſemens, dans des pleurs, dans le plus triſte état du monde.

ARAMINTE.

Eh ! tant pis ; ne le tourmente point ; tu vois bien que j'ai raiſon de dire qu'il faut aller doucement avec cet eſprit-là, tu le vois bien. J'augurois beaucoup de ce mariage avec Marton ; je croyois qu'il m'oublieroit, &

point du tout, il n'eſt queſtion de rien.

DUBOIS, *comme s'en allant.*

Pure fable : Madame a-t-elle encore quelque choſe à me dire ?

ARAMINTE.

Attends : comment faire ? Si, lorſqu'il me parle, il me mettoit en droit de me plaindre de lui ; mais il ne lui échappe rien ; je ne ſçais de ſon amour que ce que tu m'en dis, & je ne ſuis pas aſſez fondée pour le renvoyer ; il eſt vrai qu'il me fâcheroit s'il parloit ; mais il ſeroit à propos qu'il me fâchât.

DUBOIS.

Vraiment oui ; Monſieur Dorante n'eſt point digne de Madame. S'il étoit dans une plus grande fortune, comme il n'y a rien à dire à ce qu'il eſt né, ce ſeroit une autre affaire ; mais il n'eſt riche qu'en mérite, & ce n'eſt pas aſſez.

ARAMINTE, *d'un ton comme triſte.*

Vraiment non, voilà les uſages ; je ne ſçais pas comment je le traiterai ; je n'en ſçais rien, je verrai.

DUBOIS.

Eh bien ! Madame a un ſi beau prétexte... Ce portrait que Marton a cru être le ſien à ce qu'elle m'a dit.

ARAMINTE.

Eh ! non, je ne ſçaurois l'en accuſer ; c'eſt le Comte qui l'a fait faire.

DUBOIS.

Point du tout : c'eſt de Dorante, je le ſçais de lui-même, & il y travailloit encore il n'y a que deux mois, lorſque je le quittai.

ARAMINTE.

Va-t-en ; il y a long-tems que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont nous ſommes convenus. Le voici, j'ai envie de lui tendre un piége.

DUBOIS.

Oui, Madame, il ſe déclarera peut-être & tout de ſuite je lui dirois : ſortez.

ARAMINTE.

Laiſſe-nous.

SCÈNE XIII.

DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS *ſortant, & en paſſant auprès de Dorante & rapidement.*

IL m'eſt impoſſible de l'inſtruire ; mais qu'il ſe découvre ou non ; les choſes ne peuvent aller que bien.

DORANTE.

Je viens, Madame, vous demander votre

protection ; je ſuis dans le chagrin & dans l'inquiétude : j'ai tout quitté pour avoir l'honneur d'être à vous, je vous ſuis plus attaché que je ne puis le dire ; on ne ſçauroit vous ſervir avec plus de fidélité ni de déſintéreſſement ; & cependant je ne ſuis pas ſûr de reſter. Tout le monde ici m'en veut, me perſécute & conſpire pour me faire ſortir. J'en ſuis conſterné ; je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, & j'en ſerois dans la derniere affliction.

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tranquilliſez-vous ; vous ne dépendez point de ceux qui vous en veulent ; ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon eſprit, & tous leurs petits complots n'aboutiront à rien ; je ſuis la Maitreſſe.

DORANTE, *d'un air inquiet.*

Je n'ai que votre appui, Madame.

ARAMINTE.

Il ne vous manquera pas ; mais je vous conſeille une choſe ; ne leur paroiſſez pas ſi allarmé, vous leur feriez douter de votre capacité, & il leur ſembleroit que vous m'auriez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DORANTE.

Ils ne ſe tromperoient pas, Madame ; c'eſt une bonté qui me pénétre de reconnoiſſance.

ARAMINTE.

A la bonne heure ; mais il n'eſt pas néceſſaire qu'ils le croyent. Je vous ſçais bon gré de votre attachement & de votre fidélité ; mais diſſimulez-en une partie ; c'eſt peut-être ce qui les indiſpoſe contre vous. Vous leur avez refuſé de m'en faire accroire ſur le chapitre du procès ; conformez-vous à ce qu'ils exigent ; regagnez-les par-là ; je vous le permets : l'événement leur perſuadera que vous les avez bien ſervis ; car toute réflexion faite, je ſuis déterminée à épouſer le Comte.

DORANTE, *d'un ton ému.*

Déterminée, Madame.

ARAMINTE.

Oui, tout-à-fait réſolue ; le Comte croira que vous y avez contribué ; je le lui dirai même, & je vous garantis que vous reſterez ici ; je vous le promets. (*à part.*) Il change de couleur.

DORANTE.

Quelle différence pour moi, Madame !

ARAMINTE, *d'un air délibéré.*

Il n'y en aura aucune, ne vous embarraſſez pas, & écrivez le billet que je vais vous dicter ; il y a tout ce qu'il faut ſur cette table.

DORANTE.

Eh ! pour qui, Madame ?

ARAMINTE.

Pour le Comte, qui eſt ſorti d'ici extrêmement inquiet, & que je vais ſurprendre bien agréablement par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom.

(*Dorante reſte rêveur, & par diſtraction ne va point à la table.*)

ARAMINTE.

Eh bien ! vous n'allez pas à la table ? A quoi révez-vous ?

DORANTE, *toujours diſtrait.*

Oui, Madame.

ARAMINTE *à part, pendant qu'il ſe place.*

Il ne ſçait ce qu'il fait; voyons ſi cela continuera.

DORANTE, *cherche du papier.*

Ah ! Dubois m'a trompé !

ARAMINTE, *pourſuit.*

Etes-vous prêt à écrire ?

DORANTE.

Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE, *allant elle-même.*

Vous n'en trouvez point ! en voilà devant vous.

DORANTE.

Il eſt vrai.

ARAMINTE.

Ecrivez. *Hâtez-vous, de venir, Monſieur; votre mariage eſt ſûr* .... Avez-vous écrit ?

DORANTE.

Comment, Madame?

ARAMINTE.

Vous ne m'écoutez donc pas? *Votre mariage eſt ſûr; Madame veut que je vous l'écrive, & vous attend pour vous le dire.* (*à part.*) Il ſouffre, mais il ne dit mot; eſt-ce qu'il ne parlera pas? *N'attribuez point cette réſolution à la crainte que Madame pourroit avoir des ſuites d'un procès douteux.*

DORANTE.

Je vous ai aſſuré que vous le gagneriez, Madame: douteux, il ne l'eſt point.

ARAMINTE.

N'importe, achevez. *Non, Monſieur, je ſuis chargé de ſa part de vous aſſurer que la ſeule juſtice qu'elle rend à votre mérite, la détermine.*

DORANTE.

Ciel! je ſuis perdu. Mais, Madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui.

ARAMINTE.

Achevez, vous dis-je. *Qu'elle rend à votre mérite, la détermine* .... Je crois que la main vous tremble! vous paroiſſez changé! Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Vous trouvez-vous mal?

DORANTE.

Je ne me trouve pas bien, Madame.

ARAMINTE.

Quoi ! ſi ſubitement ! cela eſt ſingulier ; Pliez la lettre & mettez : *à Monſieur le Comte Dorimont.* Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. (*à part.*) Le cœur me bat ! (*à Dorante.*) Voilà qui eſt écrit tout de travers ! cette adreſſe-là n'eſt preſque pas liſible. (*à part.*) Il n'y a pas encore-là de quoi le convaincre.

DORANTE, *à part.*

Ne ſeroit-ce point auſſi pour m'éprouver ? Dubois ne m'a averti de rien.

SCÈNE XIV.

ARAMINTE ; DORANTE, MARTON.

MARTON.

JE ſuis bien aiſe, Madame, de trouver Monſieur ici ; il vous confirmera tout de ſuite ce que j'ai à vous dire. Vous avez offert en différentes occaſions de me marier, Madame ; & juſqu'ici je ne me ſuis point trouvée diſpoſée à profiter de vos bontés. Aujourd'hui Monſieur me recherche ; il vient même de refuſer un parti infiniment plus riche, & le tout pour moi ; du moins me l'a-t-il laiſſé croire, & il eſt à propos qu'il s'ex-

plique : mais comme je ne veux dépendre que de vous, c'eſt de vous auſſi, Madame, qu'il faut qu'il m'obtienne : ainſi, Monſieur, vous n'avez qu'à parler à Madame. Si elle m'accorde à vous, vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même.

SCÈNE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, *à part, émue.*

CEtte folle ! (*haut.*) Je ſuis charmée de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là un très-bon choix : c'eſt une fille aimable & d'un excellent caractere.

DORANTE, *d'un air abattu.*

Hélas ! Madame, je ne ſonge point à elle.

ARAMINTE.

Vous ne ſongez point à elle ! Elle dit que vous l'aimez, que vous l'aviez vue avant que de venir ici.

DORANTE, *triſtement.*

C'eſt une erreur où Monſieur Remy l'a jettée ſans me conſulter ; & je n'ai point oſé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en eſt de même de ce riche parti qu'elle croit que je refuſe à

cauſe d'elle ; & je n'ai nulle part à tout cela. Je ſuis hors d'état de donner mon cœur à perſonne : je l'ai perdu pour jamais, & la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenteroit pas.

ARAMINTE.

Vous avez tort. Il falloit déſabuſer Marton.

DORANTE.

Elle vous auroit peut-être empêchée de me recevoir, & mon indifférence lui en dit aſſez.

ARAMINTE.

Mais dans la ſituation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maiſon, & de la préférer à une autre ?

DORANTE.

Je trouve plus de douceur à être chez vous, Madame.

ARAMINTE.

Il y a quelque choſe d'incompréhenſible dans tout ceci ! Voyez-vous ſouvent la perſonne que vous aimez ?

DORANTE, *toujours abattu.*

Pas ſouvent à mon gré, Madame ; & je la verrois à tout inſtant, que je ne croirois pas la voir aſſez.

ARAMINTE, *à part.*

Il a des expreſſions d'une tendreſſe ! (*haut.*) Eſt-elle fille ? A-t-elle été mariée ?

DORANTE.

Madame, elle eſt veuve.

ARAMINTE.

Et ne devez-vous pas l'épouſer ? Elle vous aime, ſans doute ?

DORANTE.

Hélas ! Madame, elle ne ſçait pas ſeulement que je l'adore. Excuſez l'emportement du terme dont je me ſers. Je ne ſçaurois preſque parler d'elle qu'avec tranſport !

ARAMINTE.

Je ne vous interroge que par étonnement. Elle ignore que vous l'aimez, dites-vous ? Et vous lui ſacrifiez votre fortune ? Voilà de l'incroyable Comment, avec tant d'amour, avez-vous pû vous taire ? On eſſaye de ſe faire aimer, ce me ſemble : cela eſt naturel & pardonnable.

DORANTE.

Me préſerve le Ciel d'oſer concevoir la plus légere eſpérance ! Etre aimé, moi ! Non, Madame. Son état eſt bien au-deſſus du mien. Mon reſpect me condamne au ſilence ; & je mourrai du moins, ſans avoir eu le malheur de lui déplaire.

ARAMINTE.

Je n'imagine point de femme qui mérite d'inſpirer une paſſion ſi étonnante : je n'en imagine point. Elle eſt donc au-deſſus de toute comparaiſon ?

DORANTE.

Diſpenſez-moi de la louer, Madame : je m'égarerois en la peignant. On ne connoît rien de ſi beau ni de ſi aimable qu'elle ; & jamais elle ne me parle, ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

ARAMINTE, *baiſſe les yeux, & continue.*

Mais votre conduite bleſſe la raiſon. Que prétendez-vous avec cet amour pour une perſonne qui ne ſçaura jamais que vous l'aimez ? Cela eſt bien biſarre. Que prétendez-vous ?

DORANTE.

Le plaiſir de la voir quelquefois, & d'être avec elle, eſt tout ce que je me propoſe.

ARAMINTE.

Avec elle ? Oubliez-vous que vous êtes ici ?

DORANTE.

Je veux dire, avec ſon portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE.

Son portrait ! Eſt-ce que vous l'avez fait faire ?

DORANTE.

Non, Madame ; mais j'ai, par amuſement, appris à peindre, & je l'ai peinte moi-même. Je me ſerois privé de ſon portrait, ſi je n'avois pû l'avoir que par le ſecours d'un autre.

ARAMINTE, *à part.*

Il faut le pouſſer à bout. (*haut.*) Montrez-moi ce portrait.

DORANTE.

Daignez m'en diſpenſer, Madame ; quoique mon amour ſoit ſans eſpérance, je n'en dois pas moins un ſecret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTE.

Il m'en eſt tombé un par hazard entre les mains : on l'a trouvé ici. (*montrant la boëte.*) Voyez ſi ce ne ſeroit point celui dont il s'agit.

DORANTE.

Cela ne ſe peut pas.

ARAMINTE, *ouvrant la boëte.*

Il eſt vrai que la choſe ſeroit aſſez extraordinaire : examinez.

DORANTE.

Ah ! Madame, ſongez que j'aurois perdu mille fois la vie, avant que d'avouer ce que le hazard vous découvre. Comment pourrai-je expier ?... (*Il ſe jette à ſes genoux.*)

ARAMINTE.

Dorante, je ne me fâcherai point. Votre égarement me fait pitié. Revenez-en, je vous le pardonne.

MARTON, *paroît & s'enfuit.*

Ah !

(*Dorante ſe leve vîte.*)

ARAMINTE.

Ah Ciel ! c'eſt Marton ! Elle vous a vû.

DORANTE, *feignant d'être déconcerté.*

Non, Madame, non : je ne crois pas. Elle n'eſt point entrée.

ARAMINTE.

Elle vous a vû, vous dis-je : laiſſez-moi : allez-vous-en : vous m'êtes inſupportable. Rendez-moi ma lettre. (*quand il eſt parti.*) Voilà pourtant ce que c'eſt que de l'avoir gardé !

SCÈNE XVI.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

DOrante s'eſt-il déclaré, Madame ? Et eſt-il néceſſaire que je lui parle ?

ARAMINTE.

Non, il ne m'a rien dit. Je n'ai rien vû d'approchant à ce que tu m'as conté ; & qu'il n'en ſoit plus queſtion : ne t'en mêle plus.

(*Elle ſort.*)

DUBOIS.

Voici l'affaire dans ſa criſe !

SCÈNE XVII.

DUBOIS, DORANTE,

DORANTE.

AH ! Dubois.

DUBOIS.

Retirez-vous.

DORANTE.

Je ne ſçais qu'augurer de la converſation que je viens d'avoir avec elle.

DUBOIS.

A quoi ſongez-vous ? Elle n'eſt qu'à deux pas : voulez-vous tout perdre ?

DORANTE.

Il faut que tu m'éclairciſſes...

DUBOIS.

Allez dans le jardin.

DORANTE.

D'un doute...

DUBOIS.

Dans le jardin, vous dis-je : je vais m'y rendre.

DORANTE.

Mais...

DUBOIS.

Je ne vous écoute plus.

DORANTE.

Je crains plus que jamais.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

DORANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

NOn, vous dis-je ; ne perdons point de tems. La lettre eſt-elle prête ?

DORANTE, *la lui montrant.*

Oui, la voilà, & j'ai mis deſſus : rue du Figuier.

DUBOIS.

Vous êtes bien aſsûré qu'Arlequin ne ſçait pas ce quartier-là ?

DORANTE.

Il m'a dit que non.

DUBOIS.

Lui avez-vous bien recommandé de s'adreſſer à Marton ou à moi pour ſçavoir ce que c'eſt ?

DORANTE.

Sans doute, & je lui recommanderai encore.

DUBOIS.

Allez donc la lui donner : je me charge du reſte auprès de Marton que je vais trouver.

DORANTE.

Je t'avoue que j'héſite un peu. N'allons-nous pas trop vîte avec Araminte ? Dans l'agitation des mouvemens où elle eſt, veux-tu encore lui donner l'embarras de voir ſubitement éclater l'aventure ?

DUBOIS.

Oh ! oui : point de quartier. Il faut l'achever, pendant qu'elle eſt étourdie. Elle ne ſçait plus ce qu'elle fait. Ne voyez-vous pas bien qu'elle triche avec moi, qu'elle me fait accroire que vous ne lui avez rien dit ? Ah ! je lui apprendrai à vouloir me ſouffler mon emploi de confident pour vous aimer en fraude.

DORANTE.

Que j'ai ſouffert dans ce dernier entretien ! Puiſque tu ſçavois qu'elle vouloit me faire déclarer, que ne m'en avertiſſois-tu par quelques ſignes ?

DUBOIS.

Cela auroit été joli, ma foi ! Elle ne s'en ſeroit point apperçue, n'eſt-ce pas ? Et d'ailleurs, votre douleur n'en a paru que plus vraie. Vous repentez-vous de l'effet qu'elle a produit ? Monſieur a ſouffert ! Parbleu ! il me ſemble que cette aventure-ci mérite un peu d'inquiétude.

DORANTE.

Sçais-tu bien ce qui arrivera ? Qu'elle prendra ſon parti, & qu'elle me renverra tout-d'un-coup.

DUBOIS.

Je lui en défie. Il eſt trop tard. L'heure du courage eſt paſſée. Il faut qu'elle nous épouſe.

DORANTE.

Prends-y garde : tu vois que ſa mere la fatigue.

DUBOIS.

Je ſerois bien fâché qu'elle la laiſsât en repos.

DORANTE.

Elle eſt confuſe de ce que Marton m'a ſurpris à ſes genoux.

DUBOIS.

Ah ! vraiment des confuſions ! Elle n'y eſt pas. Elle va en eſſuyer bien d'autres ! C'eſt moi qui, voyant le train que prenoit la converſation, ai fait venir Marton une ſeconde fois.

DORANTE.

Araminte pourtant m'a dit que je lui étois inſupportable.

DUBOIS.

Elle a raiſon. Voulez-vous qu'elle ſoit de bonne humeur avec un homme qu'il faut qu'elle aime en dépit d'elle ? Cela eſt-il

agréable ? Vous vous emparez de ſon bien ; de ſon cœur ; & cette femme ne criera pas ! Allez vîte, plus de raiſonnement : laiſſez-vous conduire.

DORANTE.

Songe que je l'aime, & que, ſi notre précipitation réuſſit mal, tu me déſeſperes.

DUBOIS.

Ah ! oui, je ſçais bien que vous l'aimez : c'eſt à cauſe de cela que je ne vous écoute pas. Etes-vous en état de juger de rien ? Allons, allons, vous vous moquez. Laiſſez faire un homme de ſang-froid. Partez, d'autant plus que voici Marton qui vient à propos, & que je vais tâcher d'amuſer, en attendant que vous envoyiez Arlequin.

SCÈNE II.

DUBOIS, MARTON.

MARTON, *d'un air triſte.*

JE te cherchois.

DUBOIS.

Qu'y a-t-il pour votre ſervice, Mademoiſelle ?

MARTON.

Tu me l'avois bien dit, Dubois.

DUBOIS.

DUBOIS.

Quoi donc ! Je ne me ſouviens plus de ce que c'eſt.

MARTON.

Que cet Intendant oſoit lever les yeux ſur Madame.

DUBOIS.

Ah ! oui ; vous parlez de ce regard que je lui vis jetter ſur elle ? Oh ! jamais je ne l'ai oublié. Cette œillade-là ne valoit rien. Il y avoit quelque choſe dedans qui n'étoit pas dans l'ordre.

MARTON.

Oh ! çà, Dubois, il s'agit de faire ſortir cet homme-ci.

DUBOIS.

Pardi ! tant qu'on voudra : je ne m'y épargne pas. J'ai déjà dit à Madame qu'on m'avoit aſſuré qu'il n'entendoit pas les affaires.

MARTON.

Mais eſt-ce là tout ce que tu ſçais de lui ? C'eſt de la part de Madame Argante & de Monſieur le Comte que je te parle, & nous avons peur que tu n'ayes pas tout dit à Madame, ou qu'elle ne cache ce que c'eſt. Ne nous déguiſe rien, tu n'en ſeras pas fâché.

DUBOIS.

Ma foi ! je ne ſçais que ſon inſuffiſance ; dont j'ai inſtruit Madame.

MARTON.

Ne diſſimule point.

DUBOIS.

Moi! un diſſimulé! Moi! garder un ſecret! Vous avez bien trouvé votre homme. En fait de diſcrétion je mériterois d'être femme. Je vous demande pardon de la comparaiſon : mais c'eſt pour vous mettre l'eſprit en repos.

MARTON.

Il eſt certain qu'il aime Madame.

DUBOIS.

Il n'en faut point douter : je lui en ai même dit ma penſée à elle.

MARTON.

Et qu'a-t-elle répondu ?

DUBOIS.

Que j'étois un ſot. Elle eſt ſi prévenue...

MARTON.

Prévenue à un point, que je n'oſerois le dire, Dubois.

DUBOIS.

Oh! le diable n'y perd rien, ni moi non plus ; car je vous entends.

MARTON.

Tu as la mine d'en ſçavoir plus que moi là-deſſus.

DUBOIS.

Oh! point du tout, je vous jure. Mais, à propos, il vient tout-à-l'heure d'appeller

Arlequin pour lui donner une lettre : ſi nous pouvions la ſaiſir, peut-être en ſçaurions-nous davantage.

MARTON.

Une lettre ! oui-dà : ne négligeons rien. Je vais de ce pas parler à Arlequin, s'il n'eſt pas encore parti.

DUBOIS.

Vous n'irez pas loin. Je crois qu'il vient.

SCENE III.

DUBOIS, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *voyant Dubois.*

AH ! te voilà donc, mal-bâti.

DUBOIS.

Tenez : n'eſt-ce pas là une belle figure pour ſe moquer de la mienne ?

MARTON.

Que veux-tu, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ne ſçauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier, Mademoiſelle ?

MARTON.

Oui.

ARLEQUIN.

C'eſt que mon camarade, que je ſers, m'a dit de porter cette lettre à quelqu'un qui eſt dans cette rue, & comme je ne la ſçais pas, il m'a dit que je m'en informaſſe à vous ou à cet animal-là ; mais cet animal-là ne mérite pas que je lui en parle, ſinon pour l'injurier. J'aimerois-mieux que le Diable eût emporté toutes les rues, que d'en ſçavoir une par le moyen d'un malotru comme lui.

DUBOIS, *à Marton, à part.*

Prenez la lettre. (*Haut.*) Non, non, Mademoiſelle, ne lui enſeignez rien : qu'il galope.

ARLEQUIN.

Veux-tu te taire ?

MARTON, *négligemment.*

Ne l'interrompez donc point, Dubois. Eh bien ? Veux-tu me donner ta lettre ? Je vais envoyer dans ce quartier-là, & on la rendra à ſon adreſſe.

ARLEQUIN.

Ah ! Voilà qui eſt bien agréable ! Vous êtes une fille de bonne amitié, Mademoiſelle.

DUBOIS, *s'en allant.*

Vous êtes bien bonne d'épargner de la peine à ce fainéant-là.

ARLEQUIN.

Ce malhonnête ! Va, va trouver le tableau pour voir comme il ſe moque de toi.

MARTON, *ſeule avec Arlequin.*

Ne lui réponds rien : donne ta lettre.

ARLEQUIN.

Tenez, Mademoiſelle ; vous me rendrez un ſervice qui me fait grand bien. Quand il y aura à trotter pour votre ſerviable perſonne, n'ayez point d'autre poſtillon que moi.

MARTON.

Elle ſera rendue exactement.

ARLEQUIN.

Oui, je vous recommande l'exactitude à cauſe de Monſieur Dorante, qui mérite toutes ſortes de fidélités.

MARTON, *à part.*

L'indigne !

ARLEQUIN, *s'en allant.*

Je ſuis votre ſerviteur éternel.

MARTON.

Adieu.

ARLEQUIN, *revenant.*

Si vous le rencontrez, ne lui dites point qu'un autre galope à ma place.

SCENE IV.

Madame ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

MARTON, *un moment ſeule.*

NE diſons mot que je n'aye vû ce que ceci contient.

Madame ARGANTE.

Eh bien ! Marton, qu'avez-vous appris de Dubois?

MARTON.

Rien, que ce que vous ſçaviez déjà, Madame, & ce n'eſt pas aſſez.

Madame ARGANTE.

Dubois eſt un coquin qui nous trompe.

LE COMTE.

Il eſt vrai que ſa menace paroiſſoit ſignifier quelque choſe de plus.

Madame ARGANTE.

Quoi qu'il en ſoit, j'attends Monſieur Remy que j'ai envoyé chercher ; & s'il ne nous défait pas de cet homme-là, ma fille ſçaura qu'il oſe l'aimer, je l'ai réſolu. Nous en avons les préſomptions les plus fortes ; & ne fût-ce que par bienſéance, il faudra bien qu'elle le chaſſe. D'un autre côté, j'ai fait venir l'In-

tendant que Monſieur le Comte lui propoſoit. Il eſt ici, & je le lui préſenterai ſur le champ.

MARTON.

Je doute que vous réuſſiſſiez, ſi nous n'apprenons rien de nouveau : mais je tiens peut-être ſon congé, moi qui vous parle... Voici Monſieur Remy : je n'ai pas le tems de vous en dire davantage, & je vais m'éclaircir.

(*Elle veut ſortir.*)

SCENE V.

M. REMY, Madame ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

M. REMY, *à Marton qui ſe retire.*

BON jour, ma niéce, puiſqu'enfin il faut que vous la ſoyez. Sçavez-vous ce qu'on me veut ici ?

MARTON, *bruſquement.*

Paſſez, Monſieur, & cherchez votre niéce ailleurs : je n'aime point les mauvais plaiſans.

(*Elle ſort.*)

M. REMY.

Voilà une petite fille bien incivile ! (*A Madame Argante.*) On m'a dit de votre part de venir ici, Madame : de quoi eſt-il donc queſtion ?

Madame ARGANTE, *d'un ton revêche.*

Ah ! c'eſt donc vous, Monſieur le Procureur ?

M. REMY.

Oui, Madame ; je vous garantis que c'eſt moi-même.

Madame ARGANTE.

Et de quoi vous êtes-vous aviſé, je vous prie, de nous embarraſſer d'un Intendant de votre façon ?

M. REMY.

Et par quel hazard Madame y trouve-t-elle à redire ?

Madame ARGANTE.

C'eſt que nous nous ſerions bien paſſés du préſent que vous nous avez fait.

M. REMY.

Ma foi ! Madame, s'il n'eſt pas à votre goût, vous êtes bien difficile.

Madame ARGANTE.

C'eſt votre neveu, dit-on ?

M. REMY.

Oui, Madame.

Madame ARGANTE.

Eh bien ! tout votre neveu qu'il eſt, vous nous ferez un grand plaiſir de le retirer.

M. REMY.

Ce n'eſt pas à vous que je l'ai donné.

Madame ARGANTE.

Non ; mais c'eſt à nous qu'il déplaît, à

moi & à Monſieur le Comte que voilà, & qui doit épouſer ma fille.

M. REMY, *élevant la voix.*

Celui-ci eſt nouveau ! mais, Madame, dès qu'il n'eſt pas à vous, il me ſemble qu'il n'eſt pas eſſentiel qu'il vous plaiſe. On n'a pas mis dans le marché qu'il vous plairoit : perſonne n'a ſongé à cela ; & pourvû qu'il convienne à Madame Araminte, tout doit être content. Tant pis pour qui ne l'eſt pas. Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Madame ARGANTE.

Mais vous avez le ton bien rauque, Monſieur Remy.

M. REMY.

Ma foi ! Vos complimens ne ſont point propres à l'adoucir, Madame Argante.

LE COMTE.

Doucement, Monſieur le Procureur, doucement : il me paroît que vous avez tort.

Monſieur REMY.

Comme vous voudrez, Monſieur le Comte, comme vous voudrez ; mais cela ne vous regarde pas. Vous ſçavez bien que je n'ai pas l'honneur de vous connoître, & nous n'avons que faire enſemble, pas la moindre choſe.

LE COMTE.

Que vous me connoiſſiez ou non, il n'eſt pas ſi peu eſſentiel que vous le dites, que votre

neveu plaiſe à Madame. Elle n'eſt pas une étrangere dans la maiſon.

M. REMY.

Parfaitement étrangere pour cette affaire-ci, Monſieur ; on ne peut pas plus étrangere : au ſurplus, Dorante eſt un homme d'honneur, connu pour tel, dont j'ai répondu, dont je répondrai toujours, & dont Madame parle ici d'une maniere choquante.

Madame ARGANTE.

Votre Dorante eſt un impertinent.

M. REMY.

Bagatelle ! Ce mot-là ne ſignifie rien dans votre bouche.

Madame ARGANTE.

Dans ma bouche ! à qui parle donc ce petit Praticien, Monſieur le Comte ? Eſt-ce que vous ne lui impoſerez pas ſilence ?

M. REMY.

Comment donc ! m'impoſer ſilence ! à moi, Procureur ! ſçavez-vous bien qu'il y a cinquante ans que je parle, Madame Argante ?

Madame ARGANTE.

Il y a donc cinquante ans que vous ne ſçavez ce que vous dites.

SCENE VI.

ARAMINTE, Madame ARGANTE, M. REMY, LE COMTE.

ARAMINTE.

QU'y a-t-il donc ? On diroit que vous vous querellez.

M. REMY.

Nous ne ſommes pas fort en paix, & vous venez très-à-propos, Madame : il s'agit de Dorante : avez-vous ſujet de vous plaindre de lui ?

ARAMINTE.

Non, que je ſçache.

M. REMY.

Vous êtes-vous apperçue qu'il ait manqué de probité ?

ARAMINTE.

Lui ? Non vraiment. Je ne le connois que pour un homme très-eſtimable.

M. REMY.

Au diſcours que Madame en tient, ce doit pourtant être un fripon, dont il faut que je vous délivre, & on ſe paſſeroit bien du préſent que je vous en ai fait, & c'eſt un impertinent qui déplaît à Madame, qui

déplaît à Monſieur qui parle en qualité d'époux futur, & à cauſe que je le défends, on veut me perſuader que je radote.

ARAMINTE, *froidement.*

On ſe jette-là dans de grands excès. Je n'y ai point de part, Monſieur. Je ſuis bien éloignée de vous traiter ſi mal. A l'égard de Dorante, la meilleure juſtification qu'il y ait pour lui, c'eſt que je le garde. Mais je venois pour ſçavoir une choſe, Monſieur le Comte. Il y a là-bas, m'a-t-on dit, un homme d'affaires que vous avez amené pour moi : on ſe trompe apparemment ?

LE COMTE.

Madame, il eſt vrai qu'il eſt venu avec moi ; mais c'eſt Madame Argante...

Madame ARGANTE.

Attendez, je vais répondre. Oui, ma fille, c'eſt moi qui ai prié Monſieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez, & que vous allez mettre dehors : je ſuis ſûre de mon fait. J'ai laiſſé dire votre Procureur, au reſte ; mais il amplifie.

Monſieur REMY.

Courage.

Madame ARGANTE, *vivement.*

Paix ; vous avez aſſez parlé. (*A Araminte.*) Je n'ai point dit que ſon neveu fût un fripon. Il ne ſeroit pas impoſſible qu'il le fût, je n'en ſerois pas étonnée.

M. REMY.

Mauvaiſe parenthèſe, avec votre permiſſion, ſuppoſition injurieuſe, & tout-à-fait hors d'œuvre.

Madame ARGANTE.

Honnête homme, ſoit : du moins n'a-t-on pas encore de preuve du contraire, & je veux croire qu'il l'eſt. Pour un impertinent & très-impertinent, j'ai dit qu'il en étoit un, & j'ai raiſon. Vous dites que vous le garderez : vous n'en ferez rien.

ARAMINTE, *froidement.*

Il reſtera, je vous aſſûre.

Madame ARGANTE.

Point du tout ; vous ne ſçauriez. Seriez-vous d'humeur à garder un Intendant qui vous aime ?

M. REMY.

Eh ! à qui voulez-vous donc qu'il s'attache ? A vous, à qui il n'a pas affaire ?

ARAMINTE.

Mais en effet, pourquoi faut-il que mon Intendant me haïſſe ?

Madame ARGANTE.

Eh ! non, point d'équivoque. Quand je vous dis qu'il vous aime, j'entends qu'il eſt amoureux de vous, en bon François ; qu'il eſt ce qu'on appelle amoureux ; qu'il ſoupire pour vous ; que vous êtes l'objet ſecret de ſa tendreſſe.

Madame ARGANTE, *ironiquement.*

Son ſort ! le ſort d'un Intendant ! que cela eſt beau !

M. REMY.

Et pourquoi n'auroit-il pas un ſort ?

ARAMINTE, *d'un air vif, à ſa mere.*

Voilà des emportemens qui m'appartiennent. (*A Dorante.*) Quelle eſt cette conjecture, Monſieur, & le motif de votre inquiétude ?

DORANTE.

Vous le ſçavez, Madame. Il y a quelqu'un ici que vous avez envoyé chercher pour occuper ma place.

ARAMINTE.

Ce quelqu'un-là eſt fort-mal conſeillé. Déſabuſez-vous : ce n'eſt point moi qui l'ai fait venir.

DORANTE.

Tout a contribué à me tromper, d'autant plus que Mademoiſelle Marton vient de m'aſſûrer que dans une heure je ne ſerois plus ici.

ARAMINTE.

Marton vous a tenu un fort ſot diſcours.

Madame ARGANTE.

Le terme eſt encore trop long : il devroit en ſortir tout-à-l'heure.

M. REMY, *comme à part.*

Voyons par où cela finira.

ARAMINTE.

Allez, Dorante, tenez-vous en repos ; fuſſiez-vous l'homme du monde qui me convînt le moins, vous reſteriez : dans cette occaſion-ci, c'eſt à moi-même que je dois cela ; je me ſens offenſée du procédé qu'on a avec moi, & je vais faire dire à cet homme d'affaires qu'il ſe retire ; que ceux qui l'ont amené ſans me conſulter, le remmenent, & qu'il n'en ſoit plus parlé.

SCENE VIII.

ARAMINTE, Mme ARGANTE, M. REMY, LE COMTE, DORANTE, MARTON.

MARTON, *froidement.*

NE vous preſſez pas de le renvoyer, Madame ; voilà une lettre de recommandation pour lui, & c'eſt Monſieur Dorante qui l'a écrite.

ARAMINTE.

Comment !

MARTON, *donnant la Lettre au Comte.*

Un inſtant, Madame, cela mérite d'être écouté ; la Lettre eſt de Monſieur, vous dis-je.

LE COMTE, *lit haut.*

Je vous conjure, mon cher ami, d'être demain ſur les neuf heures du matin chez vous ; j'ai bien des choſes à vous dire ; je crois que je vais ſortir de chez la Dame que vous ſçavez ; elle ne peut plus ignorer la malheureuſe paſſion que j'ai priſe pour elle, & dont je ne guerirai jamais.

Madame ARGANTE.

De la paſſion ! entendez-vous, ma fille ?

LE COMTE, *lit.*

Un miſérable ouvrier que je n'attendois pas eſt venu ici pour m'apporter la boëte de ce portrait que j'ai fait d'elle.

Madame ARGANTE.

C'eſt-à-dire que le perſonnage ſçait peindre.

LE COMTE, *lit.*

J'étois abſent, il l'a laiſſée à une fille de la maiſon.

Madame ARGANTE, *à Marton.*

Fille de la maiſon : cela vous regarde.

LE COMTE, *lit.*

On a ſoupçonné que ce portrait m'appartenoit ; ainſi je penſe qu'on va tout découvrir, & qu'avec le chagrin d'être renvoyé & de perdre le plaiſir de voir tous les jours celle que j'adore....

Madame ARGANTE.

Que j'adore ! ah ! que j'adore !

LE COMTE, *lit.*

J'aurai encore celui d'être mépriſé d'elle.

Madame ARGANTE.

Je crois qu'il n'a pas mal deviné celui-là, ma fille.

LE COMTE, *lit.*

Non pas à cauſe de la médiocrité de ma fortune, ſorte de mépris dont je n'oſerois la croire capable....

Madame ARGANTE.

Eh ! pourquoi non ?

LE COMTE, *lit.*

Mais ſeulement à cauſe du peu que je vaux auprès d'elle, tout honoré que je ſuis de l'eſtime de tant d'honnêtes gens.

Madame ARGANTE.

Et en vertu de quoi l'eſtiment-ils tant ?

LE COMTE, *lit.*

Auquel cas je n'ai plus que faire à Paris. Vous êtes à la veille de vous embarquer, & je ſuis déterminé à vous ſuivre.

Madame ARGANTE.

Bon voyage au galant.

M. REMY.

Le beau motif d'embarquement !

Madame ARGANTE.

Eh bien ! en avez-vous le cœur net, ma fille ?

LE COMTE.

L'éclairciſſement m'en paroît complet.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Quoi ! cette Lettre n'eſt pas d'une écriture contrefaite ? Vous ne là niez point ?

DORANTE.

Madame....

ARAMINTE.

Retirez-vous.

M. REMY.

Eh bien ! quoi ? C'eſt de l'amour qu'il a ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les belles perſonnes en donnent, & tel que vous le voyez, il n'en a pas pris pour toutes celles qui auroient bien voulu lui en donner. Cet amour-là lui coûte quinze mille livres de rente, ſans compter les mers qu'il veut courir : voilà le mal ; car au reſte, s'il étoit riche, le perſonnage en vaudroit bien un autre ; il pourroit bien dire qu'il adore. (*Contrefaiſant Madame Argante.*) Et cela ne ſeroit point ſi ridicule. Accommodez-vous ; au reſte : je ſuis votre ſerviteur, Madame. (*Il ſort.*)

MARTON.

Fera-t-on monter l'Intendant que Monſieur le Comte a amené, Madame ?

ARAMINTE.

N'entendrai-je parler que d'Intendans ! Allez-vous-en, vous prenez mal votre tems pour me faire des queſtions. (*Marton ſort.*)

Madame ARGANTE.

Mais, ma fille, elle a raiſon ; c'eſt Monſieur le Comte qui vous en répond, il n'y a qu'à le prendre.

ARAMINTE.

Et moi je n'en veux point.

LE COMTE.

Eſt-ce à cauſe qu'il vient de ma part, Madame ?

ARAMINTE.

Vous êtes le maître d'interpréter, Monſieur ; mais je n'en veux point.

LE COMTE.

Vous vous expliquez là-deſſus d'un air de vivacité qui m'étonne.

Madame ARGANTE.

Mais en effet, je ne vous reconnois pas. Qu'eſt-ce qui vous fâche ?

ARAMINTE.

Tout ; on s'y eſt mal pris ; il y a dans tout ceci des façons ſi déſagréables, des moyens ſi offenſans, que tout m'en choque.

Madame ARGANTE, *étonnée.*

On ne vous entend point.

LE COMTE.

Quoique je n'aye aucune part à ce qui vient de ſe paſſer, je ne m'apperçois que trop, Madame, que je ne ſuis pas exempt de votre mauvaiſe humeur, & je ſerois fâché d'y contribuer d'avantage par ma préſence.

Madame ARGANTE.

Non, Monsieur, je vous fuis. Ma fille, je viens Monsieur le Comte; vous allez venir vous trouver apparemment. Vous n'y songez pas, Araminte; on ne sçait que penser.

SCENE IX.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Enfin, Madame, ce que je vois, vous en voilà délivrée. qu'il devienne tout ce qu'il voudra à présent, tout le monde a été témoin de sa folie, & vous n'avez plus rien à craindre de sa fureur; il ne dit mot. Au reste, je viens tout-à-l'heure de le rencontrer plus mort que vif, qui traversoit la galerie pour aller chez lui. Vous auriez trop ri de le voir soupirer: il m'a pourtant fait pitié: je l'ai vu si défait, si pâle & si triste que j'ai eu peur qu'il ne se trouvât mal.

ARAMINTE, *qui ne l'a pas regardé jusques là, & qui a toujours rêvé, dit d'un ton haut.*

Mais qu'on aille donc voir: quelqu'un l'a-t-il suivi? Que ne le secourez-vous? Va-t-il mourir cet homme?

DUBOIS.

J'y ai pourvu, Madame ; j'ai appellé Arlequin, qui ne le quittera pas, & je crois d'ailleurs qu'il n'arrivera rien ; voilà qui eſt fini : je ne ſuis venu que pour vous dire une choſe ; c'eſt que je penſe qu'il demandera à vous parler, & je ne conſeille pas à Madame de le voir davantage ; ce n'eſt pas la peine.

ARAMINTE, *ſechement.*

Ne vous embarraſſez pas ; ce ſont mes affaires.

DUBOIS.

En un mot, vous en êtes quitte, & cela par le moyen de cette Lettre qu'on vous a lue, & que Mademoiſelle Marton a tirée d'Arlequin par mon avis ; je me ſuis douté qu'elle pourroit vous être utile, & c'eſt une excellente idée que j'ai eue là : n'eſt-ce pas, Madame ?

ARAMINTE, *froidement.*

Quoi ! c'eſt à vous que j'ai l'obligation de la ſcene qui vient de ſe paſſer ?

DUBOIS, *librement.*

Oui, Madame.

ARAMINTE.

Méchant valet ! ne vous préſentez plus devant moi.

DUBOIS, *comme étonné.*

Hélas ! Madame ! j'ai cru bien faire.

ARAMINTE.

Allez, malheureux ! il falloit m'obéir ; je

vous avois dit de ne plus vous en mêler : vous m'avez jettée dans tous les déſagrémens que je voulois éviter. C'eſt vous qui avez répandu tous les ſoupçons qu'on a eus ſur ſon compte, & ce n'eſt pas par attachement pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimoit ; ce n'eſt que par le plaiſir de faire du mal ; il m'importoit peu d'en être inſtruite ; c'eſt un amour que je n'aurois jamais ſçu, & je le trouve bien malheureux d'avoir eu affaire à vous, lui qui a été votre maître, qui vous affectionnoit, qui vous a bien traité, qui vient, tout récemment encore, de vous prier à genoux de lui garder le ſecret. Vous l'aſſaſſinez, vous me trahiſſez moi-même ; il faut que vous ſoyez capable de tout ; que je ne vous voye jamais, & point de réplique.

DUBOIS *s'en va en riant.*

Allons ; voilà qui eſt parfait.

SCENE

SCÈNE X.

ARAMINTE, MARTON.

MARTON, *triſte.*

LA maniere dont vous m'avez renvoyée, il n'y a qu'un moment, me montre que je vous ſuis déſagréable, Madame; & je crois vous faire plaiſir en vous demandant mon congé.

ARAMINTE, *froidement.*

Je vous le donne.

MARTON.

Votre intention eſt-elle que je ſorte dès aujourd'hui, Madame?

ARAMINTE.

Comme vous voudrez.

MARTON.

Cette aventure-ci eſt bien triſte pour moi!

ARAMINTE.

Oh! point d'explication, s'il vous plaît.

MARTON.

Je ſuis au déſeſpoir!

ARAMINTE, *avec impatience.*

Eſt-ce que vous êtes fâchée de vous en aller? Eh bien! reſtez, Mademoiſelle, reſtez: j'y conſens; mais finiſſons.

MARTON.

Après les bienfaits dont vous m'avez comblée, que ſerois-je auprès de vous à préſent que je vous ſuis ſuſpecte, & que j'ai perdu toute votre confiance ?

ARAMINTE.

Mais que voulez-vous que je vous conſeille ? Inventerai-je des ſecrets pour vous les dire ?

MARTON.

Il eſt pourtant vrai que vous me renvoyez, Madame : d'où vient ma diſgrace ?

ARAMINTE.

Elle eſt dans votre imagination. Vous me demandez votre congé, je vous le donne.

MARTON.

Ah ! Madame, pourquoi m'avez-vous expoſée au malheur de vous déplaire ? J'ai perſécuté par ignorance l'homme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.

ARAMINTE, *à part.*

Hélas !

MARTON.

Et à qui je n'ai rien à reprocher ; car il vient de me parler. J'étois ſon ennemie, & je ne la ſuis plus. Il m'a tout dit. Il ne m'avoit jamais vue : c'eſt Monſieur Remy qui m'a trompée, & j'excuſe Dorante.

ARAMINTE.

A la bonne heure.

MARTON.

Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hazard d'aimer un homme qui n'eſt pas fait pour moi, qui eſt digne de vous, & que j'ai jetté dans une douleur dont je ſuis pénétrée ?

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tu l'aimois donc, Marton ?

MARTON.

Laiſſons-là mes ſentimens. Rendez-moi votre amitié comme je l'avois, & je ſerai contente.

ARAMINTE.

Ah ! je te la rends toute entiere.

MARTON, *lui baiſant la main.*

Me voilà conſolée.

ARAMINTE.

Non, Marton, tu ne l'es pas encore. Tu pleures & tu m'attendris.

MARTON.

N'y prenez point garde. Rien ne m'eſt ſi cher que vous !

ARAMINTE.

Va, je prétends bien te faire oublier tous tes chagrins. Je penſe que voici Arlequin.

SCÈNE XI.

ARAMINTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARAMINTE.

QUe veux-tu.

ARLEQUIN, *pleurant & ſanglotant.*

J'aurois bien de la peine à vous le dire; car je ſuis dans une détreſſe qui me coupe entierement la parole, à cauſe de la trahiſon que Mademoiſelle Marton m'a faite : Ah! quelle ingrate perfidie!

MARTON.

Laiſſe-là ta perfide, & nous dis ce que tu veux.

ARLEQUIN.

Ah! cette pauvre lettre! Quelle excroquerie!

ARAMINTE.

Dis donc.

ARLEQUIN.

Monſieur Dorante vous demande à genoux qu'il vienne ici vous rendre compte

des paperaſſes qu'il a eues dans les mains depuis qu'il eſt ici. Il m'attend à la porte où il pleure.

MARTON.

Dis-lui qu'il vienne.

ARLEQUIN.

Le voulez-vous, Madame ? Car je ne me fie pas à elle. Quand on m'a une fois affronté, je n'en reviens point.

MARTON, *d'un air triſte & attendri.*

Parlez-lui, Madame, je vous laiſſe.

ARLEQUIN, *quand Marton eſt partie.*

Vous ne me répondez point, Madame ?

ARAMINTE.

Il peut venir.

SCÈNE XII.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Approchez, Dorante.

DORANTE.

Je n'oſe preſque paroître devant vous.

ARAMINTE, *à part.*

Ah! je n'ai gueres plus d'aſſurance que lui. (*haut.*) Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers? Je m'en fie bien à vous. Ce n'eſt pas là-deſſus que j'aurai à me plaindre.

DORANTE.

Madame... j'ai autre choſe à dire... je ſuis ſi interdit, ſi tremblant que je ne ſçaurois parler.

ARAMINTE, *à part avec émotion.*

Ah! que je crains la fin de tout ceci!

DORANTE, *ému.*

Un de vos Fermiers eſt venu tantôt, Madame.

ARAMINTE, *émue.*

Un de mes Fermiers?... cela ſe peut.

DORANTE.

Oui, Madame, ... il eſt venu.

ARAMINTE, *toujours émue.*

Je n'en doute pas.

DORANTE, *ému.*

Et j'ai de l'argent à vous remettre.

ARAMINTE.

Ah! de l'argent!... nous verrons.

DORANTE.

Quand il vous plaira, Madame, de le recevoir.

ARAMINTE.

Oui... je le recevrai... vous me le donnerez. (*à part.*) Je ne ſçais ce que je lui réponds.

DORANTE.

Ne ſeroit-il pas tems de vous l'apporter ce ſoir, ou demain, Madame?

ARAMINTE.

Demain, dites-vous? Comment vous garder juſques-là, après ce qui eſt arrivé?

DORANTE, *plaintivement.*

De tout le tems de ma vie que je vais paſſer loin de vous, je n'aurois plus que ce ſeul jour qui m'en ſeroit précieux.

ARAMINTE.

Il n'y a pas moyen, Dorante : il faut ſe quitter. On ſçait que vous m'aimez, & on croiroit que je n'en ſuis pas fâchée.

DORANTE.

Hélas ! Madame, que je vais être à plaindre !

ARAMINTE.

Ah ! allez, Dorante ; chacun a ſes chagrins.

DORANTE.

J'ai tout perdu ! J'avois un Portrait, & je ne l'ai plus.

ARAMINTE.

A quoi vous ſert de l'avoir ? Vous ſçavez peindre.

DORANTE.

Je ne pourrai de long-tems m'en dédommager. D'ailleurs, celui-ci m'auroit été bien cher. Il a été entre vos mains, Madame.

ARAMINTE.

Mais ! vous n'êtes pas raiſonnable.

DORANTE.

Ah ! Madame, je vais être éloigné de vous. Vous ſerez aſſez vengée. N'ajoutez rien à ma douleur.

ARAMINTE.

Vous donner mon portrait ! ſongez-vous que ce ſeroit avouer que je vous aime ?

DORANTE.

Que vous m'aimez, Madame ! Quelle idée ! qui pourroit ſe l'imaginer ?

ARAMINTE, *d'un ton vif & naïf.*

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE, *ſe jettant à ſes genoux.*

Je me meurs !

ARAMINTE.

Je ne ſçais plus où je ſuis. Modérez votre joie : levez-vous, Dorante.

DORANTE, *ſe levant, & tendrement.*

Je ne la mérite pas. Cette joie me tranſporte. Je ne la mérite pas, Madame. Vous allez me l'ôter : mais n'importe, il faut que vous ſoyez inſtruite.

ARAMINTE, *étonnée.*

Comment ! que voulez-vous dire ?

DORANTE.

Dans tout ce qui s'eſt paſſé chez-vous, il n'y a rien de vrai que ma paſſion, qui eſt infinie, & que le Portrait que j'ai fait. Tous les incidens qui ſont arrivés, partent de l'induſtrie d'un Domeſtique qui ſçavoit mon amour,

qui m'en plaint, qui, par le charme de l'eſpérance du plaiſir de vous voir, m'a, pour ainſi dire, forcé de conſentir à ſon ſtratagême ; il vouloit me faire valoir auprès de vous. Voilà, Madame, ce que mon reſpect, mon amour & mon caractere ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendreſſe que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquiſe ; j'aime mieux votre haine que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

ARAMINTE, *le regardant quelque tems ſans parler.*

Si j'apprenois cela d'un autre que de vous je vous haïrois ſans doute ; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même, dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de ſincérité me charme, me paroît incroyable, & vous êtes le plus honnête-homme du monde. Après tout, puiſque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'eſt point blâmable : il eſt permis à un amant de chercher les moyens de plaire, & on doit lui pardonner lorſqu'il a réuſſi.

DORANTE.

Quoi ! la charmante Araminte daigne me juſtifier !

ARAMINTE.

Voici le Comte avec ma mere, ne dites mot, & laiſſez-moi parler.

SCÈNE DERNIERE.

DORANTE, ARAMINTE, LE COMTE, Madame ARGANTE.

Madame ARGANTE, *voyant Dorante.*

QUoi ! le voilà encore !

ARAMINTE, *froidement.*

Oui, ma mere. (*au Comte.*) Monſieur le Comte, il étoit queſtion de mariage entre vous & moi, & il n'y faut plus penſer : vous méritez qu'on vous aime ; mon cœur n'eſt point en état de vous rendre juſtice, & je ne ſuis pas d'un rang qui vous convienne.

Madame ARGANTE,

Quoi donc ! que ſignifie ce diſcours ?

LE COMTE.

Je vous entends, Madame ; & ſans l'avoir dit à Madame, (*montrant Madame Argante,*) je ſongeois à me retirer ; j'ai deviné tout ; Dorante n'eſt venu chez vous qu'à cauſe qu'il vous aimoit ; il vous a plu ; vous voulez lui faire ſa fortune : voilà tout ce que vous allez dire.

ARAMINTE.

Je n'ai rien à ajoûter.

Madame ARGANTE, *outrée.*

La fortune à cet homme-là !

LE COMTE, *triſtement.*

Il n'y a plus que notre diſcuſſion que nous réglerons à l'amiable ; j'ai dit que je ne plaiderois point, & je tiendrai parole.

ARAMINTE.

Vous êtes bien généreux ; envoyez-moi quelqu'un qui en décide, & ce ſera aſſez.

Madame ARGANTE.

Ah ! la belle chûte ! ah ! ce maudit Intendant ! qu'il ſoit votre mari tant qu'il vous plaira ; mais il ne ſera jamais mon gendre.

ARAMINTE.

Laiſſons paſſer ſa colère & finiſſons.

(*Ils ſortent.*)

DUBOIS.

Ouf ! ma gloire m'accable ; je mériterois bien d'appeller cette femme-là ma bru.

ARLEQUIN.

Pardi, nous nous ſoucions bien de ton tableau à préſent ; l'original nous en fournira bien d'autres copies.

FIN.

LE
FAUX SAVANT,
COMEDIE

Par M. DU VAURE.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Ordinaires du Roy, le 13 Août 1749. & continuée dans le mois de Septembre ſuivant.

Quid rides? Mutato nomine, de te
Fabula narratur.

Horat. Sat.

Le Prix eſt de trente ſols.

A PARIS,

Chez SEBASTIEN JORRY, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

A

SON EXCELLENCE

MILORD,

LE COMTE D'ALBEMARLE,

VICOMTE BURY, BARON D'ASHFORD, PAIR de la Grande Bretagne, CHEVALIER du Très-Noble Ordre de la Jarretiere, PREMIER GENTILHOMME de la Chambre du Roy, GOUVERNEUR & Capitaine Général de la Virginie, COLONEL du second Régiment des Gardes à Pied, LIEUTENANT Général des Armées de SA MAJESTE', & son AMBASSADEUR Extraordinaire & PLENIPOTENTIAIRE auprès de SA MAJESTE' TRE'S-CHRE'TIENNE, &c. &c. &c.

MILORD,

L'hommage volontaire que je rends à VOTRE EXCELLENCE, *est dû par toutes les Muses à la vertu; plus elle est réelle, plus elle est modeste. Ce motif m'empêchera de m'étendre sur ce goût délicat & universel; sur ce Génie brillant, aimable dans la*

[illegible] les meilleures études :

[illegible]

[illegible] Grand

[illegible] augustes

[illegible] Re-

[illegible] les mer-

[illegible] , Milord ,

[illegible] EXCELLENCE du

[illegible] mon Ouvrage ,

[illegible] avec bonté ,

[illegible] de mon zèle ,

[illegible] ma vénération.

[illegible] grand respect ,

[illegible] RD ,

[illegible] EXCELLENCE ;

Le très-humble & très-
obéissant serviteur ,
DUVAURE.

PREFACE.

SI j'ai tenté une entrepriſe hardie en aſſemblant les honnêtes Gens, dans le deſſein de les faire rire à leurs dépens; ma témérité, ſans doute, eſt exceſſive, en expoſant mon Ouvrage au grand jour de l'impreſſion. Le ſuccès Théâtral ne me raſſure point. Combien d'Auteurs applaudis, dans le tumulte de la Repréſentation, ont été ſifflés dans le ſilence du Cabinet. Le Lecteur, Juge tranquille; mais ſevére, ne pardonne rien. L'Art des Acteurs ne fait plus illuſion. La réflexion découvre des défauts dans les productions des plus Grands Maîtres; jamais crainte ne fut donc mieux fondée que la mienne : moi, qui né avec des talens ſi bornés, ai ſuivi preſque toute ma vie le métier des Armes, trop ordinairement éloigné de l'application aux

Sciences. Etre Guerrier, ne fut jamais un titre pour être ignorant? Pourquoi un Militaire n'oseroit-il en France se présenter à visage découvert dans la carriere redoutable du Théâtre? Pourquoi certaines Gens ont-ils la foiblesse de garder l'*incognito*, en travaillant dans le genre Dramatique?

D'où peut naître ce procédé? Est-ce la chose dans elle-même? Est-ce l'incertitude du succès? Seroit-ce la honte attachée à la chute? N'est-ce point plutôt les fades railleries de quelques mauvais Plaisans, espéces de faux Petits Maîtres, aussi étourdis que paresseux & ignorans, qui manquant de génie, ou de volonté, ont plutôt fait de condamner que de tanter. Ces Auteurs Anonimes ne craindroient-ils point de rencontrer ces Personnages grossiers, pésans, sans culture, qu'on trouve quelquefois, même dans la bonne Compagnie? enflés de leurs dignités, ou de leur opulence, ils se croyent plainement vangés de leur stupidité & de leur peu de goût, en se répandant en lieux communs, en bas Proverbes contre les Poëtes.

Peut-être, dois-je à la force que j'ai eu de m'élever au-dessus de ces inconvé-

miens, l'extrême indulgence dont le Public a honoré ma Comédie.

Les Nations les plus ſenſées, les plus ſpirituelles, les plus polies de l'Europe, Les Anglois, les Italiens cultivent hautement, honorent, careſſent, récompenſent avec profuſion les Sciences & les Arts. Le François, ſi éclairé en tant de choſes, ſeroit-il le ſeul qui n'oſeroit faire uſage de ſa raiſon ?

Pourquoi deſapprouvons-nous auſſi l'état de Comédien ? Qu'a-t'il de deshonorant, de condamnable ? Quoi ! peindre les paſſions, exciter l'admiration, émouvoir, attendrir, étonner, corriger, inſtruire ſon ſiécle, amuſer, divertir les honnêtes Gens, ſeroit une baſſeſſe ? Confondrons-nous toujours nos idées ? Diſtinguons les ſiécles, les motifs.

Lorſque dans les premiers tems on s'eſt ſoulevé contre les Spectacles ; la Comédie faiſoit partie du culte des faux Dieux ; elle perpétuoit l'Idolâtrie ; ſon langage étoit obſcène ; les actions des Mimes, des Pantomimes, des Sauteurs, des Bâteleurs, confondus mal-à-propos avec les Comédiens, étoient des farces également groſſiéres & indécentes ; les poſtures laſcives y attiroient la foule. Il

devoit conſéquemment réjaillir de la honte, ſur ceux qui donnoient au Peuples ces images de turpitude.

Ces mêmes raiſons ont autrefois animé nos Légiſlateurs. Mais aujourd'hui, le Théâtre devenu le fléau du ridicule, des folies, des vices; l'école de la vertu, rendons notre eſtime & notre amitié à ceux & à celles qui ſe diſtinguent dans un Art, où pour exceller, il faut réunir toutes les qualités du corps, de l'eſprit & du cœur; ne voyons-nous pas les perſonnes les plus auguſtes, par leur naiſſance, trouver un plaiſir bien vif à repréſenter ſur la Scene? Mais, dit-on, ils s'en amuſent; ils n'en reçoivent aucun produit; c'eſt au contraire une dépenſe pour eux. Si les Comédiens étoient nés avec de la fortune, ils agiroient de même. Je demande quel eſt la profeſſion dans le monde, où le ſalaire n'eſt pas joint à la gloire? Pourquoi donc ſera-t'il deshonnête d'être payé en exerçant un Art pénible, utile, & glorieux? La faculté de penſer eſt-t'elle incompatible avec la vivacité Françoiſe?

Si je voulois fortifier mon raiſonnement, par des exemples, la Grece en-

tiere, Athènes, où tout l'esprit Attique, sembloit s'être retiré, me fourniroit une infinité de Gens de qualité, Ambassadeurs, Généraux, Magistrats & Comédiens. * Quand la forme du Gouvernement de ces fameux Républicains changea, les Rois répandirent à pleines mains les honneurs & les récompenses sur les Acteurs.

Les Romains les chérirent, les enrichirent. ** Si le Sénat fit quelquefois des Décrets contre eux, la dépravation de leurs mœurs les occasionna, & non le vice de leur Profession. Dans d'autres circonstances, les maximes d'État les condamnerent, comme ayant eu trop de part à la confidence de certains Empereurs proscrits. La tranquillité rétablie, les Césars abolirent les loix faites contre eux, & en firent de nouvelles en leur faveur.

L'Art de la déclamation étoit si considéré dans Rome, que le jeunes Gens

* Aristodemus fut Ambassadeur, Archias Général, Eschius & Aristonicus, Sénateurs, &c.

** Esope laissa à son fils près de deux millions; Roscius avoit par an 6500 écus, Lucullus donna souvent à tous les Acteurs des robes de pourpre, &c.

de la plus haute naiſſance, ſe mêloient parmi les Comédiens ; récitoient avec eux devant le Peuple ; & ces mêmes Peres qui condamnoient à la mort leurs enfans, pour avoir vaincu ſans leurs ordres, les accabloient de careſſes & de préſens, quand ils avoient mérité des applaudiſſemens. Ces graves Romains étoient liés avec les Acteurs d'un commerce étroit ; Ciceron, ce pere de la Patrie, étant Conſul, paſſoit une partie du tems que ſes importantes occupations lui laiſſoient avec Eſope & Roſcius ſes amis ; il publie que c'eſt d'eux qu'il a appris l'Art de parler en Public. Ce même Roſcius obtint l'Anneau d'Or & le rang de Chevalier Romain, ſans abandonner le Théâtre.

Mais devons-nous chercher des exemples dans des ſiécles éloignés ? le notre en produit de très-dignes d'imitation. Les Anglois que j'ai déja cités, peut-on trop citer les bons modèles ? Cette Nation profonde, ſi reſpectable, auſſi ſavante que guerriere, fait non-ſeulement ſentir les effets de ſa bienveillance & de ſa généroſité, aux Acteurs & aux Actrices célébres pendant leur vie, mais encore après leur mort ; les Gens qualifiés les

accompagnent au tombeau; * on décore leur ſépulture, on les honore de regrets & d'éloges publics.

Regardons un bon Comédien, qui a des mœurs comme un Perſonnage eſtimable, auſſi agréable que néceſſaire à la Société.

Revenons à mon Ouvrage. L'on n'a pas crû devoir retrancher quelques endroits, marqués par des guillemets, & ſupprimés dans la Repréſentation, pour ne pas refroidir l'action.

On a fait pluſieurs objections contre le Faux-Savant, je n'en ai pas dit tout ce qu'on en peut dire, j'en conviens; je crois qu'il ſuffit d'avoir donné à l'homme artificiel, que j'ai organiſé, les traits les plus frappans de ſon caractère; d'ailleurs, malgré mes précautions, & la pureté de mes intentions, dans un ſiécle auſſi malin qu'éclairé, on ne ſçauroit être trop en garde contre les applications: des coups de pinceau plus déliés les auroient peut-être occaſionnées; j'ai dû être attentif à les éviter. Tout galant homme n'ambitionnera jamais de faire

* Le Poële de L'ODEFIELD & de quelques autres Actrices fameuſes, fut porté à Londres par pluſieurs Ducs.

applaudir ſon eſprit aux dépens de ſon cœur.

Le dernier Acte, ajoute-t'on, n'eſt pas auſſi vif que les deux premiers, j'en conviens encore; mais outre que le Comique Littéraire n'eſt pas à chaque Scêne ſuſceptible de cette joye vive qu'on cherche au Théâtre; quelles ſont les Piéces dramatiques également brillantes? J'ai crû remplacer le Comique-faillant par la Scêne de l'examen du Précepteur; qui, en démaſquant Polimatte, acheve de le caractériſer; j'ai crû plaire & intéreſſer par la Scêne du Tableau, que j'oſe penſer extrêmement Théâtrale, & peut-être la plus finie de ma Piéce.

A l'égard de quelques autres Critiques, elles m'ont paru trop foibles pour y répondre. Je ſouhaite que les Comédies que je hazarderai à l'avenir ſur la Mer orageuſe du Théâtre, m'attirent encore plus de Cenſeurs. Malheur à l'Auteur qu'on ne critique point.

ACTEURS.

DORIMAN, Pere de Lucile. *M. de la Thorilliere.*

LUCILE, Fille de Doriman. *Mlle Grandval.*

POLIMATTE. *M. Poiſſon.*

LISIDOR, Amant de Lucile. *M. Ribou.*

ARAMINTE, Sœur de Doriman. *Mlle Lavoye.*

TIMANTONI, Maître de Langue Italienne. *M. Armand.*

LISETTE, Femme de Chambre d'Araminte. *Mlle Dangeville.*

FORTUNE', Valet de Polimatte. *M. Deſchamps.*

LAFLEUR, Laquais de Doriman.

PLUSIEURS DOMESTIQUES de ſuite.

La Scène eſt à Paris dans la Maiſon de Doriman.

LE FAUX SAVANT,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

LUCILE, *ſeule, toute éplorée.*

NON, je n'en puis revenir ; quelle ſurpriſe, Juſtes Dieux ! à quelle extrémité me vois-je réduite ? Ah, Doriman, ne vous montrerez-vous jamais mon pere que par votre autorité ! Raiſons, prieres, larmes, rien n'a pû vous fléchir..... Mille projets confus viennent s'offrir à mon eſprit, aucun ne me détermine..... Tantôt, amante tendre & déſeſpérée, je n'écoute que ma paſſion ; tantôt, victime des bienſéances, je ne veux ſuivre

que mon devoir. Que puis-je donc réſoudre ? Ciel ! eſt-il un combat plus cruel que celui de l'amour & de la vertu ? Dois-je.....

SCENE II.

LUCILE, TIMANTONI.

TIMANTONI, *mal vêtu, il conſerve la prononciation Italienne.*

SErvitour très-houmble, Mademiſelle ; je vous prie de m'excouſer, ſi je viens un po piou tard qu'à l'ordinario, ma j'ai depoüis avant-hier trois nouveaux Accoliers, un Milord, una vieilla Ducheſſa & ſon joune Peroquet à qui j'ai l'honnour d'apprendre auſſi l'Italian. Allons, commençons votre leçon ; *parliamo Italiano. Voſſignoria hà tradotto....*

LUCILE.

Ah Monſieur, Timantoni, je ne ſuis point en état de prendre ma leçon ; vous me voyez accablée par les réflexions les plus triſtes.....

TIMANTONI.

Vous, Mademiſelle ! des réfléxions à votre âge, & triſtes encor ! *Burlaté, Signoria, Burlaté.*

LUCILE.

Je parle très-ſérieuſement, mon pere eſt de retour.

TIMANTONI.

O caro Padron ! .... Louy ſeroit-il arrivé quelque accidenté ?

LUCILE.

Non, mais je touche au moment qui va me rendre la plus malheureuſe perſonne du monde.

TIMANTONI.

Comment ?

LUCILE.

(*bas à part.*) Le danger eſt preſſant, parlons. (*haut.*) Il veut me forcer d'épouſer un homme que je hais à la mort.

TIMANTONI.

Grandes diſpoſitions à devenir ſa femme !

LUCILE.

Puiſſai-je plûtôt reſter fille toute ma vie !

TIMANTONI.

Reſter fille ! y penſez-vous ? *cara Signora.* Quel eſt donc lou digracié mor-

tel qui vous oblige à faire oun vœu ſi difficile à remplir ?

LUCILE.

C'eſt Monſieur Polimatte, ai-je tort ?

TIMANTONI.

Oui, Mademiſelle, avec votre permiſſione, vous avez tort, & très-grand tort, vous ne devez point être ſi fâchée : Mouſou Polimatte n'eſt point grand, ma ſa petite taille lui ſied bien : il a, avec oune phiſionomie d'eſprit, un air jovial ; bien mis, & pouli, quoique ſavant, toujours occupé avec des Livres, quelquefois à la Cour, ſouvent à la Gampagne ; c'eſt un demi vouvage, vous ſerez piou heureuſe que vous ne penſez,

LUCILE.

Que vais-je devenir ! Quel coup pour un amant dont je ſuis ſi tendrement aimée,

TIMANTONI.

Ah, ah ! vous avez le cou pris ! votre haine, ni votre chagrin ne me ſourprennent piou, cela eſt dans l'ordre.

LUCILE.

Voudriez-vous, mon cher Monſieur Timantoni, me rendre un ſervice eſſentiel, dont je conſerverai un éternel ſouvenir ?

TIMANTONI.

Volontiers, je m'eſtimerai trop heureux de vous être outile ; *ſon ſervitor ma di core ſignorina :* ordonnez. Quel eſt ſtou ſervitcio ?

LUCILE.

Je ne puis m'adreſſer qu'à vous ; je le fais avec confiance : vous m'avez toujours paru ſi bon, ſi obligeant...

TIMANTONI.

Je ſouis ravi de faire plaiſir quand je lou pouis, & ſurtout aux perſonnes que j'eſtime & que je reſpecte autant que vous, Mademiſelle.

LUCILE.

Voici une occaſion de me prouver votre zéle ; vous ſçavez que Monſieur Polimatte loge ici, il s'y eſt rendu le maître ; tous les Domeſtiques dépendent de lui ; vous connoiſſez la contrainte où je ſuis. Le tems preſſe, oſerois-je vous prier d'avertir le Comte Liſidor....

TIMANTONI.

(*bas à part.*) L'avanture eſt plaiſante, je le connois ; (*haut.*) Comment diantre, Mademiſelle, me prenez-vous per un Maître à chanter, ou à danſer ? Si je voulois les imiter, vous me ver-

riez auſſi bien équipé que la plûpart de ſtou Meſſieurs ; j'aurois de biaux habits, montre, tabatiere, canne à pomme d'or ; pout-être j'aurois auſſi k.. k.. k.. * la petite chaiſe. Ma je ne me mêle que d'enſeigner l'Italian.

LUCILE.

Monſieur....

TIMANTONI.

Il ne ſera jamais dit dans le monde que Franchiſchino Timantoni ſe ſoit amouſé à oun commerce équivoque. Entendez-vous, Mademiſelle !. S'adreſſer à moi, à moi ! me croire capable.... Je ſuis dans une colere.... attaquer ma répoutation....

LUCILE.

Ne vous fâchez point, Monſieur ; écoutez-moi.

TIMANTONI.

Dans notre race de pere en fils, nous ne ſommes pas partagés des biens de la fortoune à la vérité, ma en échange nous poſſedons l'honnour, la probité, le déſintéreſſement, ce ſont des vertous de famille.

LUCILE.

Ah ! je n'en doute pas.....

* C'eſt un lazzi de l'Acteur.

TIMANTONI.

N'ai-je pas refouſé, il y a houit jours, deux étouis d'oro de la fille d'oun Banquier per rendré ſimplement oun billet à oun Mouſquetaire ; & oun gros Caiſſier ne vouloit-il pas me donner cinquante louiggi, per loui faciliter oune entrevouë avec la femme d'oun Financier qui étoit auſſi mon accoliere ; ma tout l'or dou Perou ne me rendroit pas corrouptible.

LUCILE.

Je ſe crois ; ce que j'ai à vous propoſer eſt différent.....

TIMANTONI.

Non, je n'écoute rien ; c'eſt Mouſou Polimatte à qui je dois l'avantage honourable de vous enſeigner ; il me procoure tous les jours des accoliers, & je pourrois le trahir ! quel cour aſſez ingrat, aſſez bas. Oh ; oh, oh ! il y auroit conſcienſa....

LUCILE.

Mais je vous promets une récompenſe ſi ſolide....

TIMANTONI.

Promeſſes, promeſſes inoutiles. J'ai une morale incorrouptible, vous dis-je.

LUCILE, *lui préſentant une montre.*

Acceptez, je vous prie, cette montre d'or.

TIMANTONI.

Eſt-elle à répétition?

LUCILE.

Oui, Monſieur, ces ſortes de préſens ne ſe refuſent pas.

TIMANTONI, *prenant la Montre.* (*bas.*) Je n'ai garde. (*haut.*) Que les Dames perſouadent aiſément; je ne la prends que per me trouver piou aſſidou à votre houre.

LUCILE.

J'en ſuis convaincuë. Courez vite chez Liſidor....

TIMANTONI.

Ma vous ne ſongez pas.....

LUCILE.

Laiſſons à part votre délicateſſe, je l'acheterai tout ce qu'elle peut valoir.

TIMANTONI.

C'eſt beaucoup.

LUCILE.

Apprenez-lui que mon pere, à peine arrivé de la Campagne, m'a déclaré le biſarre deſſein qu'il a formé, qu'il me l'a annoncé d'un air abſolu, que furieux de ma réſiſtance, il m'a quit-

tête, & ne m'a donné qu'une heure pour me déterminer. Si le Comte m'aime ; qu'il agiſſe, qu'il parle, qu'il ſe déclare....

TIMANTONI.

Signora ſi.

LUCILE.

Paſſez enſuite chez ma tante Araminte ; dites-lui que je la conjure de tout employer auprès de mon pere pour le diſſuader ; je ſuis certaine qu'elle lui parlera en ma faveur ; elle haît Polimatte, connoît tout le frivole de ſon eſprit, & m'a dit cent fois que ſes intrigues & ſa vanité lui tenoient lieu de mérite.

TIMANTONI.

Si Signora.

LUCILE.

Que Liſidor ſurtout faſſe agir ſes amis, que mon pere ſoit accablé de ſollicitations.

TIMANTONI.

Vous aimez fourieuſement ſtou joune homme.

LUCILE.

Ne mérite-t'il pas bien de l'être ?

TIMANTONI.

Oui vraiment, il a l'air nobile, la

jamba bien faite, beau, il me raſſemble oun pou de viſage. Il a été mon accolier ; & malgré ſa naiſſance & la profeſſion des armes, il coultive les Sciences & les beaux Arts. Votre choix ne pout être blâmé ; *laſciaté fara mi ;* Je vais de ce pas chez lui ; s'il n'y étoit pas, je loui laiſſerai oune lettre qui l'informera de tout.

LUCILE.

Que ne devrai-je point à vos ſoins ?

TIMANTONI.

Vous y pouvez compter ſourement ; ce n'eſt pas per votre montre ; m'a, je vois dans votre amour una delicateſſa, una franchiſa, & una vivacita qui me gagnent l'ou cor ; & per commencer à vous prouver mon zèle, ſouivez cet avis ; paroiſſez ſoumiſe à la volonté de Monſiour Doriman ; faites piou, témoignez de la tendreſſe à Polimatte.

LUCILE.

Moi, affecter de la tendreſſe pour lui ? Je n'ai point l'art de maſquer mes ſentimens, je ſuis née ſincere.

TIMANTONI.

Per pou que vous lui faſſiez bonne mine, ſon amour propre fera le reſte ;

allons diſſimoulez un pou ; cela ne coute rien aux Dames.

LUCILE.

Quand je pourrois m'y réſoudre, à quoi cela aboutiroit-il ?

TIMANTONI.

A tout ; vos démarches ne ſeront point examinées, on ne ſe méfiera pas de vous, & nous ſerons à portée de prendre des miſoures.

LUCILE.

Je me rens, je ſuivrai vos conſeils ; allez donc, courez, volez, chez Liſidor, & chez Araminte, & que j'aye ſur le champ de vos nouvelles

TIMANTONI, *en s'en allant.*

Baſta ; Couſi, ſubitò, ſubitò. Voilà ouna liçon bien proufitable. *Oh Natoura ! Natoura !...*

LUCILE.

Je ne ſçai quel heureux preſſentiment me flatte contre toute apparence ! J'entens mon pere.

SCENE III.

DORIMAN, LUCILE.

DORIMAN.

HE bien, Mademoiſelle, quelle eſt votre réſolution ? la mienne eſt priſe comme vous ſçavez.

LUCILE.

Mon pere.....

DORIMAN.

Quoi, mon pere ? vous n'êtes pas déterminée ? Vous avez entendu mes ordres, & je ne manquerai pas de moyens pour les faire ſuivre.

LUCILE.

Ils ſeront inutiles, mon pere.

DORIMAN.

Inutiles, comment vous avez la hardieſſe.....

LUCILE.

Oui, votre autorité ne vous eſt plus néceſſaire ; mes réfléxions m'ont changée, je ne m'écarterai jamais de mon devoir.

DORIMAN.

Je voudrois bien voir le contraire.

Ah ! ſi vous compreniez l'excès du mérite de M. Polimatte....

LUCILE.

J'en connois toute l'étendue.

DORIMAN.

Cela ne ſe peut pas, il n'y a qu'à moi qu'elle ne peut échaper; préparez-vous à lui faire un accueil digne de lui.

LUCILE.

Je le recevrai le mieux qu'il me ſera poſſible.

DORIMAN.

En ce cas je veux bien oublier mes ſujets de plaintes là-deſſus, je vous pardonne.

LUCILE.

Quelle bonté !

DORIMAN.

Vous en ſentirez toujours les effets, quand vous ſerez ſoumiſe à mes volontés; allez, je ſuis content de vous.

SCENE IV.

DORIMAN, *ſeul.*

VOilà ce que produit une bonne éducation ; grace à mon autorité employée à propos, tous mes déſirs ſont comblés. J'aime ma fille, & je ne puis mieux la convaincre de ma tendreſſe qu'en l'aſſociant au deſtin du plus ſpirituel, du plus ſavant, du plus parfait des hommes : ſuis-je mauvais pere ? Tant que mes enfans ſuivront mes ordres, je ne leur ferai aucune violence..... Mais que me veut ma ſœur ? elle tranche du bel-eſprit, & ſa jalouſie contre Polimatte lui fait rabaiſſer les talens de ce grand génie toutes les fois qu'elle en trouve l'occaſion.

SCENE V.

DORIMAN, ARAMINTE.

ARAMINTE.

NOn, non, Monſieur Timantoni; ce mariage ne ſe fera point; il faudroit que mon frere fût le plus imbecille.... Le plus.... Ah! Vous voilà Doriman! Soyez le bien revenu, vous vous êtes toujours bien porté?

DORIMAN.

Fort bien à votre ſervice: votre ſanté me paroit bonne auſſi.

ARAMINTE.

Très-bonne; votre ſéjour à la Campagne a été long; vous devez vous y être bien ennuyé?

DORIMAN.

Peut-on s'ennuyer un ſeul inſtant où eſt Monſieur Polimatte; quelles reſſources n'a-t-on pas avec un homme ſi admirable? C'eſt une Bibliotèque vivante. Il parle de tout en maître; il raiſonne de tout; il ſçait tout.

ARAMINTE.

Permettez-moi de n'être pas de votre

ſentiment : eh mon frere, ſi la vie d'un homme ſuffit à peine pour aprofondir un art ou une ſçience, devez-vous croire qu'il y ait quelqu'un qui les poſſede toutes ?

DORIMAN.

Je crois ce que je vois ; c'eſt un génie privilégié ; il eſt univerſel, vous dis-je : toutes les ſçiences ſemblent être nées avec lui ; c'eſt le Roi des Beaux-Eſprits.

ARAMINTE.

Quelle prévention !

DORIMAN.

Prévention ! n'en eſt-ce pas une horrible de ne pas penſer comme moi de l'Auteur illuſtre de tant d'ouvrages différens. C'eſt un grand homme ! il me dédie des livres. Son commerce m'inſtruit, ſa converſation eſt remplie de bons mots, legére, délicate, amuſante, enjouée ; il eſt fort aimable, contre la coutume de la plûpart des ſavans qui apprennent tout excepté l'art de plaire. Plus je l'aprofondis ; plus je le trouve au-deſſus de ſa réputation.

ARAMINTE.

Sa réputation n'eſt pas ſi bien établie que vous le penſez. J'ai entendu dire à une infinité de perſonnes éclairées dont

il eſt fort connu, qu'il court ſans ceſſe après l'eſprit; qu'il eſt captieux dans ſes raiſonnemens, recherché, précieux même dans ſes expreſſions, bizarre dans ſes idées; ils ſoutiennent qu'il ſe pare des penſées d'autrui; qu'il a plus de manége que de ſcience; ils veulent que ſa préſomption, & ſes airs ſuffiſans ſoient une preuve certaine de ſon ignorance.

DORIMAN.

Ces gens, & tous ceux qui raiſonnent comme eux ſont eux-mêmes des ignorans, des envieux, des extravagans.

ARAMINTE.

Pourrois-je obtenir d'être écoutée ſans emportement.

DORIMAN.

Peut-on de ſang froid entendre appliquer à un ſi galant homme, le portrait d'un pédant?

ARAMINTE.

Ne vous y trompez pas; la pédanterie eſt plus ſouvent attachée à l'eſprit qu'à la profeſſion; le monde, je dis même le grand monde en a autant que le College; & ce nom me ſemble dû à ceux qui décidant toujours avec autorité, prennent l'air de maîtres dans les con-

verſations ; gens d'un eſprit ſingulier & ſatirique, rien ne leur plait ; ils donnent leur goût pour regle ; ils ſe croient les ſeuls diſpenſateurs de la gloire ; ennorgueillis d'une teinture ſuperficielle & de quelques termes de l'art, ils prétendent paſſer pour univerſels ; ils ſont en liaiſon avec les ſavans les plus célébres ; ils connoiſſent, il eſt vrai, les noms de tous les Auteurs, la matiere qu'ils ont traitée, les bonnes éditions, le titre de tous les Livres ; mais ils ignorent ce qu'ils contiennent, ou s'ils en ſavent une partie, ils en font un ſi mauvais uſage, qu'on doit, ce me ſemble, préferer une ignorance modeſte & aimable à un ſavoir orgueilleux & malin.

DORIMAN.

On ne doit point appeller de vos déciſions ; une ſavante telle que vous....

ARAMINTE.

Je ſerois fâchée qu'on m'accuſât de vouloir le paroître ; c'eſt un titre que l'uſage interdit à mon ſexe ; mais ce même uſage ne m'ordonne point d'apprécier plus qu'il ne faut un homme très-médiocre.

DORIMAN.

Allons, ferme, courage, Madame le bel-eſprit.

ARAMINTE.

De grace point d'injure.

DORIMAN.

» Voyons à qui vous accorderiez vo-
» tre eſtime.

ARAMINTE.

» Je l'accorderois à celui dont le ſa-
» voir ſeroit utile à ſa Patrie ; qui ne
» s'en ſerviroit que pour guider & inſ-
» truire de bonne foi ceux qui auroient
» recours à lui ; qui auroit encore plus
» étudié le monde & ſes uſages que les
» livres ; qui ne ſe prévaudroit point de ſa
» ſience, & n'employeroit jamais ſes
» talens à nuire ; qui auroit le cœur
» droit, le commerce aimable, & ſim-
» ple ; ce doit être là, l'ambition du
» vrai ſage, & le but de ſes études.
» votre homme eſt le contraſte de ce
» portrait, glorieux, médiſant, ſatyri-
» que, méchant, envieux, mépri-
» ſant.....

DORIMAN.

Savez-vous bien, Madame, qu'il ne me convient pas d'entendre ainſi parler de quelqu'un qui doit être mon gendre.

ARAMINTE.

Votre gendre ?

DORIMAN.

Il le ſera dès demain.

ARAMINTE.

Cela ne ſe peut pas.

DORIMAN.

Non ?

ARAMINTE.

Non ; vraiment ſon alliance ne vous convient en aucune maniere ; & ſans parler des autres avantages que vous devez chercher dans l'époux de ma niéce, ſongez que le bien de celui-ci.....

DORIMAN.

Ah, c'eſt où je vous attendois ! comme j'ai toujours penſé que les riches étoient moins heureux par le bien qu'ils ont, que par celui qu'ils peuvent faire, je n'ai jamais ſenti le prix des richeſſes ſi vivement que dans cette occaſion.

ARAMINTE.

Ce ſentiment eſt noble, mais il perd bien de ſon prix par la perſonne à qui vous l'appliquez.

DORIMAN.

Briſons là-deſſus, il a ma parole, rien ne peut m'ébranler :

ARAMINTE.

Quel entêtement. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire ; vous ſavez que j'aime ma niéce, & que je n'ai d'autre deſſein que celui de la faire mon héritiere.

DORIMAN.

Eh bien !

ARAMINTE.

Vous ne devez plus compter ſur ma ſucceſſion.

DORIMAN.

Et pourquoi ?

ARAMINTE.

Je ne veux point en un mot qu'un gendre ſi peu eſtimable la partage.

DORIMAN.

Madame.....

ARAMINTE.

Et je me remarirai, s'il le faut, pour vous en ôter l'eſpérance. (*à part en s'en allant.*) allons préparer notre ſtratagême.

SCENE VI.

DORIMAN, *ſeul.*

QUel acharnement ! La calomnie & l'envie s'armeront-elles toujours contre le mérite & la vertu ? Pour éviter de nouvelles perſécutions (car elle pourroit tourner l'eſprit de ma fille) retournons à la Campagne, j'y ſerai plus paiſible. Lucile ; Lucile ?

SCENE VII.

DORIMAN. LUCILE.

LUCILE.

MOn pere ?

DORIMAN.

J'avois oublié de vous dire qu'il faut vous préparer à aller demain à la Campagne.

LUCILE, *à part.*

Juſte-ciel, qu'entens-je ?

DORIMAN.

Nous y terminerons votre mariage

avec plus de tranquilité.... Ah, c'eſt vous, M. Timantoni? que n'entrez-vous.

SCENE VIII.

DORIMAN. LUCILE. TIMANTONI.

TIMANTONI.

JE vous croyois en affaires, Mouſou, & la diſcrétion que je dois à oun Signor auſſi reſpectable.

DORIMAN.

Voilà qui eſt fini.

TIMANTONI.

Je ſouis ſourpris très-agréablement de vous voir de retour en bonna ſanté.

DORIMAN.

Fort bonne.

TIMANTONI.

Au moins, Monſou, j'ai été fort aſſidou, Mademiſelle n'a pas perdou ſon tems; ſouhaitez-vous que je lui donne ſa liçon en votre préſence; vous verrez.....

DORIMAN.

Non, ma fille n'en prendra point; nous partons demain pour la Campagne

& à la veille d'un départ, on a des arrangemens.

TIMANTONI.

Elle ne prend point de liçon. (*bas.*) Ce n'eſt pas là mon compte, (*bas à Lucile.*) j'ai à vous parler. (*à part.*) Je ne ſçai qu'imaginer. (*à Doriman.*) pourrai-je avoir l'honnour de voir M. Polimatte.

DORIMAN.

Il n'eſt pas revenu.

TIMANTONI.

J'en ſouis fâché, je voudrois qu'il ſoit céans.

DORIMAN.

Pourquoi?

TIMANTONI.

Per ouna queſtion très-importante.

DORIMAN.

De ſience ſans doute.

TIMANTONI.

C'eſt ouna queſtion fort ſingouliere.

DORIMAN.

Vous n'aurez qu'à revenir.

TIMANTONI.

Il faut que je reſte, ſa déciſion eſt néceſſaire: je l'attendrai ici ſi vous lou trouvez bon.

DORIMAN.

DORIMAN.

Vous êtes le maître. (*à Lucile.*) Ne perdez point de tems, donnez les ordres pour notre départ.

TIMANTONI.

Avec votre permiſſion, Monſou : Mademiſelle, ayant beaucoup d'eſprit & oun grand ouſage du monde, ainſi que vous, Monſou, je ſouis bien-aiſe, en attendant Monſou Polimatte de ſavoir auſſi votre ſentiment à l'oune & à l'autre ; voici lou fait. Je ſors de chez oun de mes accoliers (*à Lucile bas.*) de chez M. Liſidor, (*haut.*) où il y avoit bonne & nombrouſe compagnie, (*bas à Lucile.*) je l'ai trouvé ſeul. (*haut.*) On a mis la converſation ſur le retour qu'exigeoit la reconnoiſſance : écoutez bien, Mademiſelle, la reconnoiſſance. On ſoupoſe que quelqu'oun eût les piou eſſentielles obligations à oun homme, comme de l'avoir par ſa borſa mis à ſon aiſe. (*bas.*) Il m'a donné la ſienne. (*haut.*) l'avoir par ſon crédit & par ſes ſoins tiré de priſon. (*à part.*) Je pourrois bien y aller ſi tout ceci étoit découvert. (*haut.*) avoir expoſé ſa vie per loui & autres cas ſemblables. On demande ſi celoui qui

a reçout tant de plaiſir, pout ſans ſe deshonorer, être médiatour de ſes amours; les favoriſer; loui faciliter les moyens de voir ſa maîtreſſe; loui dire en préſence des ſurveillans, qu'elle verra ſon amant, qu'elle le verra, tendre, fidele, prêt à tout entreprendre. (*bas à Lucile.*) Avez-vous compris, Signora, prêt à tout entreprendre! voulez-vous que je repete?

LUCILE.

Il n'en eſt pas beſoin, j'ai tout compris à merveille.

TIMANTONI.

Bon, marque de grand jugement! après donc pluſiours diſcours fort animés entre oun vioux Commandour, & oun joune Colonel, ils ont fait ouna gajoura de deux cens luiggi doro; lou Commandour ſoutient ces démarches, pou convenables à la probité; lou Militaire prétend lou contraire. L'Aſſemblée a été ſi partagée, qu'ils s'en ſont remis tous les doux à la déciſion de l'illouſtre Monſou Polimatte, & ils m'ont prié de la loui venir demander.

DORIMAN.

Ils ne pouvoient pas mieux s'adreſſer.

TIMANTONI.

C'eſt de quoi tout le monde con-

vient. Quel eſt votre ſentiment là-deſſus, Mademiſelle ? (*à Doriman.*) Je demande en premier lieu l'avis de Mlle; Perché, je le demande ? Perché ? Il faut qu'une joune perſonne s'accoutoume à prendre ſon parti d'elle-même dans des circonſtances auſſi délicates, (*à Lucile.*) ainſi que penſez-vous ?

LUCILE.

Je crois que le motif doit juſtifier les demarches de cet ami, le faire perſéverer, agir vivement ?

TIMANTONI.

Oh ché brava, Signora ! & vous, Monſou, qu'en dites-vous !

DORIMAN.

J'imaginerois l'honneur un peu bleſſé. Mais vous-même, quel eſt votre ſentiment ?

TIMANTONI.

Le mien a été ſans contredit celui de Mademiſelle & dou Colonel. Je hais ſi fort l'ingratitoude qu'il y a oune perſonne dans le monde per qui jé pouſſerois les choſes piou loin : à l'exemple de ce Romain, je lui cederois ma femme, s'il en étoit amoureux.

DORIMAN.

Ce ne ſeroit peut-être pas là un ſer-

vice d'ami ; (*à Lucile.*) allez.

TIMANTONI.

Mademiſelle, n'oubliez pas ce que je vous ai apris : per cet effet, tradouiſez, liſez, rappellez-vous mes liçons, & ſurtout la derniere.

LUCILE.

Je ne négligerai pas vos avis.

SCENE IX.

DORIMAN, TIMANTONI.

TIMANTONI.

C'Eſt lou moyen de faire dou progrès. Qui n'avance pas en bien de choſe, recoule : n'eſt-il pas véritable, Monſou ?

DORIMAN.

Oüi, rien de plus vrai.

TIMANTONI.

Vous voyez, Monſou, mon attention à remplir mon petit devoir : il faut toujours s'acquitter avec diſtinction des choſes qu'on nous confie.

DORIMAN.

Je ſai à quoi m'en tenir ; auſſi à no-

tre retour, vous commencerez à enſeigner mon fils aîné.

TIMANTONI.

Mon zele per lui ſera égal, perſouadé qu'il me contentera auſſi bien que Mademiſelle : ma à propos de Monſour votre fils, avez-vous remplacé ſon précepteur ?

DORIMAN.

Non pas encor : en connoîtriez-vous quelqu'un capable ?

TIMANTONI.

Oüi, Monſou, j'en ſai oun ; ſi par bonheur il n'étoit pas placé ; car trois ou quatre Seigneurs le ſollicitent ; c'eſt oun excellent ſujet ; il a piou d'un talent ; il ſeroit très-outile à Mademiſelle votre fille.

DORIMAN.

A ma fille ! Il ne s'agit point.....

TIMANTONI.

Je vous demande pardon, je confondois.

DORIMAN.

Informez-vous-en ſans perdre de tems, vous me ferez plaiſir.

TIMANTONI.

Attendant l'arrivée de Monſou Polimatte, je vais paſſer chez notre hom-

me ; s'il n'eſt pas placé je vous l'enverrai : il vous ravira, vous ſourprendra.

DORIMAN.

Je ſouhaite qu'il convienne à nôtre illuſtre ami ; j'ai quelques ordres à donner. Allez au plûtôt.

TIMANTONI.

J'y vais de ce pas, je vous joure.

DORIMAN.

Hem ! hem ! aſſurez-le que je lui ferai des conditions ſi avantageuſes qu'il me donnera la préférence.

TIMANTONI.

C'eſt oun virtouoſo qui n'agit comme moi, que per honnour & point dou tout per intérêt.

DORIMAN.

N'importe, chacun doit vivre de ſes talens.

(*Il ſort.*)

TIMANTONI, *ſeul.*

Oui, c'eſt fort bien dit, chacun doit vivre de ſes talens : allons mettre les nôtres en ouſage per ſervir nos doux amans.... je crois voir le valet de M. Polimatte, ſondons adroitement ſes diſpoſitions per ſon Maître ; il peut nous être outile.

SCENE X.

TIMANTONI, FORTUNE', *chargé d'une Sphère, d'un Aſtrolabe, d'une Lunette d'approche, Cartes, &c. qu'il poſe ſur la table.*

TIMANTONI.

AH c'eſt vous, Monſou Fortouné, qu'apportez-vous là ? vous êtes bien eſſouflé ?

FORTUNÉ.

On le feroit à moins, je porte le monde entier ſur mes épaules.

TIMANTONI.

Ah, je vois ce que c'eſt !

FORTUNÉ.

J'avois peur de trouver mon Maître de retour, j'ai fait diligence ; il ne me donne pas un moment de repos : depuis notre arrivée, j'ai couru la moitié de la Ville ; il m'a chargé de vingt commiſſions ; à peine ai-je pû ſabler une bouteille de vin tout ſeul ; je n'ai pas ſeulement eu le tems de voir l'objet de ma tendreſſe. Mon Maître connoît tout Paris, ouf!

TIMANTONI.

C'eſt un Illouſtre fort eſtimé, ou Savant dou premier ordre, qui a beaucoup de puiſſans amis, il vous fera parvenir.

FORTUNÉ.

En effet, je m'en apperçois depuis que je ſuis à ſon ſervice; il a changé mon nom; au lieu de Normand, il m'a baptiſé Fortuné; voilà, je crois, la ſeule preuve de crédit que j'aurai de lui.

TIMANTONI.

Votre condition chez un pareil Maître, doit être un poſte bien brillant.

FORTUNÉ.

Je voudrois que quelque curieux en eût envie: ſavez-vous bien, Signor Timantoni, que vous voyez en moi, ſon Laquais, ſon Intendant, ſon Valet-de-chambre, ſon Cuiſinier, ſon Sécretaire & ſon Lecteur?

TIMANTONI.

Avec tant d'emplois, votre fortune ſera bientôt faite.

FORTUNÉ.

Effectivement, je ſuis Laquais ſans gages; Intendant ſans régie; Valet-de-chambre ſans profit; Cuiſinier ſans pro-

visions ; Sécretaire sans tour de bâton, & Lecteur de mauvais Ouvrages.

TIMANTONI.

De mauvais Ouvrages !

FORTUNÉ.

Oüi, ce sont les siens qu'il me fait lire. Oh, que je me repens bien d'avoir quitté le Maître que je servois au Mans ! il vouloit me faire de robe ; je serois à l'heure qu'il est, Sergent ou Greffier ; peut-être je serois parvenu jusques au rang distingué de Procureur ! j'ai toujours eû de bonnes inclinations : je me verrois dans le chemin de la fortune ; & depuis deux ans que je sers celui-ci, je suis encore à toucher le premier mois de mes gages.

TIMATONI.

Vous me surprenez.

FORTUNÉ.

Vous ne connoissez pas mon Maître, il est savant, c'est tout dire ; il ressemble à tous les autres. Ces Messieurs sont-ils mal dans leurs affaires ? ils ne sauroient payer ; sont-ils riches ? ils sont avares : mais je n'en serai plus la dupe, & si jamais je sers encor un Auteur, il faudra qu'il me donne un bon répondant.

TIMANTONI.

Comment ?

FORTUNE'.

Oui, une caution pour mes gages.

TIMANTONI.

Cela eſt de fort bon ſens ; (*à part.*) je crois qu'il ne ſera pas impoſſible de le mettre dans nos intérêts.

FORTUNE'.

J'aurois déja quitté celui-ci ſans la facilité qu'il me donne à voir ſouvent une fille que j'adore.

TIMANTONI.

Une fille aimable ſans doute, car un vainqour tel que vous fait per ſon choix ſeul l'apologie de ſa conquête.

FORTUNE'.

Aimable ! Pouf... vous êtes à cent piques de ſa juſte valeur ; c'eſt une taille d'Impératrice ; des yeux de Reine ; un nez de Princeſſe ; une bouche de Marquiſe ; une gorge de Griſette ; une jambe & un pied de Danſeuſe.

TIMANTONI.

Voilà un portrait bien noble.

FORTUNE'.

Et ragoutant, n'eſt-ce pas ? mais ſon eſprit eſt encore plus parfait que ſa figure ; elle parle de tout ; elle lit les

Livres nouveaux ; elle fait quelquefois de petites chanſons très-jolies ; elle ſait fort bien jouer la Comédie ; elle raille avec fineſſe les Sots qui s'en font accroire ; elle ne parle mal de perſonne, pas même de ſes Maîtres ; & quoiqu'elle ait autant d'eſprit qu'on en puiſſe avoir ; quand nous ſommes tête à tête, elle n'en a pas plus que moi.

TIMANTONI.

C'eſt là lou véritable : pout-on vous demander lou nom de ſta perſonna charmante ?

FORTUNE'.

Je vous ai dit que mon Maître me facilitoit les moyens de la voir ; c'eſt la Suivante de Madame Araminte ; nous allons chez ſa Maîtreſſe ; ſa Maîtreſſe vient ici ; cela forme un cours de viſites agréables qui me dédommage des déſagrémens de ma ſervitude.

TIMANTONI.

Quoi, c'eſt Liſette ? cette gracieuſe perſonne.

FORTUNÉ.

Elle-même.

TIMANTONI.

Ah ! malhouroux Fortuné !

FORTUNE'.

Qu'y-a-t'il donc ?

TIMANTONI.

Vous êtes perdou.

FORTUNÉ.

Eh pour quoi ?

TIMANTONI.

Il n'y a plous de Lisette per vous.

FORTUNÉ.

Ah, la perfide, l'ingratte, la coquette !

TIMANTONI.

Que vous a-t-elle fait ?

FORTUNÉ.

Je n'en sais rien : c'est vous qui me dites que je la perds.

TIMANTONI.

Apprenez l'obstacle invincible qui vous sépare de sta pauverra Lisetta : Madame Araminte sa Maîtresse ne sauroit souffrir Monsou Polimatte ; tout ce qui loui appartient loui déplaît ; elle deffendra à sa Souivante de vous parler, de vous voir : ah Pauveretto !

FORTUNÉ.

Eh que faudroit-il faire pour empêcher tout cela ?

TIMANTONI.

Trahir votre Maître.

FORTUNÉ.

Que le Diable l'emporte, s'il veut !

qu'eſt-ce que cela me fait à moi ?

TIMANTONI.

Et vous ſerez four en le trahiſſant douna bona récompenſe.

FORTUNÉ.

Ce n'eſt pas là la queſtion ; je le trahirai pour rien, & la récompenſe ſera pardeſſus le marché.

TIMANTONI, *à part.*

Il eſt à nous. (*haut.*) Voici lou fait. Madame Araminte s'intereſſe per oun Comte, bien Gentilhomme, de mes amis nommé Liſidor qui eſt amouroux de Mademiſelle Loucile.

FORTUNÉ.

Elle fait fort bien.

TIMANTONI.

Monſou Doriman entêté de ton Maître louy vout donner ſa fille.

FORTUNÉ.

Il fait fort mal.

TIMANTONI.

Il s'agit, per rompre ſtou mariage, de trouver quelque expédient ; ma per agir avec plou de ſoureté, il faut que tou ſois des nôtres.

FORTUNÉ.

Il eſt vrai que je puis vous aider beaucoup.

TIMANTONI.

Pouvons-nous compter ſour toi ?

FORTUNÉ.

Oui. Je ſuis tout à vous, pourvû que Liſette ſoit à moi.

TIMANTONI, *d'un air important.*

Je te la donne.

FORTUNÉ.

Eſt-ce vous qui donnez auſſi la récompenſe ?

TIMANTONI.

Non, c'eſt Monſou Liſidor.

FORTUNÉ.

Ah, tant mieux ; car vous auriez l'air de la garder pour vous. Allons, que faut-il faire pour tromper le généreux Polimatte ?

TIMANTONI.

Avertir Mademiſelle Loucile que tou es dans nos intérêts ; louy dire qu'elle imagine quelque ſtratagême per non point partir. (Car ſon pere veut la mener en campagne dès ce ſoir.) Qu'elle feigne des coliques, des migraines. . . . des vapours.. là... quelqu'ounes de ces maladies qui obéiſſent aux Dames. Dis louy auſſi que ſous quelque figoure que paroiſſe ſon amant, elle ne témoigne

point oune ſourpriſe qui pourroit la trahir.

FORTUNÉ.

Ce ſera mon premier ſoin,

TIMANTONI.

S'il faut porter des lettres, rendre les réponſes.....

FORTUNE'.

Oui, en faire même, je ſuis votre homme ; mais à propos de porter des lettres, vous me paroiſſez pour le moins auſſi habile à ce métier-là que moi.

TIMANTONI.

Je ne ſerai pas toujours à portée d'être outile à ces jounes gens ; & toi, tou demoure dans la maiſon ; tou nous tiendra ſour les avis.

FORTUNE'.

Je vous entens ; je ſerai comme troupe légere & auxiliaire.

TIMANTONI.

Sois-nous fidéle, tou ſeras houroux : je vais avertir Madame Araminte, que tou es entré dans notre parti, & qu'elle ſe prépare à t'accorder Liſette : va t'acquitter de la commiſſion, que je t'ai donnée per Loucile ; & ſois ſour de ton mariage avec ta belle Maîtreſſe.

FORTUNE'.

Oui, oui, Monſieur le Maître de Langue, j'y cours; mais ſoyez ſûr, vous, que vous ne montrerez jamais l'Italien à ma femme, ni à mes filles.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, *ſeule.*

OUi, la réſolution en eſt priſe : je veux ſervir mon frere malgré lui-même : ma niéce m'eſt trop chére pour que je néglige rien de ce qui peut faire ſa félicité..... Approchez, Liſette ? que vous voilà brillante !

SCENE II.

ARAMINTE, LISETTE, *vétuë ſuperbement en Femme de Qualité.*

LISETTE.

VOus m'avez ordonné de l'être ; Madame : mais je ſuis moins ſenſible au plaiſir de vous paroître telle,

qu'à celui de vous obéir.

ARAMINTE.

Le plaiſir d'obeir eſt grand quand il flatte notre vanité ; vous voilà miſe à merveille, & avec un minois ſi joli, je doute que Polimatte vous réſiſte ; vous me frapez moi-même.

LISETTE.

J'eſpere de remporter la victoire ſur lui, puiſque je plais à une perſonne de mon ſexe.

ARAMINTE.

Songez enfin, que le bonheur de ma niéce dépend du ſuccès de notre entrepriſe : votre récompenſe eſt certaine. J'ai voulu prévenir Lucile ſur ce que nous allons faire ; mais il ne m'a pas été poſſible : on m'a dit qu'elle étoit avec ſon Pere ; il faut en attendant, qu'elle vous cache dans ſon appartement, juſqu'à ce que vous trouviez l'occaſion favorable de vous montrer à Polimatte.... Ah, te voilà, Fortuné !

SCENE III.

ARAMINTE, LISETTE, FORTUNE'.

FORTUNE'.

VOus voyez en moi, Madame, un des Chefs principaux de la Conjuration.

ARAMINTE.

Monſieur Timantoni vient de m'aſſurer, que tu nous ſervirois contre ton Maître.

FORTUNE'.

Oui, oui, ne doutez point de ma fidélité à le bien trahir ; mais qui eſt cette Dame ?

ARAMINTE.

Une Comteſſe arrivée depuis peu de Province, elle eſt de mes amies, fort diſcrette, & nous pouvons tout dire devant elle.

FORTUNE'.

Une Comteſſe ! vous vous mocquez, c'eſt Liſette. Ah, je ſuis perdu ! elle a fait fortune.....Qui t'a ſi bien équipée, dis-moi ?

LISETTE.

Quel eſt cet impertinent, ma chere ?

ARAMINTE.

Il vous prend pour ma Femme-de-chambre ; cela eſt trop plaiſant.

LISETTE.

Pour votre Femme-de-chambre ; quelle inſolence ? ſuis-je donc taillée en Soubrette ? une Dame comme moi, une perſonne de ma qualité ! ſi j'appelle mes gens, je vous ferai donner cent coups d'étrivieres.

FORTUNE.

Apprenez, Madame la Comteſſe, ſi vous l'êtes, (car cela me feroit donner au Diable) apprenez, dis-je, que que je vous fais bien de l'honneur en vous prenant pour ce qu'il y a de plus aimable dans le monde.

LISETTE.

Cela étant, je te le pardonne.

FORTUNE.

Et que la ſeule différence qu'il y ait de vous à elle ; c'eſt qu'elle a des graces à l'impromptu, & que les vôtres ſont étudiées.

LISETTE.

Tu te trompes, mon cher, je ne ſuis point affectée.

FORTUNE'.

Ah, parlez-moi de ce petit geſte-là ; il vous rapproche de Liſette, elle ne perd plus rien à vous reſſembler. Allons, allons, finiſſons cette maſcarade ; reprens tes habits, & regagne ma confiance que ceux-ci pourroient bien te faire perdre.

ARAMINTE.

Tu la reconnois donc abſolument.

FORTUNE'.

Voyez, que cela eſt difficile. Ceux qui changent d'état & d'habits ſe méconnoiſſent ſouvent eux-mêmes ; mais ils ſont toujours reconnus des autres.

ARAMINTE.

Liſette, mettez-le au fait de ce déguiſement.

LISETTE.

On t'a dit que Madame vouloit rompre le mariage de ſa niéce avec ton Maître, & la donner à un jeune homme, riche, aimable, & de condition ?

FORTUNE'.

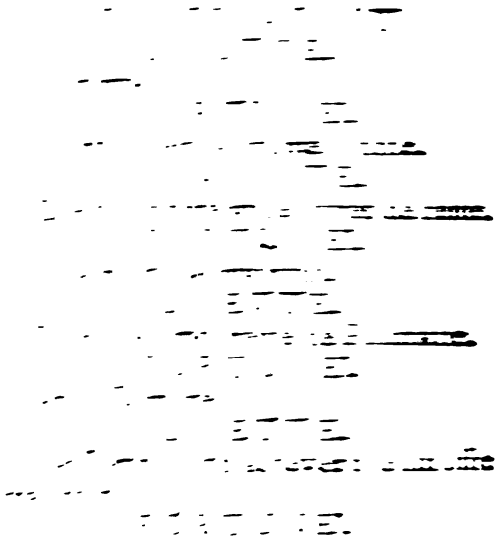
Qu'eſt-ce que ces beaux habits ont de commun avec cela ?

LISETTE.

Je ſuis une jeune Veuve de Province.

FORTUNE'.

Je te croyois fille !



[illegible] comment
[illegible] tout cela re-
[illegible] mettre son ordre.

[illegible]

[illegible] faire ?

FORTUNE.

[illegible] Monsieur Doriman de tout, afin que mon Maître épouse la niéce de Madame : va, infidelle, tu attendras du moins qu'il soit veuf pour l'épouser

ARAMINTE.

vois-tu pas que c'est un fran-

gême pour tromper Polimatte ? il eſt vain & très-intéreſſé ; il faut en convaincre mon frere, lui faire voir que ton Maître n'a pour lui qu'une fauſſe amitié : nous aurons peut-être d'autres moyens pour le diſſuader de ſa fience : ſi nous venons à bout de ces deux choſes, Liſidor obtient Lucile dès ce ſoir. Je vais chez moi, attendre le ſuccès de tout ceci.

SCENE IV.

LISETTE, FORTUNE'.

LISETTE.

ME croyois-tu capable d'aimer ton Maître tout de bon ?

FORTUNE'.

Ce ne ſera donc qu'une feinte ?

LISETTE.

Vraiment non, tu vois que tout ceci n'a que l'ombre de l'infidélité.

FORTUNE'.

Ah, ma chere Liſette, je tremble : l'ombre de l'infidélité ſe réaliſe, en paſſant par l'eſprit d'une femme.

LISETTE.

Je te conſeille de moraliſer : c'eſt

bien à un homme de ton état que tant de délicateſſe eſt permiſe.

FORTUNE'.

Future moitié de moi-même, je vous avertis que je ſuis très chatouilleux ſur l'article de l'honneur.

LISETTE.

Tes craintes avec moi ſeroient mal fondées.

FORTUNE'.

Que je penſe là-deſſus en petit Bourgeois.

LISETTE.

Va, va, je t'aimerai trop pour te tromper.

FORTUNE'.

Paroles charmantes..... geſte amoureux.... (*Il lui baiſe la main.*) Main aimable!

LISETTE.

Allons finis donc..... petit badin.....

FORTUNE'.

Plus je te vois, & plus je ſens.... ta parure augmentant encore tes charmes.... J'ai là une émotion.. le contentement... la joie...un déſir violent...minois friand! (*Il veut la baiſer.*) Que je t'embraſſe!

LISETTE.

Petit Bourgeois, vous vous émancipez.

FORTUNE',

FORTUNE'.

Pardon, Madame la Comteſſe.....

LISETTE.

Ne perds point de temps, tâche de m'introduire dans le cabinet de Mademoiſelle Lucile.

FORTUNE'.

Ne ſerois-tu pas mieux dans le mien?

LISETTE.

Et d'abord que Polimatte ſera ſeul tu m'annonceras.

FORTUNE'.

Joli emploi. Je t'écouterai au moins, je verrai tout.

LISETTE.

Va, tu ne ſerois pas le premier jaloux que l'on auroit attrapé en ſa préſence.

FORTUNE', *en conduiſant Liſette.*

Cela eſt fort heureux. Bonnes diſpoſitions!

SCENE V.

TIMANTONI *ſeul, bien vêtu.*

NOtre Préceptour ſera ici dans oune hora, je viens en avertir Monſou

Doriman. Le Signor Liſidor m'a gratifié de cet habit ; je l'ai accepté per lui faire plaiſir. Mes accoliers no marchanderont plou avec moi : l'aquipage donne dou poids au mérite ; quand je ſonge que trois années de peines & de ſoins ne m'auroient pas valou ce que je viens de gagner en oun quart d'hora d'ambaſſade amouroufe : je ne m'étonne piou ſi tant d'honêtes gens font ce métier : il eſt fort bon, tout-à-fait lucratif : Je me repens de ne m'en être pas mêlé ploutot ; je tacherai de réparer le tems perdou ; & d'abord que je ſerai riche, je redeviendrai honnête homme. Les houmains ſe donneroient tout entiers à la virtou, ſi elle étoit récompenſée ; je leur pardonne preſque de s'en éloigner lorſqu'elle ne condouit pas à la fortoune.

SCENE VI.

TIMANTONI, FORTUNE'.

FORTUNE'.

MOnſieur demande-t-il quelqu'un ici ? Comment diantre je ne verrai que des Métamorphoſes !

TIMANTONI, *fiérement.*

Tien, mon ami, voilà cinquante piſtoles que je te donne de la part de Monſou Liſidor.

FORTUNE'.

Ne vous a-t-il donné que cela?

TIMANTONI.

Non, en conſcience.

FORTUNE'.

Fouillez-vous?

TIMANTONI.

Je ſouis éxact.

FORTUNE'.

Mais ſavez-vous bien que vous voilà déguiſé à merveille.

TIMANTONI.

Ce n'eſt point oun déguiſement, c'eſt ouna paroura: j'avois tantôt mon habit de Campagne. Madame la Comteſſe eſt-elle ici?

FORTUNE'.

Je viens de la conduire dans la chambre de Lucile..... Mais voici Monſieur Doriman.

SCENE VII.

DORIMAN, TIMANTONI, FORTUNE'.

DORIMAN.

Où as-tu laiſſé ton Maître ;

FORTUNE'.

Chez ſon Libraire.

DORIMAN.

Ah, Monſieur Timantoni.....;

TIMANTONI.

Monſou, j'ai trouvé notre joune homme ; je loui ai propoſé d'être lou Préceptour de Monſou votre fils. Quoi, a-t-il dit, du fils de Monſou Doriman, de ce Gentilhomme dont tout le monde dit tant de choſes avantageuſes. J'accepte lou parti, j'infouſe ma fience à toute ſa famille.

DORIMAN.

Que je vous ai d'obligation ! qu'il vienne donc, je l'attens.

TIMANTONI.

Vous l'allez voir bientôt ici en bonne & nombrouſe Compagnie,

DORIMAN.

Quoi ?

TIMANTONI.

Il ameine avec louy la Grèce, Rome, l'Egypte, l'Arabia.....

DORIMAN.

Où veut-il que je loge tout cela ?

TIMANTONI.

Monſou, c'eſt ſa Bibliotéque.

DORIMAN.

Ah ! Je vous entens. Faites-le venir, je vous prie.

TIMANTONI.

Je vais le chercher : je ſouhaite qu'il ſoit du goût de Monſou Polimatte.

DORIMAN.

Je brûle d'impatience de le lui voir examiner ; car il n'eſt rien que M. Polimatte ignore.

TIMANTONI.

Et notre Préceptour ſait tout.

FORTUNE'.

Voilà un homme unique.

TIMANTONI.

Il entend les langues, la Philoſophia, l'Architectoura, la ſcoultoura, la mouſique, la peintoura; il ſera ici dans demihoura.

(*Il ſort.*)

DORIMAN.

Quand il ne poſſéderoit que le demi-quart de ces ſiences, ce ſeroit encore un homme très-profond.

FORTUNE'.

Il ne lui manque plus, que de ſavoir l'Arithmétique & l'Ortographe comme moi....mais voici mon Maître.

SCENE VIII.

POLIMATTE, DORIMAN, FORTUNE'.

DORIMAN.

AH, mon cher ami!

POLIMATTE *appercevant Doriman.*

Perſécutions en pure perte, la Cour, la Ville, les Etrangers attendront.... laiſſez-moi.

DORIMAN *allant voir à qui il parle.*

Qu'eſt-ce!

POLIMATTE.

Il part, que je ſuis ſoulagé!

DORIMAN.

A qui en avez-vous?

POLIMATTE.

Il y a des inſtans, où je voudrois

être le plus ignoré, & le plus ignorant des mortels.

DORIMAN.

Pourquoi cela ?

POLIMATTE.

Argante, le tenace Argante....

DORIMAN.

Eh bien, Argante ?

POLIMATTE.

Me rencontrer, me prier, me presser, m'obséder, a été même chose ; il veut me graver malgré moi. Quel acharnement !

FORTUNE' *à part.*

Voilà ce que disent tous ceux qui se font graver eux-mêmes ; j'ai envie aussi de me faire graver, ma figure est assez curieuse, pour....

DORIMAN.

Vous devez cette satisfaction à vos amis ; vous la devez au Public avide de voir votre Portrait à la tête de vos Ouvrages.

POLIMATTE.

Je ne suis point assez décidé....

DORIMAN.

Quelle modestie ! c'est un homme comme vous qu'il faut transmettre à la postérité ; & non pas un nombre infini

de gens à talens médiocres, dont les antichambres ſont tapiſſées.

POLIMATTE.

Il imagine la choſe ſi ſûre qu'il a déjà fait faire le deſſein de l'Eſtampe, & l'Inſcription par Silvandre.

DORIMAN.

Par Silvandre ! elle ſera fort bien : il eſt, après vous, le plus grand Poëte de ſon ſiécle.

POLIMATTE.

Il brille à gauche ; ſon génie eſt aſſez poëtique, inégal pourtant ; il a quelque ſavoir, il eſt d'un bon commerce ; poli, doux, généreux : s'il étoit plus honnête homme & moins fou, il ſeroit accompli.

DORIMAN.

Je veux faire préſent de cette Eſtampe à tous mes amis.

POLIMATTE.

Il va m'arriver pis..... On me menace d'une Statuë.

DORIMAN.

Comment ?

POLIMATTE.

Quelques gens en place, & pluſieurs Seigneurs ont eſcamoté ma figure.

DORIMAN.

Qu'eſt-ce à dire ?

POLIMATTE.

Non contents d'avoir fait faire furtivement mon buſte, ils ont ordonné ma Statuë. Ce tour eſt cruel, épouvantable ?

DORIMAN.

Tant-mieux, morbleu, tant-mieux ? Cela prouve leur eſtime pour vous, & ſera honneur à la nation.

POLIMATTE.

Votre amitié vous fait illuſion.

DORIMAN.

Ah ! point..... Avoir un gendre au quel on éléve des Statuës ! quelle gloire ! Je ne me ſens pas d'aiſe. Mon cher ami, vous êtes digne de bien d'autres récompenſes...

POLIMATTE.

Venons à ce qui me touche de plus près ; vous avez, ſans doute, annoncé mon mariage à Mlle Lucile ?

DORIMAN.

Oui, dès que j'ai été de retour.

POLIMATTE.

Comment a-t-elle reçu la propoſition ?

DORIMAN.

Comme elle le devoit ; ſoumiſe à ma volonté, ſenſible à votre mérite.

jeune Officier ; & il garde ſa Chambre.

POLIMATTE.

Sa prudence tirannise ſa valeur ; je reconnois les enfans d'Apollon : deſcendez à mon laboratoire.

FORTUNE'.

J'y cours.

POLIMATTE.

Demeurez, & écoutez avant d'agir. Sont-ce des êtres penſans que ces animaux-là ? Homere, ce Dieu des Poëtes, a dit fort ſenſément ; Jupiter a ôté la moitié de la cervelle aux valets.

FORTUNE'.

C'eſt donc Jupiter qui a tort.

POLIMATTE.

Portez-y mon alambic, mes outils ; préparez le fourneau ; nettoyez le creuſet.... J'ai une expérience chymique à faire qui exercera furieuſement les Phiſiciens.

DORIMAN.

Je crois vous avoir entendu parler...

POLIMATTE.

Oui, vous fûtes témoin d'une converſation avec un Juriſconſulte qui, hors les loix, ſe pique de tout ſavoir, & qui ne ſait rien. A propos de Juriſ-

conſulte, je gratifierai bientôt le Palais d'une traduction en vers François du Code & du Digeſte, pour la commodité des Magiſtrats, & des Avocats qui n'entendent pas le Latin, dont le nombre augmente journellement.

DORIMAN.

Vous avez toujours des idées admirables, ce travail ſera très-utile. Eſt-il bien avancé ?

POLIMATTE.

Il eſt preſque fini, je n'ai plus qu'environ ſoixante mille vers. Si j'ai été forcé à la longueur dans cet ouvrage, je ſuis très-laconique dans un autre en proſe qui eſt ſous preſſe. C'eſt l'éloge & le nom des Médecins qui n'ont pas tué leurs malades. Cette brochure ne contient que deux pages.

DORIMAN.

Fort bien ! fort bien !

POLIMATTE, *à Fortuné.*

Montez cet Aſtrolabe, cette Sphere, ce Globe céleſte, & mes grandes lunettes d'approche, au belveder.

FORTUNE'.

Je ne ſai pas où il faut....

POLIMATTE.

, toujours plus ténébreux ! de-

puis que vous êtes à moi votre eſprit ne ſe développe pas.

FORTUNE'.

Au contraire, Monſieur, vous vous ſervez ſouvent de certains mots qui m'embrouillent.

POLIMATTE.

C'eſt un Automate.

FORTUNE'.

Celui-là, par exemple, je ne l'entens pas; mais je me doute bien que c'eſt une injure.

DORIMAN.

Automate....Automate....Tenez mon enfant.... Automate.... C'eſt une Machine....qui ſe remuë dans les animaux, par des reſſorts.... comme une montre... Ah, les tourbillons! .... la matiere ſubtile..... produiſent de beaux effets..... Nous ſavons un peu la Philoſophie de Deſcartes.

POLIMATTE.

Savez-vous bien que vous devenez habile.....

DORIMAN.

Je m'en apperçois, graces à vos converſations.

POLIMATTE.

Voulez-vous vous rendre profond? ayez de fréquents entretiens avec moi;

quand je vous aurai expliqué Ariſtote & Malebranche, vous comprendrez des choſes.... des choſes qui.... Ah! des choſes incompréhenſibles.

DORIMAN.

Voyons, par exemple....

POLIMATTE.

Avec votre permiſſion remettons cela à une autre fois. (*à Fortune.*) Belveder eſt un mot analogue à lui-même : c'eſt le donjon que j'ai fait conſtruire au plus haut de l'hôtel pour mes obſervations aſtronomiques. Entendez-vous ?

FORTUNE.

Je comprens à l'heure qu'il eſt.

POLIMATTE.

Non, non, laiſſez cela : faites les commiſſions du dehors : on ne ſauroit penſer à tout ; j'ai promis à Damon de lui faire débiter cent ſouſcriptions de ſon hiſtoire : dites-lui de me les envoyer.

DORIMAN.

N'eſt-ce pas cet Officier qui vient quelquefois ici ?

POLIMATTE.

Oui...

DORIMAN.

Quel jugement portez-vous de ſon livre ?

POLIMATTE.

Il écrit comme il combat ; s'il m'en croyoit, il feroit de ſes écrits ce que les Grecs firent de Troye.

DORIMAN.

L'érudition coule de ſource chez vous : ce que les Grecs firent de Troye !.. Où eſt cette Troye dont on parle tant ?

POLIMATTE.

Troye eſt.... ou elle étoit.... dans l'Afrique.

DORIMAN.

Dans l'Afrique ! En quel endroit s'il vous plaît ?

POLIMATTE.

En quel endroit..... en quel lieu..... elle étoit où eſt maintenant Conſtantinople.

DORIMAN.

On s'inſtruit toujours avec vous.

POLIMATTE, *à Fortuné.*

Tout de ſuite vous irez ſur le Quai ; vous direz à Robert que quelque preſſé qu'il ſoit, je ne puis corriger ſes Cartes & ſon Livre de Géographie, de deux mois : allez, expédiez.

FORTUNE', *en s'en allant.*

Allons plûtôt épier le moment d'introduire Liſette.

(*Il ſort.*)

DORIMAN.

A propos nous repartons inceſſamment pour la Campagne; j'ai fait réfléxion que vous ſeriez accablé de viſites, de compliments.

POLIMATTE.

Tenons mon mariage ſecret pour quelques jours.

DORIMAN.

Il n'eſt plus tems, il me faiſoit trop de plaiſir pour le taire.

POLIMATTE.

Tant pis. (*bas.*) Sa famille pourra s'y oppoſer. (*haut.*) Eh bien partons; cela m'épargnera la lecture d'un nombre infini d'Epitalames qui vont me pleuvoir de tous côtés. Je vous laiſſe aller ſeul chez le dépoſitaire de la foi publique : en vous attendant, je travaillerai à quelques Diſſertations pour toutes les Académies de l'Univers, ou plûtôt je finirai une Ode qui doit remporter le Prix aux Jeux Floraux que me demande

Gentilhomme Gaſcon.

SCENE IX.

POLIMATTE, *ſeul.*

JE m'abandonne tout entier au parti que l'on me propoſe, n'eſt-ce pas s'y livrer avec trop de précipitation ? Ce mariage eſt avantageux, mais eſt-ce le meilleur que je puiſſe faire ? Puiſque Doriman, ce génie borné, a lui-même aſſez de connoiſſance pour m'acheter d'une partie de ſon bien ; que ne dois-je point attendre d'un eſprit plus éclairé que le ſien ? D'ailleurs j'apperçois dans Lucile une indifférence..... J'entrevois même un éloignement.....

SCENE X.

POLIMATTE, FORTUNE'.

FORTUNE'.

OUf, (*à part, en arrivant.*) Chienne de commiſſion ? Il faut pourtant la faire ; (*haut.*) Monſieur, Madame la

Vicomteſſe de Kerbadin demande à vous voir.

POLIMATTE.

Madame la Vicomteſſe de Kerbadin ! je ne connois perſonne de ce nom-là.

FORTUNE'.

C'eſt une jeune Dame fort jolie, qui a un Caroſſe des plus beaux, avec quantité de laquais.

POLIMATTE.

Beaucoup d'honneur.... Je vais au-devant d'elle.

FORTUNE'.

Il n'eſt pas néceſſaire, la voilà....

POLIMATTE.

Retire-toi.

FORTUNE'.

Monſieur, je ne ſuis pas de trop.

POLIMATTE.

M'obéïra-t'on ?

FORTUNE', *en s'en allant.*

Jarnie !

SCENE XI.

POLIMATTE, LISETTE, *en femme de qualité, ſuivie de pluſieurs Laquais, & un Ecuyer lui donnant la main.*

LISETTE.

VOus ſerez peut-être étonné de ma viſite, Monſieur. Je n'ai pas l'honneur d'être connuë de vous.

POLIMATTE.

Madame la ſurpriſe eſt honorablement flatteuſe.

LISETTE *fait ſigne à ſes gens de ſortir.*

Je ſuis Bretonne, très-vive [ma démarche vous le prouve] femme de Condition [mes manieres le perſuadent] alliée à tout ce qu'il y a de mieux dans ce Pays [tout le monde le ſait] ſage, quoique libre, jeune & jolie, [il n'y a qu'une voix là-deſſus] fort riche Dieu merci; je poſſéde l'art de me bien mettre; j'invente les modes [perſonne ne me le conteſte] mon commerce eſt aimable, mon goût délicat, mon eſprit cultivé [vous en jugerez] j'ai de la politeſſe, de l'enjouement, de la vi-

vacité, des graces, tout cela m'eſt naturel; mais on ne doit jamais faire ſon éloge ſoi-même; auſſi je me garde de parler de tant d'avantages.

POLIMATTE.

Madame.....

LISETTE.

L'eſprit & la ſience ont des charmes ſi puiſſans pour moi, qu'impatiente d'être en liaiſon avec vous, Monſieur, je franchis les uſages pour avoir quelques inſtans plûtôt ce plaiſir. Mon premier ſoin en arrivant de ma Province a été de m'informer où vous étiez. Je vous préfére au jeu, aux ſpectacles, aux promenades, & à des viſites de bienſéance.

POLIMATTE.

Madame.....

LISETTE.

Oui, Monſieur, vos Ouvrages m'ont fait concevoir de vous une ſi haute idée, qu'ils ont occaſionné mon voyage de Paris, où je ſuis pour la premiere fois depuis deux jours. Vous n'avez jamais rien compoſé qui ne m'ait été envoyé. Je découvre dans tout ce que vous faites une ſience..... un ſtyle.... des ſentimens étonnants, des ex-

preſſions ſingulieres, qu'on n'entend point; mais c'eſt ce qui en fait le mérite.

POLIMATTE.

Quelle pénétration! en effet, y a-t'il quelque gloire à écrire & à parler comme tout le monde? du neuf, du brillant, des idées, du diſtingué, du beau, du piquant, des ſaillies, des traits, des éclairs. On n'acquiert le ſublime de la réputation, que par-là.

LISETTE.

Je n'ai point pour les ſiences un amour ſtérile. J'ai produit pluſieurs ouvrages qui ont fait beaucoup de bruit dans l'Europe; les Mercures en ſont pleins.

POLIMATTE.

Vos lumieres ſur ceux des autres, forment un préjugé convainquant..., quel genre?

LISETTE.

Aucun en particulier; tous en général; Romans, Hiſtoriettes, Contes, Fables, Chanſons....

POLIMATTE.

S'il eſt décidé qu'un Auteur ſe peint lui-même dans ſes ouvrages, par une conſéquence abſolue, vos productions

doivent être la perfection même.

LISETTE.

Que d'esprit ! quel fond de politesse !... Je réussis assez bien dans les Comédies ; je les joue encore mieux que je ne les fais ; c'est mon plaisir dominant, & la seule chose qui puisse me consoler dans mon triste état, & depuis deux ans de veuvage ....

POLIMATTE.

Vous êtes veuve, Madame ? Depuis deux ans, à votre âge !

LISETTE.

Ah ! ne rappellons point cette idée ; je tâche à m'en distraire par des plaisirs innocens ; mais le souvenir d'un époux vient toujours à la traverse ; Quoique je n'aye été que deux mois avec lui, qu'il fût vieux, gouteux, & toujours malade... C'est quelque chose de bien tyrannique que le pouvoir de l'hymen.

POLIMATTE.

Tant de charmes ne sont point faits pour être infructueusement admirés ; il faut changer d'état, Madame ; il faut changer d'état au plûtôt.

LISETTE.

Moi, songer à me remarier !.... Ah !

Si vous ſaviez, Monſieur, les inconvéniens auſquels eſt expoſée une jeune perſonne, quand elle a le malheur de perdre un époux.

POLIMATTE.

Vous pouvez le prévenir en donnant la main à un jeune homme.

LISETTE.

A qui ſe fier, Monſieur? les jeunes gens aujourd'hui ſont ſi étourdis, ſi diſſipés, ſi libertins, dit-on, en ce pays... Ah, je ſerois trop difficile dans le choix que je pourrois faire: je voudrois unir les ſentimens, la figure, la conduite, la politeſſe, l'eſprit, le bon ſens, à une ſience univerſelle: voyez ſi cet aſſemblage eſt aiſé.

POLIMATTE.

Il eſt des plus rares; je connois pourtant un Cavalier, dans l'été de ſes jours, à qui ce portrait ne reſſemble pas mal.

LISETTE.

Ne me le nommez pas, Monſieur: je le connois peut-être auſſi bien que vous-même; mais je lui cacherai ma foibleſſe; je l'aimerois trop pour l'aſſocier à ma deſtinée. Seroit-ce avec ſoixante mille livres de rente que je

pourrois faire ſon bonheur & celui des héritiers que je lui donnerois ; on me dira que j'attens d'autres ſucceſſions, j'ai deux ſœurs mariées à la vérité, mais elles ſont ſi vives, ſi vives..... je ſuis la moins ſémillante de la famille.

POLIMATTE.

Soixante mille livres de rente, quel lénitif à la douleur qu'on ne ſent point. Vous êtes adorable, on ira pour vous juſqu'à l'idolatrie ?

LISETTE.

Et que me ſerviroient les vœux de tout l'Univers ! je ne ſerois ſenſible qu'aux tranſports d'un ſeul homme : il n'en eſt qu'un au monde qui pût flatter mon cœur & ma vanité ; mais que dis-je, ma vanité ! folle que je ſuis, il la rabaiſſeroit plûtôt. Serois-je venuë m'offrir de ſi loin aux fers d'un vainqueur ; non pas, non pas, Monſieur ! une paſſion naiſſante eſt aiſée à vaincre ; on n'a qu'à ne s'y point livrer, l'étourdir, la diſtraire par des paſſions oppoſées : aidez-moi vous-même à la ſurmonter : venez ſouper ce ſoir chez moi ; vous y trouverez une Compagnie choiſie dont vous ferez l'ornement, & ſi la converſation, par haſard, tombe ſur l'amour,

mour ; ſervez-vous de tout votre eſprit pour le chaſſer du mien ; réparez, s'il ſe peut, le mal que vous m'avez fait....Ah ! j'en dis trop.

POLIMATTE.

Moi, Madame ! je ſerois aſſez heureux.... (*à part.*) Je ne puis plus en douter..... Mais Madame, où faut-il que je me rende, pour avoir l'honneur de ſouper avec vous ce ſoir.

LISETTE.

Je viendrai vous prendre ici tantôt, je vais en attendant, finir une affaire preſſée.

POLIMATTE.

Que les momens vont me paroître longs ! de grace, Madame, terminez au plus vîte.

LISETTE.

Je ne perdrai pas un ſeul moment..... je veux auparavant vous confier mes arrangemens ; vous déciderez s'ils ſont judicieux. Demain je vous mene à la Campagne, dans un équipage brillant, fait en gondole, dont l'impériale aura la forme d'un paraſol, ſoutenu par des figures Chinoiſes ; les attributs de la Mere des Amours y ſeront peints ; je le menerai moi-même vêtuë en Amazone.

LE FAUX SAVANT,

POLIMATTE.

Vous, vous, Reine de Cythere pa-
roissez connoître son Char.

LISETTE.

Je quitte les charmes du séjour de Pa-
ris, pour vous parler merveilleux.

POLIMATTE.

Vous savez, au Monde, la Capi-
tale des Muses.

LISETTE.

Il vous semble acheter près de
Paris, un Château superbe: où nous
irons nous retirer, enfuir les Mu-
ses, nous y serons accompagnés de
quelques Savans Auteurs, de quelques
Musiciens, & de beaucoup d'Acteurs
fameux: car c'est ma fille, que la Co-
médie, qui a tout le cœur.

POLIMATTE.

Et fille raisonnable. Rien ne forme
plus efficacement le corps, l'esprit &
le cœur, que le Théâtre. Vous en voyez
en moi un exemple bien frappant. Je ne
me suis connu si aimable, si souhaité
dans le grand Monde, que depuis que
je joue la Comédie.

LISETTE.

Vous jouez la Comédie! vous êtes
unique, Ciel! quelle conformité entre

nous d'inclinations, de talens ! quels ſont vos rôles ?

POLIMATTE.

Je les remplis tous à ravir.

LISETTE.

Avec un eſprit auſſi vaſte, on réuſſit à tout ce qu'on entreprend.

POLIMATTE.

Je brille dans les valets ; je fais quelquefois des caractéres originaux.

LISETTE.

Vous devez les rendre d'après nature : je vous trouve un original parfait.

POLIMATTE.

Je me diſtingue auſſi dans le tragique.

LISETTE.

Dans le tragique ! je ne m'en ſerois pas doutée ; vous êtes univerſel.

POLIMATTE.

Je le crois, mais quel eſt votre genre, Madame ?

LISETTE.

Je ne vous approche que de loin, je ſuis bornée au comique. Je joüe ordinairement les Soubrettes, rarement les amoureuſes ; quelquefois je me traveſtis en femme de condition.

POLIMATTE.

Votre figure noble eſt taillée exprès pour l'amour....

LISETTE.

Nous eſſayerons au premier jour nos talents : pour diverſifier nos plaiſirs, & nous délaſſer ; nous ferons de tems en tems quelque partie de chaſſe ; car je monte à cheval avec autant de grace, que d'hardieſſe. De toutes les chaſſes, celle qui me procure le plaiſir le plus piquant, c'eſt celle du Renard : c'eſt un animal bien fin qu'un Renard. Le dernier que je chaſſai dans mes Terres, étoit un des plus rufés qu'on ait jamais vû. Il me donna beaucoup de peine ; j'en vins pourtant glorieuſement à bout ; il donna à la fin dans tous les piéges que je lui avois tendus.

POLIMATTE.

Ah, Madame ! vous réuniſſez tout le mérite des deux ſexes.

LISETTE.

De retour à la Ville, la table, le jeu, les concerts, la Comédie partageront mon tems. Certains jours de la ſemaine, aſſemblée de beaux eſprits à la mode ; vous y préſiderez.

POLIMATTE.

Ah, divine Sapho ! vous avez l'air d'un ſentiment.

LISETTE.

Cela eſt beau ! comment avez-vous dit, Monſieur ?

POLIMATTE.

Je ſoutiens, Madame, que vous avez l'air d'un ſentiment.

LISETTE.

J'ai l'air d'un ſentiment ! apparemment voilà du neuf, du ſublime ; je n'ai point aſſez d'eſprit pour l'entendre; mais je l'admire. Enfin je ne veux me régler que par vos avis ; non ſeulement ſur mes Ouvrages, mais encore pour les ſoins de ma Maiſon : vous guiderez même ma conduite ; & je vous regarderai comme un véritable ami.

POLIMATTE.

Je ſens tout le mérite de cette préférence ; mais je crains de ne pas conſerver longtems, le titre flatteur d'ami dont vous m'honorez.

LISETTE.

Pourquoi, Monſieur ?

POLIMATTE.

La preuve en eſt ſimple ; mais victorieuſe : regardez-vous, Madame ! votre

miroir vous perſuadera que tous vos amis vous ſont quelque choſe de plus.

LISETTE.

Quelle délicateſſe!l'on ne tient point à cela : ne m'en dites pas davantage ; je crains ce plus;ce plus m'allarme.... qu'il eſt ſéduiſant vis-à-vis de vous! Commerce d'eſprit,converſations ſavantes,amitié tant qu'il vous plaira; rien au-delà.... les peines de l'amour étouffent ſes plaiſirs ; vous ne me perſuaderez pas le contraire , votre éloquence eſt vaine , votre peine inutile.... Finiſſez.... de grace, finiſſez donc.... * Quoi vos ſoupirs s'en mêlent? ils agiſſent envain ; ils n'obtiendront rien , pas le moindre retour ; j'y ſuis inſenſible , vous dis-je ; ne les prodiguez pas.... encor.... Ciel ! vos yeux ſe mettent de la partie ; ah quelle trahiſon ! tentative ſuperfluë .... je ne ſuis point faite à ce langage.... regards en pure perte , je ne les entens point ; je ne veux point les entendre ; non , Monſieur , je ne les entens point ; je ne les entendrai jamais. Je vous quitte , adieu Monſieur , adieu.

* Polimatte fait pluſieurs lazzis qui répondent aux diſcours de Liſette.

POLIMATTE, *voulant lui donner la main.*

Madame, ſouffrez.

LISETTE.

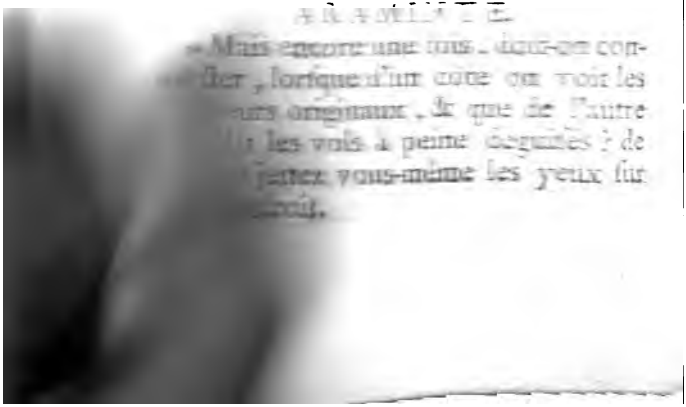
Ne triomphez pas de ma confuſion ; ne m'accompagnez point.... ſongez que je vous attens ce ſoir à ſouper.

SCENE XII.

POLIMATTE, *ſeul.*

QUelle petulante & gracieuſe vivacité ! quelle conquête aimable ! elle eſt également frapée de ma perſonne & de mes écrits... Ménageons cependant Doriman & Lucile juſqu'à la concluſion de mon mariage avec la Vicomteſſe ; & allons faire tenir un contrat tout prêt pour notre ſeconde entrevuë. Plutus & l'Amour ne ſont point aveugles, ils me comblent de leurs bienfaits.

Fin du ſecond Acte.



DORIMAN *lit.*

» Allons donc, il faut la contenter.

ARAMINTE, *pendant que Doriman lit.*

» Il n'y a pas juſqu'à votre Epître dé-
» dicatoire, dont les phraſes ne ſoient
» priſes dans Balzac, ou dans Pline:
» peut-on démontrer avec plus de ſoli-
» dité....

DORIMAN.

» Cela me ſurprend un peu, je l'a-
» voue.

ARAMINTE.

» Grace au Ciel à la fin.....

DORIMAN.

Quoi qu'il en ſoit, de pareilles minu-ties ne me détacheront pas d'un homme eſſentiel & recommandable par tant d'autres endroits; je l'ai laiſſé avec ma fille; il va bientôt ſe rendre ici. Exa-minez-le, je vous prie, avec plus d'at-tention, & jugez par vous-même ſans partialité....

ARAMINTE.

Une affaire m'appelle ailleurs, mon frere; & il me faudroit trop de tems pour aprofondir ſes bonnes qualités: je vous laiſſe.

Elle ſort.

DORIMAN, *ſeul.*

La prévention eſt une maladie incurable ; tout eſt préjugé parmi les hommes. Que je ſuis heureux d'en être exempt !

SCENE II.

DORIMAN, POLIMATTE.

DORIMAN.

EH bien, vous avez vû ma fille; êtes-vous content ?

POLIMATTE.

On ne peut l'être davantage.

DORIMAN.

Je ſuis ravi des diſpoſitions où Lucile eſt pour vous. On travaille au Contrat ; nous partirons ce ſoir ; je ſuis impatient de vous voir mon gendre :

POLIMATTE.

Je le ſuis plus que vous, je vous jure. Cependant mon étoile me force à différer mon bonheur de deux ou trois jours.

DORIMAN.

D'où vient ?

POLIMATTE.

On ſe doit à ſes amis ; la fortune de

quelqu'un qui m'eſt bien cher dépend de ce retardement.

DORIMAN.

Le motif eſt trop beau, j'y ſouſcris.

POLIMATTE, *à part.*

Tout réuſſit au gré de mes vœux.

SCENE III.

DORIMAN, POLIMATTE, FORTUNE', LA FLEUR.

LA FLEUR, *à Polimatte lui rendant pluſieurs Lettres & Billets.*

VOici des Lettres pour Monſieur.

POLIMATTE.

On me ſait arrivé; toujours accablé! tout me rappellera cette maudite fience!

FORTUNE', *à Doriman.*

Monſieur, on demande ſi vous y êtes.

DORIMAN.

Qui eſt-ce?

FORTUNE'.

Il n'a pas voulu dire ſon nom: il a

aussi demandé si Monsieur y étoit.

POLIMATTE.

Comment est-il fait ?

FORTUNE.

C'est une espéce d'Abbé.

POLIMATTE.

Un Abbé ? Il y en a des légions en ce Pays ; on n'y voit autre chose. Ne vous a-t-on pas dit mille fois que je n'y suis jamais pour tout ce qui porte une figure subalterne, un visage d'Auteur ? Je ne puis donner audience qu'à mon retour : dites que je n'y suis pas.

FORTUNE.

Monsieur, celui-ci a aussi bonne mine que vous pour le moins ; il dit qu'il vient de la part de Monsieur Timantoni.

POLIMATTE.

Comment donc ; insolent ?

DORIMAN.

Ah ! je sçais. C'est le Précepteur que l'on m'a proposé pour mon fils, on m'en a dit beaucoup de bien, il pourroit se placer ailleurs. Examinez-le à fond.

POLIMATTE.

Qu'on le fasse entrer.

SCENE IV.

DORIMAN, POLIMATTE, LISIDOR, *en Précepteur.*

POLIMATTE.

JE le vois ; pendant que je parcourerai quelques-unes de ces Lettres, commencez à l'interroger ? (*à part.*) Eh ! Monſieur l'Ambaſſadeur ne ſauriez-vous, ſans moi, acheter ce Cabinet de Médailles ?

LISIDOR, *à Doriman.*

Monſieur, le Signor Timantoni me procure l'honneur de vous faire la révérence ; il a eu celui de vous parler de moi pour Monſieur votre fils.

POLIMATTE, *après avoir lû, à part.*

Pour le coup, Monſieur le Duc, vous vous rendrez fatiguant, toujours des lettres.

DORIMAN *à Liſidor.*

Vous avez ſans doute été près de quelques enfans ?

LISIDOR.

Non, Monſieur : ma naiſſance pa-

roiſſoit bien éloignée d'un tel métier : auſſi puis-je vous proteſter que vous ne trouverez en moi de Précepteur que l'habit.

DORIMAN.

Comment, Monſieur ?

LISIDOR.

Je me vois contraint à chercher dans mes talens, de quoi prévenir le malheur que je crains : heureux cependant ſi je puis vous agréer, Monſieur ! puiſque par-là je me verrai en état de m'inſtruire, d'aprendre ce que je ne ſai qu'imparfaitement.

DORIMAN.

Oui, vous ſerez ici à la ſource de toutes les ſiences.

POLIMATTE, *après avoir encore lû, toujours à part.*

Des repas, des ſoupers ! ils n'ont pas pris datte ſeulement. Ah ! des lectures de Piéces ! leur tour eſt bien loin.

LISIDOR, *à Polimatte.*

Monſieur, c'eſt encore plus par rapport à vous que par ma ſituation, que je me préſente à Monſieur avec empreſſement : car ſans doute vous êtes M. Polimatte ?

POLIMATTE.

Oui, c'eſt moi-même.

LISIDOR.

Ah ! Monſieur, tout m'obligeoit à le penſer ; votre air, votre maintien, le feu de vos regards, votre ſilence ; tout annonce en vous un ſavant à qui on doit donner le nom de ſavant par excellence, de Maître ſavant, de ſavant... ſavant.

POLIMATTE, *à Doriman.*

Je lui crois du bon ſens.

LISIDOR, *à Polimatte.*

Tous vos écrits vous ont acquis avec juſtice la réputation d'Auteur véritablement extraordinaire.

POLIMATTE, *à Doriman.*

Je ſuis aſſez content de lui.

DORIMAN.

Je vous avoue qu'il prévient en ſa faveur ; voyez ce qu'il ſait.

POLIMATTE.

Soit. L'examen ſera long. Si vous avez quelque affaire, je l'examinerai ſeul.

DORIMAN.

Non vraiment ; d'ailleurs je ne me laſſe jamais de vous entendre.

POLIMATTE, *à Liſidor.*

Vous avez du goût. Poſſédez-vous vos Auteurs claſſiques ? Cicéron, Virgile, Horace, Perſe, Juvenal ?

LISIDOR.

Quelques-uns ont des endroits obſcurs, difficiles....

POLIMATTE.

C'eſt-à-dire que vous ne les entendez pas toujours; j'en vais juger ſur le champ.

LISIDOR.

Leurs difficultés ont redoublé mes ſoins; je puis me flatter....

DORIMAN, *à Polimatte.*

Allons dans ma bibliotheque; nous y trouverons tous les livres qu'il nous faut.

POLIMATTE.

Allons.... cela n'eſt pas néceſſaire, je les ai tous dans ma tête. Mais ſe vanteroit-on à moi de ce qu'on ne ſait pas? Je vous crois; êtes-vous verſé dans le Grec? Voyons.

LISIDOR.

Je l'ai appris avec beaucoup d'application.

POLIMATTE.

C'eſt une langue dont je fais grand cas. Paſſons: & l'Italien le ſavez-vous? Hem! il eſt difficile de m'en impoſer.

LISIDOR.

Je m'en apperçois, *Vuole Voſſignoria que proviamo a parlar Italiano.*

POLIMATTE.

Pas mal, pas mal! Bravo! venons aux talens dont Timantoni a parlé. Quels ſont-ils?

LISIDOR.

Je ſai paſſablement la Muſique.

DORIMAN.

Tant mieux, vous nous ſerez utile.

POLIMATTE.

Vous êtes Muſicien comme les autres, machinalement: n'êtes-vous pas auſſi, comme tous les Muſiciens, ſujet à la bouteille & au dérangement de cervelle? ce ſont les attributs de la profeſſion.

LISIDOR.

Je n'ai pas l'honneur d'être aſſez Muſicien pour....

POLIMATTE.

» Il faut poſſeder l'harmonie par l'Al-» gébre comme moi.... Platon dit....Py-» thagore ſoutient, qu'on peut par les » nombres.... J'enrichirai dans quelque » tems le Public d'un Traité d'Inſtru-» mens oculaires, ou Muſique pour les » yeux. Que ſavez-vous de plus?

LISIDOR.

Je m'amuſe avec beaucoup de plaiſir à manier le Pinceau.

DORIMAN.

Vous trouverez céans de quoi vous occuper ; car depuis que nous vivons enſemble, j'ai de tout ; par conſéquent je me connois à tout.

POLIMATTE.

La Peinture eſt une vérité fauſſe ; le ſpectacle hiſtorique de l'Univers ; pour y réuſſir auſſi bien que dans l'éloquence & la Poëſie, on doit étudier la Nature ; faire choix de ce qu'elle a de plus beau.

LISIDOR.

C'eſt où je m'attache ; j'aime la ſimple & belle nature avec tranſport.

POLIMATTE.

Ecoutez & profitez ! imitez ſurtout le naturel, les graces de Michel Ange ; la fierté, le terrible de l'Albâne.

LISIDOR.

Le terrible de l'Albâne ! mille pardons, tout le monde penſe au contraire.....

POLIMATTE.

Tout le monde penſe mal. Je vous trouve aſſez partagé de connoiſſances. M. vous reçoit.

LISIDOR.

Ah! M. votre bonté égale votre ſavoir.

DORIMAN.

Vous ſerez content des conditions.

LISIDOR.

Le ſeul bonheur de vous être attaché.....

DORIMAN.

Vous vous louerez de mon fils. Il a plus d'eſprit qu'on n'en a à ſon âge, je me flatte que vous lui donnerez tous vos ſoins.

LISIDOR.

Ah, Monſieur, je me ſens porté bien plus que je ne puis le dire à me livrer tout entier à ce qui vous appartient.

POLIMATTE, *à Doriman.*

» Je prétens qu'à quinze ans votre » fils ſache auſſi bien que moi les Ma- » thématiques; bien entendu que je les » lui enſeignerai moi-même. (*à Liſidor.*) » Les avez-vous appriſes?

LISIDOR, *à part.*

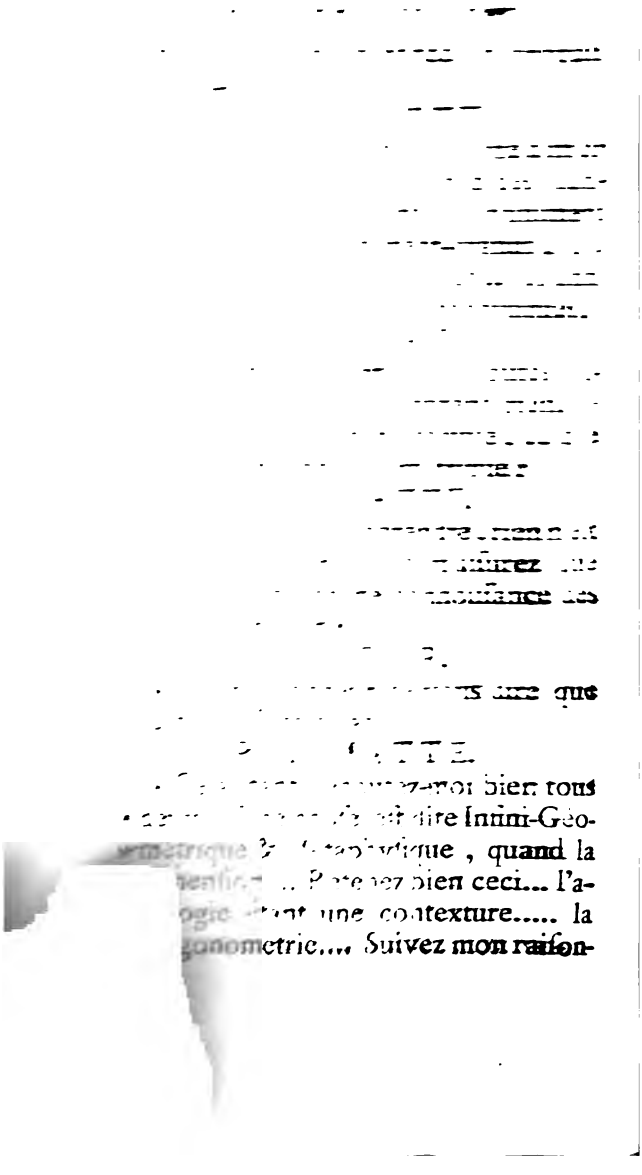
» Feignons pour avancer les inſtants » de voir Lucile. (*haut.*) Non, Mon- » ſieur.

POLIMATTE.

» Quoi, vous n'avez pas au moins » quelques notions des Eléments?

LISIDOR.

» N'eſt pas qui veut univerſel com-



» nement, il eſt profond.... La toiſe ſe » meſure par des pieds; les pieds par des » pouces; les pouces par des lignes..... « enſorte qu'Infini-Géométrique eſt » une choſe qui ne peut ſe méſurer. » Vous concevez bien cette définition?

DORIMAN.

» Non, je ne l'entens point du tout.

POLIMATTE.

» Ce n'eſt pas ma faute.

LISIDOR.

» En effet, Monſieur s'eſt expliqué » d'une maniere très-claire.

POLIMATTE.

» Pour mieux me comprendre, il » faudroit être éclairé dans la Géomé- » trie, ſience des Démonſtrations.

LISIDOR, *à Polimatte.*

» Quelque borné que je ſois là-deſ- » ſus, je vais, ſi vous me le permettez, » tâcher de donner à Monſieur, une dé- » finition qui pourra lui paroître plus » intelligible. Un Infini....

POLIMATTE.

» Voilà le ridicule de la plûpart des » gens; ils ont la fureur de parler de » ce qu'ils n'entende t pas.

DORIMAN.

Mais je voudrois avoir....

[illegible]

SCENE [illegible]

[illegible]

DORIMAN.

[illegible]

LISIDOR.

[illegible] conversation [illegible]

DORIMAN.

[illegible] rare, singulier.

LISIDOR.

[illegible]

DORIMAN.

[illegible], excellent

LISIDOR.

[illegible] le monde,

plus d'originaux qu'on ne croit.

DORIMAN.

Ne déguiſez point ; qu'en penſez-vous ?

LISIDOR.

Monſieur, puiſqu'il faut parler franchement à un galant homme comme vous ; ſe peut-il que vous vous ſoyez laiſſé éblouir ſi longtems par de fauſſes lueurs ?

DORIMAN.

Comment, Monſieur ?

LISIDOR.

Monſieur, l'idée avantageuſe que vous avez de lui fait tout ſon mérite ; ne venez-vous pas de voir par vous-même à quel point il eſt ſuperficiel ? hardi, déciſif, parlant galimatias ſur les choſes qu'il a cru que j'ignorois ; embarraſſé, changeant de diſcours ſur les matiéres qu'il a vû que je ſavois, caractere ordinaire des demi-Savants.

DORIMAN.

Ne confondez pas M. Polimatte avec de telles gens ; ſans quoi je pourrois bien diminuer la bonne opinion que j'avois d'abord conçue de vous : ce qu'il dit n'eſt pas à la portée de chacun. Ah, c'eſt un génie inimitable en

DORIMAN.

Oui, vous avez raiſon, reſtez : (*à part.*) je ne ſerai pas fâché d'entendre raiſonner plus à fond cet homme-ci. (*à Liſidor.*) Vous ſerez étonné des talens de Lucile ; mon ſyſtême eſt que les Dames naiſſent avec plus de diſpoſitions que nous pour les Belles-Lettres ; auſſi, ma fille poſſéde l'Hiſtoire, la Fable, la Géographie ; elle a quelque teinture de Poëſie, elle déclame à merveille, je lui ai donné depuis peu un Maître Italien ; fort habile & très-honnête-homme ; outre cela, elle peint toutes ſortes de ſujets, & ſait fort bien la Muſique.

LISIDOR.

Je ſuis perſuadé qu'elle raſſemble toutes les perfections.

DORIMAN.

» Ah ! ſi mon Pere avoit fait pour » moi, ce que je fais pour mes enfans, » qu'il n'eût rien épargné pour me pro» curer toutes ſortes de bons Maîtres ; » je ſerois devenu un fort habile hom» me, je ſuis né avec beaucoup de » goût ; j'ai eu dès mon enfance la loua» ble ambition de tout ſavoir....

SCENE VII.

DORIMAN, LUCILE, LISIDOR.

DORIMAN.

VOici ma Fille, (*à Lucile.*) Monſieur vient pour être Précepteur de votre Frere.

LUCILE.

Il n'en a pas l'air, mon Pere.

LISIDOR.

Quelque heureux qu'il ſoit pour moi d'avoir l'agrément de Monſieur; je ne ſentirai mon bonheur qu'autant que je m'appercevrai que je ne ſuis point déſagréable à Mademoiſelle.

LUCILE.

Ce que je ſais de vous, Monſieur, & ce que je vois, fait beaucoup en votre faveur; & ſi j'étois conſultée....

DORIMAN.

Il ſe connoît en peinture: faites-lui voir cette tête d'après Rimbrand dont les Connoiſſeurs ſont ſi contens.... A propos, Monſieur jugera mieux de vos talens ſur un ouvrage de votre inven-

tion. (*au laquais.*) Qu'on apporte le dernier tableau, où ma fille travailloit, il eſt au-deſſus de ſon Clavecin.

LUCILE.

Mon Pere, il n'eſt pas encor achevé.

DORIMAN.

N'importe, M. jugera de ce que vous pouvez faire par ce que vous avez fait.

LUCILE, *à part.*

Que ce moment eſt terrible pour moi!

DORIMAN *à Liſidor.*

Vous lui en direz votre ſentiment avec ſincérité.

LISIDOR.

Ah! Monſieur, je vous promets de vous obéir à la lettre; je dirai à Mademoiſelle tout ce que je penſe; pourvû qu'elle ne s'en offenſe point.

LUCILE.

Bien loin de m'en offenſer, je me joins à mon Pere, pour vous prier de me parler à cœur ouvert; je ſuis diſpoſée à profiter de vos avis. (*à part.*) Je tremble.

LISIDOR.

Mon zéle ne vous en donnera jamais...

SCENE VIII.

DORIMAN, LUCILE, LISIDOR, LA FLEUR *apporte le Tableau Il le met ſur un Chevalet.*

DORIMAN.

VOici le Tableau ! examinez-le en détail, avec ſoin. Eh-bien, Monſieur, que vous en ſemble ?

LISIDOR, *bas à Lucile.*

Ciel ! que vois-je, adorable Lucile ! (*haut.*) J'y découvre de grandes beautés, un bon choix de couleurs, de la naïveté, des graces, une vérité qui m'enchante. (*bas à Lucile.*) Quoi j'y trouve Liſidor.

LUCILE, *bas à Liſidor.*

Taiſez-vous donc ?

DORIMAN.

Parlez naturellement, ſans flatterie, Monſieur : comment vous paroît-il ?

LISIDOR.

Puiſque vous m'ordonnez de dire mon ſentiment; j'ai quelque peine à démêler ce ſujet. Je vois un Amour dont

le flambeau eſt à l'écart ; qui a ſon bandeau ſur la bouche, au lieu de l'avoir ſur les yeux ; ſon carquois mêlé de fleurs avec les fléches..... Une bergere..... Le temps.... l'hymen.... Tout cela me paroît aſſez difficile à comprendre ; & pour mieux juger du tout enſemble, il faudroit d'abord connoître le ſujet.

DORIMAN, *à Lucile.*

Expliquez-le à Monſieur.

LUCILE.

Une vérité qui me frapa, il y a quelque tems, m'en a fourni l'idée. L'Amour dont vous voyez le bandeau ſur la bouche eſt un amour éclairé qui impoſe le ſecret en aimant : ſon flambeau à l'écart fait voir que l'éclat ne convient pas aux grandes paſſions ; ſon carquois mêlé de fléches & de roſes, prouve que, comme la roſe a ſes épines, l'Amour a ſes peines ; & le Temps fait approcher l'hymen de l'Amour, pour conſoler la Bergere aſſiſe ſur ce gazon, en ſorte que tout ſe réduit à penſer, que la prudence, le ſecret & la perſévérance ſurmontent en aimant les plus grands obſtacles.

LISIDOR.

Fort bien ; l'imagination en eſt charmante ; rien n'eſt plus clair ; je conçois que la réfléxion a beaucoup de part à votre ouvrage, tout m'y paroit délicat..... Juſteſſe dans le deſſein, Ordonnance bien entenduë ; Nobleſſe dans les figures .... des Graces par tout. L'Amour même ſemble avoir conduit votre pinceau ; mais à ne vous rien cacher ; je voudrois plus de vivacité, plus d'expreſſion dans le viſage de cette Belle, je ne trouve pas ſon attitude aſſez parlante.

DORIMAN, *à Lucile.*

Soyez attentive, Monſieur paroît raiſonner fort juſte.

LUCILE.

Je n'en perds pas un mot.

LISIDOR.

Les yeux, ſurtout les yeux ; l'ame de la beauté ; ſont le miroir de l'amour ; ils ne diſent pas, ces beaux yeux, ce qu'ils peuvent dire, ils ne ſont pas auſſi animés, que je m'imagine qu'ils devroient l'être. Non, la ſatisfaction de la Bergere, n'eſt pas exprimée avec ardeur, ſa joye ne ſe manifeſte pas aſſez.

DORIMAN *à Lucile.*

Vous voilà toute étonnée, toute distraite.

LUCILE.

Point du tout, je suis attentive.

LISIDOR *à Doriman.*

Vous m'avez ordonné d'être sincere.

DORIMAN.

Oui, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir; dites-lui tout ce que vous pensez.

LISIDOR.

C'est mon dessein; & pour vous en convaincre, je vais m'expliquer encor plus intelligiblement..... Sans détour.... Supposons dans ce moment, que vous êtes cette même Bergere; & je m'imaginerai pour un instant aussi que je suis l'Amour, ou l'Amant; Monsieur sera le Juge du dégré de tendresse & de l'attitude que vous auriez dû donner à vos figures..... Feignons-nous donc les originaux de ce tableau..... Penchez, je vous prie, négligemment, mais gracieusement la tête..... Fort bien... Arrêtez sur moi tous vos regards..... Fixez-moi sans crainte: M. le permet.. Sans crainte.....

DORIMAN.

Mais, qu'a-t-elle commun....

LISIDOR.

...einture, comme vous savez, ...t, est une imitation de la Na-

ture.... Quand on a l'imagination bien frappée de ſon ſujet, on ſe transforme en ce qu'on veut peindre ; & voilà ce qui fait que je ſuis charmé de Mademoiſelle ; on ne peut avoir une pénétration plus heureuſe. Je ſuis d'un contentement inexprimable ; vous devez être fort ſatisfait auſſi, de ce que vous venez de voir.

DORIMAN.

Vous raiſonnez principes ; je n'ai de ma vie entendu parler peinture comme vous.

On ôte le tableau.

SCENE IX.

DORIMAN, LUCILE, LISIDOR, LA FLEUR.

LA FLEUR, *à Doriman.*

MOnſieur, Madame votre ſœur vous demande.

DORIMAN.

Ah ! voici quelque nouveauté ! voyons de quoi il s'agit ; je reviens ſur le champ. (*à Liſidor.*) Faites à Lucile, je vous prie, quelques queſtions ſur la Muſique.

LISIDOR.

J'agirai avec la même ſincérité ; & je ſuis perſuadé que Mademoiſelle ne contente pas moins les oreilles que les yeux.

SCENE X.

LISIDOR, LUCILE.

LISIDOR.

ENfin, graces à mon déguiſement, je me trouve ſeul avec vous ! charmante Lucile, que ne vous dois-je point ! que je ſuis pénétré de ce que je viens de voir ! quoi ! vos belles mains s'occupent à tracer les traits de Liſidor ! une Paſſion éternelle pourra-t-elle m'acquitter d'une faveur ſi précieuſe ?

LUCILE.

Je n'oſe répondre à vos tranſports ; mon eſprit eſt ſi embarraſſé ; mon cœur ſi agité, qu'à peine ai-je la force de parler.... Ah, que je crains le malheur qui nous menace !

LISIDOR.

Et moi je me flatte.... j'eſpere beaucoup ; on travaille à déſabuſer Mon-

ſieur votre Pere ; ma naiſſance & mon bien lui ſont connus ; Madame votre Tante Araminte, chez qui j'ai eu le bonheur de vous connoître, ſe promet tout, & mon Rival eſt prêt à donner dans le piége qu'on lui a dreſſé.

LUCILE.

C'eſt ce que je ne puis croire : mille accidents peuvent traverſer notre projet.... Hélas ! ....

LISIDOR.

S'il ne réuſſit pas, que deviendrai-je, que deviendrez-vous vous-même ?

LUCILE.

La ſeule reſſource qui me reſte, ſera de ne plus feindre. On ne ſçauroit me marier malgré moi : ſi mon Pere ne ſe rend pas, je ſuis réſoluë de lui aprendre non ſeulement ma tendreſſe pour vous ; mais encore mon averſion invincible pour Polimatte : par-là, je m'attirerai toute ſa colére ; notre maiſon ne ſera pour moi qu'un enfer domeſtique, je le ſai ; mais n'importe, je me conſerverai pour vous ; j'attendrai un tems plus heureux.

LISIDOR, *ſe jettant à ſes genoux.*

Ah ! ç'en eſt trop, adorable Lucile ! Quel excès de tendreſſe ne vous dois-

je pas ! Que n'ai-je mille cœurs à vous offrir !

LUCILE.

Levez-vous, j'entens quelqu'un.....? C'eſt Araminte.

SCENE XI.

LISIDOR, LUCILE, ARAMINTE.

LUCILE, *vivement.*

EH bien, ma chere tante ! mon pere ſe rend-t-il? L'avez-vous perſuadé?

ARAMINTE.

Pas encore, mais peut-être.....

LUCILE.

Agiſſez, je vous en conjure ; ne vous rebutez pas ; ma chere tante, priez, preſſez.....

LISIDOR.

Ah, Madame, je vous devrai le bonheur de ma vie !

ARAMINTE.

Mon frere va ſe rendre ici ; retirez-vous ; il ne faut pas qu'il nous trouve enſemble.

LUCILE.

Mais ſi mon pere.....

ARAMINTE.

Encore. Je l'ai déja ébranlé ; éloignez-vous, vous dis-je... Je l'entens ; vous paroîtrez quand il en ſera tems.

(*Ils s'en vont.*)

(*Seule.*) Non, je n'aurois jamais imaginé que l'entêtement de Doriman pût aller ſi avant. Je ne ſai par quel charme Polimatte l'a ſéduit au point de le préférer.....

SCENE XII.

DORIMAN, ARAMINTE.

DORIMAN.

C'Eſt pour vous confondre, & non pas pour être convaincu que je veux bien me prêter à votre épreuve ridicule ; je ſai par mon expérience à quoi m'en tenir. La vivacité de ſon amitié pour moi.....

ARAMINTE.

Voici l'heure du rendez-vous que notre fauſſe Comteſſe lui a donné ; vous êtes déja un peu moins prévenu ſur ſa ſience ; dans peu vous connoîtrez juſqu'où va ſon attachement pour vous.

DORIMAN.

Toutes vos tentatives ſeront inutiles ; je connois à fond l'étenduë de ſa reconnoiſſance ; il a le cœur excellent. Ah !... ſi vous ſaviez avec quels éloges, il parle de moi dans toutes les occaſions.....

ARAMINTE.

Vous jugerez bientôt du motif qui le fait agir..... Je les apperçois ; entrons dans ce cabinet, d'où nous pourrons tout entendre.

SCENE XIII.

POLIMATTE, LISETTE.

Doriman & Araminte dans une couliſſe.

LISETTE.

QUe vous êtes preſſant.... ſongez-vous que nous n'en ſommes qu'à la ſeconde entrevuë ?

POLIMATTE.

Ah, Madame, la premiere a décidé de ma deſtinée ; elle a allumé dans mon cœur une paſſion, à laquelle on ne peut comparer que l'immenſité de vos charmes ; ne pourrai-je obtenir cet aveu favorable ?

LISETTE, *feignant de parler à part.*

Je prévoyois le danger, pourquoi m'y ſuis-je expoſée ?

POLIMATTE.

Madame, accordez à l'excès de mon amour.....

LISETTE.

Attendez.... Ma liberté.... votre mérite... Quoi, je balance... Ah ! je ſuis entraînée ; je céde ; votre mérite eſt le plus fort.... Il emporte l'équilibre ; la ſympathie triomphe, vous voulez ma main, il faudra ſe rendre.

POLIMATTE.

Ah, Madame, eſt-il bien vrai ! quel comble de joye !

ARAMINTE, *à Doriman.*

Vous entendez.

LISETTE.

Oui, je ſens que nous ſommes faits l'un pour l'autre ; ah ! vous êtes mon Apollon, vous m'inſpirez ; dans ce moment même, à l'heure que je vous parle, je travaille à une ſcène de Comédie des plus frapantes ; vous m'êtes néceſſaire ; je ne ſaurois la bien finir ſans vous. Si vous voulez me ſeconder, le ſuccès eſt infaillible. Je touche au dénouement.

POLIMATTE.

Diſpoſez de tout mon eſprit ; mais il

oit dans une assiette tran-
ne peut l'être que par la pos-
votre cœur & de votre main;
a plus; assurez mon bonheur;
chez le Notaire.

LISETTE.

: le cache point, je suis plus em-
que vous à terminer tout ceci.
... Hélas!... Mes yeux se rempliss-
e pleurs malgré moi.

POLIMATTE.

ue vois-je! quelles tristes pensées
nent traverser de si doux momens.

LISETTE.

Jne réfléxion bien naturelle m'ac-
ble; je suis informée de vos engage-
ens avec Lucile; vous deviez l'épou-
r; elle est jeune; elle est belle; peut-
tre l'aimez-vous encore?

POLIMATTE.

Connoissez mieux vos charmes.
D'ailleurs je n'ai jamais rien senti pour
elle; fausse avec un air d'ingénuité;
coquette sous un maintien modeste;
t esprit superficiel à qui j'étois in-
rent, faute de lumiéres; je l'épousois
uement par bonté pour Doriman.

DORIMAN, *à part.*

i?

LISETTE.

Mais l'eſtime que vous avez pour lui...

POLIMATTE.

Moi ; de l'eſtime pour lui ! j'ai trop de diſcernement pour la placer ſi mal.

ARAMINTE, *à Doriman.*

Voilà le prix de vos bienfaits.

POLIMATTE.

C'eſt le plus mince génie ; glorieux comme un riche Bourgeois annobli, ſans goût, ſans jugement.

LISETTE.

Cependant il fait tant de cas de vous.

POLIMATTE.

C'eſt tout ce que je lui connois de bon.

DORIMAN, *à part.*

L'impertinent !

LISETTE.

Tout m'allarme : la reconnoiſſance pourra vous rapprocher.

POLIMATTE.

De la reconnoiſſance ! c'eſt lui qui m'en doit aſſurément. Mon commerce lui a donné cette lueur d'eſprit qui le rend ſupportable : que de ſoins ne m'a-t'il pas couté ? En combien de façons ne m'a-t'il pas ennuyé ? J'étois obligé de parler, d'écrire, d'agir, de penſer

pour lui : car il ne penſe non plus que nos jeunes Marquis : il n'a jamais penſé; ce n'eſt pas ſon talent.

DORIMAN.

Ç'en eſt trop, je n'y puis plus tenir... (*à Polimatte.*) Pour vous prouver que je ſais penſer & agir par moi-même.....

POLIMATTE.

Je ne vous ſavois pas ſi près de moi.

DORIMAN.

Je ne m'abaiſſerai point à me plaindre de vous ; tout eſt terminé entre nous.

POLIMATTE.

Je venois me dégager ; nous ne ſommes pas faits pour vivre enſemble ; allons, Madame la Vicomteſſe....

FORTUNE'.

Non pas, s'il vous plaît, Madame la Vicomteſſe n'eſt pas un morceau pour vous ; viens ma chere.

POLIMATTE.

A qui parle donc cet impertinent?

LISETTE.

A moi, Monſieur, & je me ſens plus de goût pour le valet que pour le Maître.

FORTUNÉ.

Je le crois bien.

POLIMATTE.

Que ſignifie : . . .

ARAMINTE.

En vérité, Liſette, tu as fait des merveilles !

POLIMATTE.

Je ne débrouille point ce problême.

LISETTE.

Je vais vous l'expliquer. J'ai l'honneur d'être femme-de-chambre de Madame.

POLIMATTE.

Ah, je ſuis joüé !

LISETTE.

Quelle pénétration !

POLIMATTE, *à Fortuné.*

Et toi, maraut, tu étois donc d'intelligence ? . . . .

FORTUNE'.

Point d'invectives, ni d'éclairciſſement ; en faveur de ma nôce, je vous fais préſent de mes gages, & je prens mon congé.

POLIMATTE, *en s'en allant.*

Partons, fixons-nous dans des climats où le mérite connu enchaîne la fortune.

SCENE XIV.

TIMANTONI, *& les Acteurs précédens.*

JE vois avec ſatisfaction la retraite de Polimatte. Si per le remplacer, vous avez beſoin, Monſou, d'un Savant, qui n'eſt point oun ignorant....

DORIMAN.

Je renonce à eux pour toute ma vie.

SCENE XV. & derniere.

LISIDOR, LUCILE, *& les Acteurs précédens.*

LISIDOR.

MOnſieur, j'adore depuis longtems Mademoiſelle Lucile, & je vous aurois ſupplié de me l'accorder, ſans la prévention que je vous connoiſſois pour Polimatte.

DORIMAN.

Ah, ah! Monſieur le Précepteur.....

LISIDOR.

Pardonnez-moi ce ſtratagême. L'amour fait tout entreprendre.

TIMANTONI.

Voyez oun pou la Rouſe !

LUCILE.

Mon Pere, de grace, faites notre bonheur !

LISIDOR.

Monſieur, je vous en conjure....

TIMANTONI.

Si je croyois que mes ſouplications...

ARAMINTE.

Ne balancez plus, mon Frere ; j'aſſure par ce mariage, après moi, tout mon bien à ma niéce.

DORIMAN, *à Liſidor.*

Soyez heureux, Monſieur ! ma Fille eſt à vous.

LISIDOR.

Ah, Monſieur, quelle reconnoiſſance!

DORIMAN.

Vous me la témoignerez mieux, après que le Contrat ſera ſigné : Entrons.

LISIDOR, *à Liſette.*

Suis-moi, Liſette ! tu as contribué à mon bonheur, je veux faire le tien.

FORTUNE.

Il eſt tout fait, puiſque je l'épouſe.

LISETTE.

Ce que Monſieur y ajoutera, ne gâtera rien.

FORTUNÉ.

Plus de Comteſſe au moins.

TIMANTONI.

Enfin per mon ſavoir faire, nos Amans ſont ſatisfaits; je le ſouis auſſi, ma tou lou monde l'eſt-il ? Ce doute trouble ma joye, je n'oſe l'approfondir, (*au Parterre.*) C'eſt à vous, *Cariſſimi Signori*, à m'éclaircir.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Faux Savant* Comédie. Je crois qu'on en peut permettre l'impreſſion. Fait à Paris, ce 19. Août 1749.

DE CAHUSAC.

LA FEINTE
SUPPOSÉE

Chicaneau de Neuvillé, Didier Pierre

LA FEINTE SUPPOSÉE.

COMEDIE

En un Acte, & en Proſe,

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roy, le 10 Juin 1750.

Prix 1 liv. 4 ſols.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, rue S. Jacques, au-deſſus de la rue des Mathurins, à Saint André.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Permiſſion.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.

MONCADE.

LE MARQUIS.

ARLEQUIN.

UN NOTAIRE.

La Scene eſt dans la maiſon de Campagne de la Comteſſe.

LA FEINTE SUPPOSÉE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *(seul) arrive en révant.*

OUI, plus j'y pense & moins j'y trouve d'expédiens... Morbleu! de quoi me suis-je avisé de vouloir me marier! il faudra donc enfin, que j'épouse la Comtesse?.. Cependant si Moncade en étoit amoureux, s'il pouvoit s'en faire aimer.... il me tireroit d'embarras. Après tout, que risquai-je? je n'aime point ma prétendue. Qu'importe? est-ce donc pour aimer sa femme qu'on épouse aujourd'hui?

SCENE II.

LE MARQUIS, ARLEQUIN.

LE MARQUIS.

EH bien, as-tu fait ma commiſſion ?

ARLEQUIN (*d'un air conſterné.*)

Oui Monſieur.

LE MARQUIS.

As-tu vu ton Maître ?

ARLEQUIN.

Oui Monſieur.

LE MARQUIS.

Lui as-tu parlé, viendra-t'il ?

ARLEQUIN.

Oui Monſieur.

LE MARQUIS.

Tu es bien laconique aujourd'hui.

ARLEQUIN.

C'eſt que le chagrin n'eſt pas babillard.

LE MARQUIS.

Ah ! tu as du chagrin ! & peut-on en ſçavoir la cauſe ?

ARLEQUIN.

Je ſuis triſte ; parce que mon maître n'eſt plus gai.

LE MARQUIS.

Que veux-tu donc dire ?

ARLEQUIN.

Je veux dire que cette maiſon-ci nous portera malheur à mon maître & à moi. Madame la Comteſſe eſt fort aimable, elle le ſçait bien, & à cela il n'y a rien à redire ; mais mon maître le ſçait encore mieux qu'elle, & voilà ce qui m'afflige.

LE MARQUIS.

Cela t'afflige !

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas tout. Mon maître eſt aimable auſſi, la Comteſſe le verra, & n'aura pas le courage de le laiſſer ſoupirer ſeul ; & à vous dire le vrai, Monſieur, je crois déja que c'eſt une choſe faite ; car elle m'a queſtionné, pour ſçavoir s'il l'aime.

LE MARQUIS.

Comment ?

ARLEQUIN.

Oui Monſieur. Elle a même voulu me donner de l'argent pour lui rendre compte de ſes actions.

LE MARQUIS (*bas.*)

Puiſſent-ils s'aimer tous deux.

ARLEQUIN.

Je l'ai pris ſans conſéquence : car vous penſez bien que je n'irai pas trahir mon maître.

LE MARQUIS.

Et que te fait ſon amour & celui de la Comteſſe ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur, je vous en fais juge. Il eſt garçon, cela me rapporte quelque choſe. S'il ſe marie, je le connois, il eſt homme à ſe contenter de ſa femme ; & adieu mes profits. Plus de caſuel pour moi, me voilà réduit à mes gages.

LE MARQUIS.

Retourne à ſon appartement, & dis-lui, que je l'attends avec impatience : mais le voici. Laiſſe-nous.

ARLEQUIN (*à part*) *& en s'en allant.*

Je me défie de quelque choſe, cachons-nous dans ce boſquet pour les écouter ; & s'il faut enfin que mon maître ſe marie ; tâchons du moins d'en tirer parti.

SCENE III.

MONCADE. LE MARQUIS. ARLEQUIN, *au fond du Théâtre.*

MONCADE.

COmment Marquis, on dit, que tu vas nous quitter ?

LE MARQUIS.

On dit très-bien ; & je pars demain.

MONCADE.

Tu devrois bien nous accorder encore ſept ou huit jours.

LE MARQUIS.

Sept, ou huit jours ! tu veux donc me voir périr ici.

MONCADE.

Mais d'où te vient cette antipatie pour la campagne ?

LE MARQUIS.

Eh morbleu, ne m'en parles plus ; c'eſt le plus ennuyeux ſéjour . . .

MONCADE.

Oui. Quand on y eſt ſans compagnie.

LE MARQUIS.

Et quelle compagnie, dis-moi, veux-tu qu'on puiſſe y avoir ? des vieilles, des laides, des prudes & des ſots : malheureux, que Paris ne veut plus ſouffrir, & qui vont cacher leur diſgrace dans leurs triſtes Châteaux. Et tu appelles cela de la compagnie ? On ſe trouveroit parbleu bien heureux de s'en paſſer : mais ces gens-là ſont votre ombre. Voulez-vous les éviter d'un côté, vous les rencontrez de l'autre. Il ſemble qu'ils ſoient convenus entr'eux de partager le tems pour vous perſécuter ſans relâche. Je te jure qu'il y a quinze jours que je ſerois retourné à Paris ſans les inſtances de la Comteſſe. Mais elle aura beau faire, rien ne pourra m'engager à y reſter plus long-tems : je ſens à la fin, que l'ennui m'eſt mortel.

MONCADE.

Mais, pourquoi donc y demeure-t-elle ?

LE MARQUIS.

Pourquoi ? Par bienſéance. Elle s'eſt

imaginée qu'après la perte de ſon mari, elle ne devoit plus reparoître dans le grand monde ; & en conſéquence elle eſt venu s'enterrer ici à vingt-cinq ans : mais parbleu qu'elle ne prétende pas en faire autant de moi. Je ne ſuis pas encore ſon mari, &....

MONCADE.

Je m'étonne comment avec beaucoup d'eſprit qu'elle a, elle ſe laiſſe conduire par des préjugés.

LE MARQUIS.

Pour moi, je vois tous les jours la plûpart de nos Dames allier tant de petiteſſes avec des qualités ſi ſublimes, que je m'attends à tout de leur part.

MONCADE.

Tu conviendras cependant, que la Comteſſe eſt aimable, & que ſa ſociété eſt mieux compoſée, que celle qu'on trouve ordinairement à la Campagne.

LE MARQUIS.

Ma foi guères mieux. Araminte eſt une folle, qui a l'imagination gâtée par la lecture des Romans ; & qui croit que tout le monde eſt amoureux d'elle. Le petit Préſident eſt un diſſertateur aſſomant, qui ſous le grave titre de Philo-

ſophe, cache une ſtupidité inconcevable. Valere eſt un ſot, qui s'imagine que la ſuffiſance lui tiendra lieu d'eſprit. Emilie, qui a la folle vanité de tous nos nouveaux parvenus, affecte les travers des femmes de condition : & n'a que le ridicule de nos bourgeoiſes. Arſinoë....

MONCADE.

Eh, Marquis, je te demande grace pour les autres.

LE MARQUIS.

Je conſens à la leur faire en ta faveur Mai toi qui parles des agrémens de la Campagne, tu ne m'as pas l'air de t'y amuſer beaucoup. Je te trouve ſombre & rêveur depuis quelque tems. Ne ſerois-tu point amoureux ?

MONCADE.

Ma foi, mon cher, tu l'as deviné.

LE MARQUIS.

Ah! Défais-toi de cela, un amour qui rend triſte, eſt un monſtre qu'il faut étouffer en naiſſant: mais depuis quand le traites-tu ſi ſérieuſement ?

MONCADE.

...uis que j'aime.

LE MARQUIS.

Et que tu n'es pas aimé peut-être ?

MONCADE.

Je n'en ſçais rien. Ma ſituation eſt ſinguliére. J'aime une belle, qui ne veut pas qu'on ſoit amoureux, ou du moins qu'on le paroiſſe.

LE MARQUIS.

Tu as raiſon, le cas eſt particulier. Et quelle eſt donc, cette femme, qui ne veut point entendre parler d'amour ?

MONCADE.

C'eſt la Comteſſe.

LE MARQUIS.

Ma prétendue ! Parbleu la confidence eſt honnête.

MONCADE.

Tu m'as dit cent fois, que ce mariage n'étoit qu'une affaire de convenance. Je vois que vous n'avez pas l'un & l'autre beaucoup d'empreſſement à le terminer, & je juge que vous ne ſeriez peut-être pas fâchés de le voir rompre.

LE MARQUIS.

Tu juges très-mal : mais enfin t'es-tu déclaré ?

MONCADE.

J'en ai été tenté vingt fois ; mais je n'ai jamais osé.

LE MARQUIS.

Oh ! Parbleu pour la rareté du fait, je veux te servir.

MONCADE.

Eh Marquis, je t'en dispense ; tout ce que je te demande....

LE MARQUIS.

Très-sérieusement je veux t'aider ; & si tu réussis, je t'abandonne la Comtesse. Je suis curieux de sçavoir à quel point j'en suis aimé. Je sens à quoi je m'expose avec un rival aussi redoutable : mais enfin je veux bien en courir les risques. Commence donc par faire ta déclaration.

MONCADE.

Je t'avouerai, que je ne sçai pas comment m'y prendre ; car encore une fois tu sçais que la Comtesse....

LE MARQUIS.

Mais enfin, sur quoi juges-tu de sa répugnance ?

MONCADE.

Sur l'aversion qu'elle a conçûe pour

le Commandeur, depuis qu'il lui fait la cour.

LE MARQUIS.

Le Commandeur? Le plus fade, le plus insipide de tous les hommes. Eh morbleu, qui ne le haïroit pas? Je le hais bien, moi, à qui il n'a pas parlé d'amour. Que cela ne t'empêche pas de pousser ta pointe. La Comtesse est née tendre, quoiqu'elle affecte beaucoup d'indifférence, & elle ne craint tant d'entendre parler d'amour, que parce qu'elle appréhende de s'en laisser surprendre. Il faut donc... mais attends. J'imagine un moyen pour te mettre à ton aise. La fête de Chevalerie qu'Araminte a proposée, nous donne le privilége de tout dire, sans que les Dames puissent s'en offenser. Sers-toi de cette occasion pour déclarer tes sentimens sous le voile de la feinte & de la galanterie.

MONCADE.

Mais il faudroit que je fusse son Chevalier; & c'est le sort qui doit en décider.

LE MARQUIS.

Laisse-moi faire ; je le forcerai à t'être favorable.

ARLEQUIN (*à part.*)

Bonne découverte ! Allons trouver la Comtesse.

LE MARQUIS.

J'apperçois ma future, ne t'inquiéte point, & reprends ton enjouement.

(*Ils continuent à s'entretenir bas.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE. LE MARQUIS. MONCADE.

LA COMTESSE (*entre en rêvant.*)

COmment rompre ce mariage ? quel prétexte prendre avec le Marquis ; & comment cacher à Moncade ?... Je les apperçois, dissimulons. Ah ! vous voilà Messieurs ! je vous cherchois. Eh bien ! que pensez-vous de la fête qu'a imaginée cette folle d'Araminte ?

MONCADE.

L'idée en eſt galante.

LA COMTESSE.

Elle eſt extravagante. N'eſt-il pas bien amuſant pour nous d'être obligées d'écouter des fadeurs ! car vous autres galands de profeſſion, vous n'avez rien autre choſe à dire à une femme ; & ſans cela vous ſeriez ſouvent fort embaraſſés.

LE MARQUIS.

Convenez auſſi, Comteſſe, que la plûpart des Dames ſeroient fort fâchées, qu'on leur tînt d'autres propos.

LA COMTESSE.

Pour moi je ſuis ſi laſſe d'entendre parler d'amour, cela eſt ſi ennuyeux, que j'aurois refuſé d'être de la fête, ſi elle n'eût pas été propoſée chez moi.

LE MARQUIS.

C'eſt ſouvent la faute des amans, ſi l'amour paroît mauſſade. Croyez-moi, ma belle Comteſſe, il en eſt encore, qui poſſédent l'art de l'offrir ſous des couleurs plus aimables.

LA COMTESSE.

Quoique vous puiſſiez dire, j'ai peine à croire, que cette fête m'amuſe beaucoup.

[illegible]

SCÈNE [illegible]

LA COMTESSE. MONCADE.

LA COMTESSE.

Convenez, Moncade, que ce pro- [illegible] d'Araminte, est bien fol, bien [illegible]

MONCADE.

Madame! Je n'en conviendrai [illegible] vois au contraire de grands

avantages, & pour vous, & pour moi: car enfin, Meſdames, tout le monde eſt flatté d'inſpirer de l'amour, c'eſt la façon de vous le témoigner, qui quelquefois vous déplaît; c'eſt le retour qu'on exige de vous, qui ſouvent vous offenſe, c'eſt l'obligation qu'on impoſe à votre ſexe de vous en formaliſer, qui cauſe toujours votre embarras. Or dans cette occaſion nous pouvons vous faire des déclarations, ſans qu'elles doivent vous offenſer, ſans que nous puiſſions exiger du retour. Convenez bien plûtôt que cela eſt très-commode, & que c'eſt à tord que vous blâmez Araminte.

LA COMTESSE.

Je conçois bien, que cela ſeroit aſſez amuſant, ſi nous étions perſuadées, que vous êtes ſincéres; mais nous ſçavons au contraire, que vous devez feindre ces ſentimens, & vous jugez bien que cette connoiſſance ne doit pas nous les faire trouver bien flatteurs.

MONCADE.

Permettez-moi, Madame, de vous dire que vous n'êtes jamais bien ſures que ces ſentimens ſoient feints.

LA COMTESSE.

Comment ?

MONCADE.

Oui ſans doute : car enfin ne peut-il pas arriver, que nous les reſſentions réellement.

LA COMTESSE.

Et dans ce cas ?

MONCADE.

Quel avantage pour nous de pouvoir vous les déclarer, ſans crainte de vous déplaire !

LA COMTESSE.

Mais ſelon ce que vous dites, cette crainte n'eſt jamais ſans fondement : car en ſuppoſant avec vous que nous ſommes flattées d'être aimées, vous convenez qu'il y a une façon de nous l'apprendre qui peut nous déplaire, & vous n'ignorez pas qu'il y a beaucoup de fades adorateurs ; encore ſi c'étoit vous qui fuſſiez mon Chevalier, vous n'êtes pas amoureux ; nous pourrions convenir de ne point parler d'amour.

MONCADE.

Non pas, Madame, s'il vous plaît, je ne ſuis pas votre homme : ſi le ſort

me favorise à ce point-là, je veux jouir de tous les priviléges de la fête.

LA COMTESSE.

Au moins vous en jouiriez comme indifferent ; & la certitude que j'en aurois....

MONCADE.

Seroit mal fondée, je puis vous l'assurer.

LA COMTESSE.

Comment donc c'eſt preſque là une déclaration. Vous ne parleriez pas mieux ſi vous étiez mon Chevalier. En vérité vous me donnez de la curioſité, je ne ſerois pas fâché de vous voir faire l'amour.

MONCADE.

Et moi, Madame, je vous avouerai que je ſerois charmé de ſçavoir comment vous y répondriez, ſuppoſons un moment, que je ſois votre Chevalier ; & voyons comment vous recevrez la déclaration que je viens de vous faire.

LA COMTESSE.

Comment ? mais.... ne ſuppoſons rien, & attendons la déciſion du ſort.

MONCADE (*à part.*)

Le Marquis ne vient point.

LA COMTESSE.

Si vous ne devez pas l'être ; je ne veux point préparer avec vous un perſonnage, que je ſoutiendrois peut-être mal vis-à-vis de tout autre ; & ſi c'eſt vous, qui m'êtes deſtiné, je l'aiſſe à l'occaſion à m'inſpirer.

SCENE VI.

LE MARQUIS. LA COMTESSE. MONCADE.

LE MARQUIS, (*une écharpe à la main.*)

OH, pour le coup, Comteſſe, vous ne vous plaindrez pas, la fortune vous ſert à ſouhait.

LA COMTESSE.

Quoi ! C'eſt vous, Marquis, qui portez mes couleurs ?

LE MARQUIS.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

LA COMTESSE.

Moi ?

LE MARQUIS.

Oui. Convenez que vous êtes bien flattée ?

LA COMTESSE.

Assurément.

LE MARQUIS

Et toi, Moncade, tu ne dis rien. Mais félicite-moi donc.

MONCADE.

Oh sans contredit, je te félicite.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas tenté de t'en remercier, tu fais les choses de trop mauvaise grace.

MONCADE, (*à part.*)

Le Marquis auroit-il voulu me jouer ?

LE MARQUIS.

Pour vous, ma belle Comtesse, vous êtes bien contente, bien enchantée. Je le crois bien, vous n'aurez point à essuyer avec moi de propos langoureux ; je ne vous en aimerai assurément pas moins : mais je ne vous le dirai pas si souvent, cela vous paroîtra peut-être plus piquant.

MONCADE, (*à part.*)

Je n'en puis plus douter.

LE MARQUIS.

Mais qu'as-tu donc Moncade ? on diroit, que tu me boudes.

MONCADE.

Qui, moi ! Et pourquoi ?

LE MARQUIS.

Que ſçais-je moi, tu me parois inquiet & diſtrait.

MONCADE.

Je ſuis curieux auſſi-bien que toi de ſçavoir à qui le ſort m'a donné, & je ſors pour m'en inſtruire.

LE MARQUIS.

Arrête, (*bas.*) il ne peut plus cacher ſon chagrin. (*haut.*) Tiens, cette écharpe ne m'appartient point; c'eſt à toi fortuné Chevalier, que le ſort la remet.

MONCADE.

C'eſt la plus grande faveur qu'il pouvoit me faire.

LA COMTESSE, (*d'un air interdit.*)

Quoi ! c'eſt Moncade....

LE MARQUIS.

Comment donc, vous jouez l'embarras à ravir ! Cette aimable rougeur, qui colore votre front, ce ſon de voix entrecoupé, ces regards interdits, tout

exprime en vous le trouble de votre ame.

LA COMTESSE, *avec un ris forcé.*

Je ne croyois pas avoir l'air ſi embarraſſé.

MONCADE.

Madame, puis-je me flater que vous ne déſaprouverez pas le choix du ſort?

LA COMTESSE.

Je vous ai déja dit, que je n'en aurois pas fait d'autre.

MONCADE (*en voulant lui baiſer la main.*)

Souffrez....

LE MARQUIS.

Oh parbleu, attendez du moins que je n'y ſois pas. Vous allez tous deux un peu trop vîte, doucement s'il vous plaît, je prétends que ceci ſe paſſe dans les régles. Toi, Moncade, va faire ta déclaration par écrit, c'eſt par où l'on commence.

MONCADE.

J'y cours.

LA COMTESSE.

Laiſſez-le dire, je vous en diſpenſe,

LE MARQUIS.

Et moi, je ne t'en tiens pas quitte. Va, te dis-je, & ne perds point de tems.

SCENE VII.

LE MARQUIS. LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

POur vous, ma belle Comteſſe, vous ferez quelque difficulté pour la recevoir; car il faut de la décence en tout. Vous paroîtrez fachée de ſa hardieſſe; & dans le fond, vous ne le ſerez pas: vous commencerez par lui montrer des rigueurs, & vous finirez par lui donner des eſpérances.

LA COMTESSE.

En vérité, Marquis, je vous croyois plus ſage.

LE MARQUIS.

Comment plus ſage! je vous étale ici les maximes de morale les plus accréditées.

LA COMTESSE.

Fort bien. Je m'en ſouviendrai.

LE MARQUIS.

Doucement, s'il vous plaît, tout ceci n'eſt qu'une feinte, n'allez pas en faire une vérité.

LA COMTESSE.

Vous n'avez rien à craindre.

LE MARQUIS.

Vous ferez donc une noble réſiſtance; deux ou trois heures ſuffiſent pour cela : car il faut que vous ſçachiez que cela n'eſt plus guères à la mode ; enfin, l'inſtant de votre défaite eſt arrivé. Ce (*je vous aime*) ſi charmant doit payer la conſtance de votre Chevalier ; mais, écoutez-moi ſur tout, c'eſt ici qu'il faut de l'attention, vous ne devez faire cet aveu qu'en rougiſſant & les yeux baiſſés : car encore une fois, il faut ménager la bienſéance, c'eſt la vertu des belles.

LA COMTESSE.

Vos folies ſont aſſez divertiſſantes. Après ?

LE MARQUIS.

Après vous paroîtrez fâchée d'avoir laiſſé échapper votre ſecret, vous pleurerez ſi vous pouvez ; car enfin ne

pleure pas qui veut. Vous pleurerez donc, les larmes dans cette occaſion ſont un merveilleux effet. Votre Chevalier ne manquera pas de ſe jetter à vos genoux, il vous jurera de vous aimer toujours, vous vous appaiſerez.

LA COMTESSE.

Comment donc, quand vous auriez été femme, vous n'en rempliriez pas mieux le rôle.

LE MARQUIS.

Je l'ai vu jouer ſouvent : cela revient au même ; mais un moment, ce n'eſt pas tout. Il faudra ſceller votre union, on vous prendra la main, vous gronderez, on voudra la baiſer, vous vous défendrez : défenſe inutile, on la baiſera.

LA COMTESSE.

Ceci devient embarraſſant avec quelqu'un que l'on n'aime pas.

LE MARQUIS.

Au contraire. Vous conviendrez, qu'il ſeroit plus difficile de ſoutenir un pareil rôle vis-à-vis de quelqu'un qu'on aimeroit ; je ſçais bien, & j'en ai fait malheureuſement l'épreuve, que cette crainte n'eſt pas faite pour vous, & que

Moncade

Moncade & tous les hommes vous ſont indifférens.

LA COMTESSE.

Indifférens ! C'eſt trop dire, il y a des hommes que j'eſtime, & pour leſquels j'ai beaucoup d'amitié ; & aſſurément Moncade eſt de ce nombre-là.

LE MARQUIS.

Entendons-nous s'il vous plaît ; c'eſt d'amour dont il s'agit ici.

LA COMTESSE.

Cela devient différent.

LE MARQUIS.

Or dans ce dernier ſens, vous n'aimez pas Moncade.

LA COMTESSE.

Non aſſurément.

LE MARQUIS.

Mais ſi vous l'aimiez, ce que l'on n'imaginera jamais avec le fond d'inſenſibilité que vous avez, voyez quel ſeroit votre embaras. Vous ſeriez obligée d'écouter des propos ſans fin, & quels propos encore, des propos d'amour, & qui vous ſéduiroient d'autant plus que le goût, que vous auriez pour lui, vous les feroit croire ſincéres.

LA COMTESSE.

C'eſt aller un peu vîte.

LE MARQUIS.

Non Comteſſe, vous voudriez en-vain vous diſſimuler vos ſentimens. Les efforts même, que vous tenteriez pour les cacher, ne ſerviroient qu'à les lui faire plutôt connoître. (*à part.*) ſon trouble la trahit (*haut.*) d'un autre côté Moncade peut être ſécrettement amoureux de vous. Je vous dirai même que j'ai ſoupçonné qu'il l'étoit, & vous jugez combien j'en ai été allarmé.

LA COMTESSE.

Soupçonné ? Monſieur ſoupçonné.

LE MARQUIS.

Oui vraiment ; & mes ſoupçons ne me paroiſſoient que trop fondés : mais j'ai voulu les éclaircir. Je l'ai queſtionné, je l'ai retourné de toutes les façons.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

Vous n'avez rien à craindre. Cet homme-là n'aime que la Philoſophie. Jamais perſonne n'a été plus éloigné d'avoir de l'amour que lui.

LA COMTESSE.

Vous voilà, Meſſieurs. Vous avez la fureur de juger ſur de ſimples apparences ; & la plûpart du temps, vous ne ſçavez ce que vous dites.

LE MARQUIS (*à part.*)

Bon !

LA COMTESSE.

Moncade amoureux ! quelle folie !

LE MARQUIS.

Mais point du tout. Je vous ai dit qu'il ne l'eſt pas.

LA COMTESSE, *d'un ton piqué.*

Il ne l'eſt pas ! vous dites cela d'un ton bien aſſuré.

LE MARQUIS.

Oh parbleu, Comteſſe, accordez-vous donc avec vous-même. Déſirez vous qu'il le ſoit, ou qu'il ne le ſoit pas.

LA COMTESSE.

Eh bien oui, Monſieur, je ſouhaiterois qu'il le fût ! mais pour jouir du plaiſir de le voir à mes pieds, pour l'accabler de rigueurs, pour me venger de la ſotte froideur qu'il a pour mon ſexe. Etes vous ſatisfait à préſent ? Cela eſt-il poſitif ? C'eſt, je crois, m'expliquer aſſez clairement.

LE MARQUIS.

Pardon. Je m'apperçois que je deviens indiſcret ; je vous laiſſe. Les rôles qu'on eſt obligé de feindre coutent beaucoup à remplir ; le vôtre eſt ſans contredit des plus difficiles ; & je ſens combien vous avez beſoin de temps pour vous y préparer.

SCENE VIII.

LA COMTESSE. MONCADE.

LA COMTESSE (*à part.*)

Moncade ne m'aime point.

MONCADE (*à part.*)

La Comteſſe eſt ſeule, profitons de l'occaſion.

LA COMTESSE.

Il vient. Cachons-lui mon dépit.

MONCADE.

Madame (*à part.*) je ne ſçais plus que lui dire, (*haut,*) quoiqu'en diſe le Marquis, je viens vous faire ma déclaration moi-même.

LA COMTESSE (*à part.*)

Il paroît embaraſſé.

MONCADE.

Quelque puiſſante que ſoit votre idée, votre préſence m'inſpirera beaucoup mieux.

LA COMTESSE.

La déclaration eſt galante.

MONCADE.

Madame, je le vois, vous croyez, que je ne vous fais cet aveu que pour remplir les devoirs impoſés au Chevalier, mais vous ne le devez qu'à l'amant, & à l'amant le plus tendre.

LA COMTESSE. (*à part.*)

Ce n'eſt pas là le ton d'un indifférent.

MONCADE.

Je profite, il eſt vrai, de l'occaſion de la fête; mais c'eſt pour vous déclarer mes véritables ſentimens.

LA COMTESSE.

Moncade, épargnez-vous la peine de feindre; je ne ſuis pas facile à perſuader, je vous en avertis.

MONCADE.

Madame, je ſuis incapable de fauſſeté.

Je vous aime ; mais je n'oſois vous le laiſſer appercevoir.

LA COMTESSE, *d'un air grave.*

Moncade.....

MONCADE.

Oui, Madame, je vous aime, je dois vous le dire, & je vous le dirai, duſſiez-vous en fâcher.

LA COMTESSE.

Et pourquoi donc ? Je ne me fâche point d'un badinage.

MONCADE.

Je vous l'ai déja dit, il n'eſt pas queſtion ici de badinage, je parle très-ſérieuſement, je vous aime.

ſe jettant à ſes genoux.

Croyez-en mes ſermens, croyez-en mes tranſports.

LA COMTESSE (*émue.*)

Moncade, que faites-vous ?

MONCADE.

Madame...

LA COMTESSE.

Songez,...

LA COMTESSE.

Je ne m'attendois pas à tant de hardieſſe de votre part.

MONCADE (*se relevant.*)

Comment donc, Madame, eh de quoi vous fâchez-vous, je joue mon rôle.

LA COMTESSE (*bas.*)

Je l'avois oublié.

MONCADE.

Permettez-moi de vous dire que vous ne devez pas vous offenser de ma déclaration.

LA COMTESSE (*à part.*)

Peut-on feindre auſſi bien !

MONCADE.

Jamais Chevalier n'a brulé pour ſa Dame d'une ardeur auſſi vive, auſſi ſincere, auſſi conſtante. Oui. Je veux ſervir de modéle aux amans à venir malgré les enchanteurs & les jaloux.

LA COMTESSE (*à part.*)

Ai-je pû me tromper contre toute apparence ?

MONCADE.

Mais, Madame, je m'apperçois que tout ceci vous ennuye, donnons mon rôle au Commandeur, il vous aime, & ſans doute il s'en tirera beaucoup mieux.

LA COMTESSE.

Eh Monſieur, laiſſez là votre en-

nuyeux Commandeur ; & ne me parlez jamais de ces fadeurs-là.

MONCADE.

Eh bien, Madame, n'en parlons plus. Je voulois vous amuſer, j'ai le malheur de ne pas réuſſir, voilà qui eſt fini, il n'en ſera plus queſtion.

LA COMTESSE *(à part.)*

Cachons-lui mon trouble. *(haut.)* Eh Moncade encoreune fois ceſſez de feindre. Si vous ſçaviez combien ce ton-là eſt ridicule quand on n'eſt point amoureux, vous vous épargneriez la peine de me tenir de pareils propos; & à moi l'ennui de les entendre.

(Elle ſort.

MONCADE.

Eh Madame, pouvez-vous traiter ſi ſérieuſement un badinage? Daignez m'écouter.

SCENE IX.

MONCADE. LE MARQUIS.

MONCADE.

Elle fuit. Que dois-je penſer de ſa colére ? Marquis, je ſuis perdu, la Comteſſe eſt irritée contre moi.

LE MARQUIS.

Tu ne t'es donc pas déclaré ?

MONCADE.

J'ai craint de la fâcher.

LE MARQUIS.

Tu as craint ? Et d'ou diable viens-tu pour avoir de pareilles craintes. As-tu jamais vu des femmes ſe fâcher ſincérement, parce qu'on leur dit qu'on les aime ?

MONCADE.

Mais tu ſçais que la Comteſſe....

LE MARQUIS.

La Comteſſe tant que tu voudras. Tu es ridicule avec tes appréhenſions. A-t-on jamais dit à un femme, qu'on me

l'aime pas ? C'eſt cependant ce que tu viens de faire.

MONCADE.

Sa préſence m'intimide ; c'eſt pourquoi j'avois pris le parti de lui écrire : mais avant de lui envoyer ma lettre, je voudrois te la faire voir... Je ne la trouve point... l'aurois-je perdue ? ..

LE MARQUIS.

Eh morbleu, laiſſe-là ta lettre, & va trouver la Comteſſe.

MONCADE.

Je n'oſerai jamais lui avouer que je l'aime. Marquis, tu devrois la prévenir.

LE MARQUIS.

Oh parbleu c'en eſt trop. Rappelle-toi nos conventions. Je ne t'ai cédé la Comteſſe qu'à condition, que tu t'en ferois aimer, Vois, invente des moyens, tente-les, réuſſis ſi tu peux, j'y donne les mains : mais ſi tu veux que je te parle ſincérement, je ne vois pas que tu prennes beaucoup & ſur ce pied-là, je ſuis ton ſerviteur, & j'épouſe.

MONCADE.

C'eſt donc ainſi que tu veux me ſervir ?

LE MARQUIS.

Tout ce que je puis faire pour toi, c'eſt de ne me pas oppoſer à tes deſſeins. Il me ſemble que ç'en eſt aſſez.

MONCADE.

Je vais donc trouver la Comteſſe.

LE MARQUIS.

Va vîte avant qu'elle ait rejoint la compagnie. Et ſi tu ne réuſſis pas, ſouviens-toi que j'épouſe.

SCENE X.

LE MARQUIS. LA COMTESSE.

LE MARQUIS *à part.*

QU'on eſt ſot, quand on eſt amoureux!... mais la voici déjà, ſon dépit & ſon agitation ſont peints ſur ſon front.

LA COMTESSE (*rêvant.*)

Que ne puis-je me venger!

LE MARQUIS (*à part.*)

Diſſimulons encore.... (*haut.*) Eh bien, Comteſſe, avez-vous vu votre

Chevalier ? Comment le trouvez-vous? Gauche, n'eſt-ce pas ? Je le crois parbleu bien, il n'eſt pas aiſé de feindre longtems un amour qu'on ne reſſent pas.

LA COMTESSE.

Eh, Marquis, laiſſez là votre Moncade & ſon amour, il m'eſt fort égal qu'il en ait ou qu'il n'en ait pas.

LE MARQUIS.

Mais cela ne me l'eſt pas à moi. Comteſſe; & j'ai beſoin là-deſſus d'une explication.

LA COMTESSE.

Oh point d'explication; s'il vous plaît, je vous avertis que je ne les aime pas.

LE MARQUIS.

Comment donc l'entendez-vous, Comteſſe ? il faut bien que je ſçache à quoi m'en tenir ſur le compte de Moncade : car enfin ſi vous l'aimiez. . .

LA COMTESSE.

Eh bien ſi je l'aimois, qu'auriez-vous à dire ? nos engagemens ne ſont pas ſi forts que je ne puiſſe les rompre, je penſe que je ſuis encore ma maîtreſſe.

LE MARQUIS.

Assurément mais....

LA COMTESSE.

Mais si cela étoit je vous le dirois, finissons donc ce badinage, & changeons de conversation : car celle-là m'ennuie, je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Ceci devient un peu sérieux.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

LE MARQUIS.

Vous m'avez l'air piqué.

LA COMTESSE.

J'ai l'air piqué ? vous m'impatientez.

LE MARQUIS, *ironiquement.*

Fort bien, Comtesse ! me voilà désabusé.

LA COMTESSE.

En vérité vous êtes insuportable avec votre prétenduë pénétration. Apparemment, que je dois mieux sçavoir, ce que je pense que vous. Encore une fois finissons ce badinage, ou je me fâcherai.

LE MARQUIS (*ironiquement.*)

Oh parbleu, Comtesse, vous m'enchantez, j'appréhendois que vous n'eus-

fiez du goût pour Moncade : mais vous me raſſurez. Je vais donc ſonger aux moyens de hâter mon bonheur.

LA COMTESSE.

Eh oui, Monſieur, allez & laiſſez-moi tranquille un moment.

SCENE XII.

LA COMTESSE. ARLEQUIN.

LA COMTESSE.

COmment me débarraſſer de cet homme-là. Il ſemble qu'il prenne plaiſir à me perſécuter.

ARLEQUIN (*arrive en courant.*)

Ah, Madame, je vous trouve enfin.

LA COMTESSE.

Eh, laiſſe-moi, je n'ai pas le tems de t'entendre.

ARLEQUIN.

Il y a une heure que je vous cherche partout, & que j'épie le moment de vous parler.

LA COMTESSE.

Qu'as-tu donc de ſi preſſé à m'apprendre ?

ARLEQUIN *va & vient continuellement pour voir s'il n'eſt point écouté.*

Un ſecret... Oh diable, c'eſt un ſecret important, il vaut ſon peſant d'or celui-là : mais je crains.....

LA COMTESSE.

Eh, que crains-tu ?

ARLEQUIN.

Je tremble qu'on ne nous ſurprenne.

LA COMTESSE.

A quoi bon tant de précautions ?

ARLEQUIN.

Diable ! J'ai tout à craindre pour mon dos.

LA COMTESSE.

Je te garantirai de tout.

ARLEQUIN.

Mon Maître...

LA COMTESSE.

Eh bien ton Maître ?

ARLEQUIN (*allant & venant toujours.*)

Mon Maître & le Marquis.

LA COMTESSE.

Explique-toi donc.

ARLEQUIN.

J'étois tantôt dans ce jardin.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Mon Maître & le Marquis y étoient auſſi.

LA COMTESSE.

Après...

Ils ſe croyoient bien en ſureté. (*Il rit.*) Ah ! ah ! Ah ! je les écoutois.

LA COMTESSE.

Eh laiſſe là toutes tes inquiétudes, je t'ai déja dit que tu n'avois rien à craindre.

ARLEQUIN (*riant toujours.*)

Ils parloient de vous, je me ſuis approché, &...

LA COMTESSE.

Finis donc vîte : car tu m'impatientes.

ARLEQUIN. (*avec une très-grande volubilité de voix.*)

Eh bien, Madame, le Marquis ne vous aime pas, il eſt d'intelligence avec mon Maître, pour vous tromper.

LA COMTESSE.

Me tromper ?

ARLEQUIN.

C'eſt lui & non pas le ſort qui l'a fait votre Chevalier. A l'égard de mon Maître, il eſt amoureux de... J'entens du bruit.

LA COMTESSE.

De qui ? achéve donc.

ARLEQUIN.

J'apperçois Monſieur le Marquis, je vous le dirai tantôt.

LA COMTESSE.

Cache bien tout ce que tu viens de m'apprendre, ton zéle ſera récompenſé.

(*Seule.*)

Ah, Marquis, vous avez voulu me jouer : mais je ſçaurai vous le rendre.

SCENE XII.

LA COMTESSE. LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

AH ! vous voilà encore Marquis ; je vous croyois chez le Notaire.

LE MARQUIS.

Depuis que je vous ai quittée, Comteſſe, j'ai fait quelques réflexions ; & j'ai voulu avant de terminer, ſçavoir ſi vous êtes toujours dans la même réſolution.

LA COMTESSE (*à part.*)

Il cherche à éluder.

LE MARQUIS.

Il m'a ſemblé, que vous cédiez à regret à mes inſtances.

LA COMTESSE.

Le prétexte eſt honnête ! Marquis, je vous croyois plus d'empreſſement.

LE MARQUIS.

J'en ai ſans doute & beaucoup : mais je ne veux pas, que vous ayez à vous plaindre de moi. Le mariage eſt un engagement aſſez ſérieux, pour ne rien précipiter.

LA COMTESSE.

C'eſt-à-dire que vous voudriez différer.

LE MARQUIS.

Non pas aſſurément, mes réfléxions ne regardent que vous, je ſuis prêt à conclure.

LA COMTESSE.

Et moi auſſi, je vous l'ai déja dit.

LE MARQUIS (*feignant de s'en aller.*)

Je vais donc faire paſſer le Contrat.

LA COMTESSE (*à part.*)

Son embarras me divertit.

LE MARQUIS (*à part.*)

Elle me laiſſe aller. Qu'eſt-ce que cela veut dire.

(*haut*) & *revenant.*

Souvenez-vous, Comteſſe, que c'eſt vous, qui me l'avez ordonné.

LA COMTESSE.

Eh oui. Allez donc. Il eſt aſſez nouveau qu'il faille que ce ſoit moi qui vous preſſe.

LE MARQUIS (*à part.*)

Je n'y conçois rien.

LA COMTESSE.

Attendez-vous que Moncade vienne vous dégager?

LE MARQUIS (*à part.*)

Voilà donc le mot de l'énigme expliqué.

LA COMTESSE.

Vous voyez qu'il vous ſert aſſez mal.

LE MARQUIS.

à part. Remettons-nous.... (*haut.*)

Ah ! je vois ce que c'eſt, Comteſſe ; nous étions écoutés Moncade & moi ; on nous a trahis ; quelqu'un a parlé. Je dois tout avouer ; mais convenez du moins que je ſuis de bonne foi. Vous ſçavez tout, n'eſt-ce pas ? Le ſort n'a pas de part au perſonnage de Moncade. Il eſt vrai. Ce n'eſt que de ma façon qu'il eſt votre Chevalier.... Il faut bien en convenir. Mais enfin que voulez-vous ? L'amour délicat eſt facile à s'allarmer ; & le mien doit avoir moins de confiance que tout autre ; il avoit beſoin d'être raſſuré. Une épreuve lui devenoit néceſſaire, le blâmerez-vous d'avoir oſé la tenter. Il ne falloit point en charger un homme amoureux ; Moncade étoit fait pour ce rôle-là ; il feint d'aimer, il n'en eſt rien, il s'eſt expliqué, & n'a point réuſſi, quelle ſatisfaction pour moi de pouvoir déſormais compter ſur un retour qui doit faire toute ma félicité.

LA COMTESSE (*à part.*)

M'y ſerois-je attenduë ! . . ;

LE MARQUIS.

Vous ne répondez rien, Comteſſe ; cette ruſe innocente auroit-elle pû

vous offenser ? Songez au motif qui l'a inspirée..... Que ne feroit-on pas pour s'assurer qu'on a le bonheur de vous plaire.

LA COMTESSE *piquée.*

Je ne vous aurois pas crû, Marquis, assez modeste pour en douter.

LE MARQUIS, *ironiquement.*

Vous voyez que je gagne tous les jours à être connu : mais c'est trop différer mon bonheur & le vôtre ; je vois à présent combien je dois compter sur vous ; & je vais trouver le Notaire pour répondre à votre empressement. (*en s'en allant.*) Profitons de l'occasion qui se présente de nous rendre tous heureux.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE (*seule.*)

IL sort ! quel parti prendre ? Je suis désespérée ! Ah ! te voilà.

ARLEQUIN.

Oui Madame, j'attendois que le Mar-

» clarant mon amour : Si cet aveu vous » offenſe, vous n'avez qu'à dire un » mot ; & je vous délivrerai pour tou- » jours du malheureux,

MONCADE.

ARLEQUIN.

Eh bien, Madame, êtes-vous contente? vous me le paroiſſez du moins ; mais je ne le ſuis pas moi. La peur m'a repris en chemin. Cette lettre-là me tracaſſe, & ſi vous ne me raccomodez un peu le cœur.

LA COMTESSE (*lui donnant le reſte de la bourſe.*

Raſſure-toi donc une fois pour toutes.

ARLEQUIN.

Je n'ai plus d'inquiétude.

LA COMTESSE.

Le Notaire eſt ici, cours lui dire de de rien faire ſans m'avoir parlé.

ARLEQUIN.

Vous me feriez aller au bout du monde.

SCENE

SCENE XIV.

LA COMTESSE (*ſeule.*)

JE reſpire. Moncade m'aime ; & je puis enfin me livrer au penchant que j'ai pour lui... Mais que dire au Marquis ?... Je trouverai peut-être quelque prétexte, pour m'en débaraſſer. Voici Moncade. Jouiſſons de ſon embarras à mon tour.

SCENE XV.

MONCADE, LA COMTESSE.

MONCADE.

EH quoi, Madame, vous me fuyez encore ?

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Je ne ſçais trop, ſi je dois reſter. Un Chevalier tel que vous eſt trop dangereux dans un tête à tête.

MONCADE.

Madame....

LA COMTESSE.

Il faut avouer, que vous êtes un amant d'une eſpéce rare & ſinguliére. Je ne m'attendois pas, je l'avouerai, à la déclaration, que vous m'avez faite tantôt.

MONCADE.

Je vois qu'elle vous paroît auſſi ridicule, qu'elle l'eſt en effet.

LA COMTESSE.

Comment ridicule. Elle ne l'eſt point. C'eſt pure généroſité de votre part, de m'avoir avertie que vous ne m'aimiez pas. J'aurois pu me laiſſer ſurprendre à vos diſcours ; & déſormais je n'aurai plus rien à craindre.

MONCADE.

Ah ! Madame, que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ! vous y verriez l'amour le plus tendre joint au plus profond reſpect.

LA COMTESSE.

Vous ſentez bien à préſent que je ne puis plus vous croire après tout ce que vous m'avez dit.

MONCADE.

Madame, c'eſt la crainte de vous déplaire, qui m'a fait renfermer des ſentimens, qui paroiſſoient vous offenſer.

LA COMTESSE.

Eſt-ce encore le Chevalier, qui parle?

MONCADE.

Non, Madame, c'eſt Moncade le plus amoureux de tous les hommes.

LA COMTESSE.

Je crains, que vous ne jouiez encore votre rôle.

MONCADE.

N'en croyez pas mes diſcours & examinez mes actions. Pourquoi ſuis-je reſté ici malgré les affaires, qui m'appellent à Paris? pourquoi ces diſtractions, que vous m'avez cent fois reprochées, pourquoi ce trouble en vous voyant? pourquoi ces regards embaraſſés, que vous avez ſurpris? tout cela ne vous dit-il pas, que je vous aime?

LA COMTESSE.

Ne croiroit-on pas au ton de vérité qu'il prend, qu'il eſt réellement amoureux!

MONCADE.

Oui, Madame, je le ſuis.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous m'aimez ? ah ! je ne veux plus vous voir : car je ſens qu'à la fin je vous aimerois auſſi.

MONCADE.

Eh, Madame, pourquoi m'envier la ſatisfaction de croire que je vous ai rendu ſenſible, achevez de me rendre heureux.

LA COMTESSE.

Moncade, vous n'avez guéres de ménagement, ce que je vous ai dit ne devroit-il pas vous contenter ; & faut-il donc enfin vous dire que je vous aime ?

MONCADE.

Vous m'aimez ! Ah, Madame, quel eſt mon bonheur !

LA COMTESSE (*riant.*)

Ah ! ah ! ah ! quoi vous croyez de bonne foi que je parle ſérieuſement? Eh ne voyez-vous pas, que je joüe mon rôle auſſi.

MONCADE, (*à part.*)

Qu'entens-je, ô Ciel !

LA COMTESSE.

Convenez, que je m'en acquitte aſſez bien.

MONCADE.

Ah ! mon malheur eſt ſans reſſource ;

puiſque vous inſultez à ma douleur !

LA COMTESSE.

Ce pauvre Moncade ! en vérité il me fait compaſſion ? mais vous m'aimez donc bien prodigieuſement ? vous verrez qu'à la fin il faudra, que je l'aime auſſi. J'en ſuis bien un peu tentée : mais....

MONCADE.

Eh, Madame, par pitié...

LA COMTESSE.

Comment donc ! & de quoi vous fâchez-vous ? on vous aime, on vous le dit, & vous vous plaignez !

MONCADE.

Ne me raillez pas auſſi cruellement.

LA COMTESSE.

Mais très-ſérieuſement, je ne raille point. En vérité celui-là eſt bien ſingulier. Tantôt vous vouliez me faire croire, que vous étiez amoureux, & je ne vous croyois pas : à préſent je vous dis, que je vous aime; & vous ne voulez pas que cela ſoit. Que faut-il donc faire enfin pour vous perſuader ?

MONCADE.

Eh, Madame, je ne ſuis que trop perſuadé de votre averſion, la violence

de mon amour m'a forcé à rompre le ſilence, j'en ſuis aſſez puni ; & je vais vous délivrer d'un objet qui vous déplaît.

LA COMTESSE.

Ecoutez : mais j'apperçois Arlequin.

SCENE XVI.

LA COMTESSE. ARLEQUIN.

ARLEQUIN *accourant.*

OUf ! . . Madame, je viens de faire votre commiſſion, le Marquis étoit avec le Notaire, je ſuis arrivé fort à propos.

LA COMTESSE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Vous ne ſçavez pas tout ce qui ſe paſſe.

LA COMTESSE.

Qu'eſt-il donc arrivé de nouveau ?

ARLEQUIN.

Je vous diſois tantôt que M. le Mar-

quis eſt un fripon qui s'entendoit avec mon Maître.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Il s'entend auſſi avec le Notaire.

LA COMTESSE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Vous comptiez, Madame, épouſer M. le Marquis ? bon ! C'eſt mon Maître que vous épouſez à préſent.

LA COMTESSE.

Ton Maître.

ARLEQUIN.

Oui, mon Maître ; mais ce ſera le Marquis qui voudra vous épouſer..... Non.... ce n'eſt pas cela, il paroîtra le vouloir.... Attendez... Je ne ſçais pas trop comment ils ont arrangé tout cela ! Ah ! le voilà, vous vous marierez avec le Marquis, & cependant vous épouſerez Moncade.

LA COMTESSE.

Quel galimatias me fais-tu donc là ?

ARLEQUIN.

Galimatias ! Cela eſt clair comme le jour. Vous ſerez la femme de mon Maî-

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS. LA COMTESSE. MONCADE. LE NOTAIRE.

LE MARQUIS, *ramenant Moncade.*

TU as beau faire, tu ne t'en iras pas: il faut abſolument que tu ſignes.

MONCADE.

Marquis, c'eſt donc ainſi....

LE MARQUIS.

Eh de quoi te plains-tu? eſt-ce ma faute à moi ſi tu n'as pas ſçu te faire aimer? allons, allons, fais les choſes de bonne grace. La Comteſſe ne ſeroit pas moins mariée quand tu ne ſignerois pas.

MONCADE.

Je te prie encore une fois de m'en diſpenſer.

LE MARQUIS.

Eh, allons donc, tu fais l'enfant.

LA COMTESSE.

Comment, Moncade, vous que j'ai toujours regardé comme un ami, vous refuſez de ſigner mon Contrat, j'ignore quelles ſont vos raiſons.

MONCADE.

Non, Madame, vous ne les ignorez pas : mais vous aimez le Marquis.

LA COMTESSE.

Ce n'eſt plus un miſtere, puiſqu'enfin je vais l'épouſer.

MONCADE.

Vous avez donc voulu jouir de mon embarras & de mon déſeſpoir. Eh bien, Madame, ſoyez contente ; je vais . . .

LA COMTESSE.

Moncade, c'eſt pouſſer trop loin la feinte ; & il eſt tems que ce jeu-là finiſſe, *prenant la plume & ſignant.*

Allons-donc, puiſque vous ne voulez pas ſigner, nous nous paſſerons de votre ſignature.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle ſigne ? Qu'eſt-ce que cela ſignifie !

LA COMTESSE, *bas au Notaire.*

Allez, Monſieur, & ne vous éloignez pas.

MONCADE, *en s'en allant.*

Je ſuis perdu.

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Et vous, Moncade, reſtez.

LE MARQUIS.

Oh parbleu, Comteſſe, permettez-

lui du moins de ſigner ſon Contrat.

LA COMTESSE *riant.*

Son Contrat ? Non, Monſieur, ce n'eſt pas ſon Contrat, c'eſt le vôtre.

LE MARQUIS.

Qu'entens-je !

LA COMTESSE.

Vous êtes ſurpris. Apprenez que j'ai gagné le Notaire avant vous.

LE MARQUIS (*à part.*)

Parleroit-elle ſérieuſement ?

LA COMTESSE.

Vous vouliez me tromper, & c'eſt vous qui êtes pris pour dupe.

LE MARQUIS.

Je n'y conçois rien : car enfin vous aimez Moncade.

LA COMTESSE (*ironiquement.*)

Eh bien, quand je l'aimerois, il aura mon cœur & vous ma main.

LE MARQUIS.

Fort bien, vous l'aimez & vous m'épouſez ! Oh parbleu, Comteſſe, ſi vous prétendez faire de moi un mari commode, vous vous trompez, je vous en avertis.

LA COMTESSE.

Raſſurez-vous, je ſçavois que c'étoit le Contrat de Moncade ; mais j'ai voulu

m'amuſer un moment à vos dépens; Cela peut m'être permis ; puiſque vous vouliez vous divertir aux miens.

LE MARQUIS.

Moi ! Comteſſe, je n'avois d'autre deſſein que de vous ſervir. Perſuadé que je n'avois pas le bonheur de vous plaire....

LA COMTESSE (*l'interrompant.*)

Nos cœurs n'étoient pas faits l'un pour l'autre, épargnons-nous une explication qui ne ſerviroit à rien.

(*à Moncade, en lui remettant ſa lettre.*)

Pour vous, Moncade, vous voyez que je ſuis inſtruite de vos ſentimens ; & vous pouvez juger des miens par le ton que je viens de prendre. Me pardonnerez-vous la petite inquiétude que je vous ai cauſée.

MONCADE (*lui baiſant la main.*)

Ma chere Comteſſe !

LE MARQUIS (*à Moncade.*)

Que ceci te ſerve de leçon pour l'avenir, tu vois que la Comteſſe eſt femme à ſe vanger.

FIN.

Lû & Approuvé ce 22 Juin 1750. CRE'BILLON.
De l'Imprimerie de JORRY.

FÉLICIE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Pierre Carlet de Chamblain

Par M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Françoiſe.

ACTEURS.

FÉLICIE.

LUCIDOR.

LA FÉE, ſous le nom d'Hortenſe.

LA MODESTIE.

DIANE.

TROUPE DE CHASSEURS.

FÉLICIE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

SCENE PREMIERE.

FÉLICIE, LA FÉE, *ſous le nom d'Hortenſe.*

FÉLICIE.

IL faut avouer qu'il fait un beau jour.

HORTENSE.

Auſſi y a-t-il long-tems que nous nous promenons.

FÉLICIE.

Auſſi, le plaiſir d'être avec vous, qui

eſt toujours ſi grand pour moi, ne m'a-t-il jamais été ſi ſenſible.

HORTENSE.

Je crois, en effet, que vous m'aimez, Félicie.

FÉLICIE.

Vous croyez, Madame? Quoi! n'eſt-ce que d'aujourd'hui que vous êtes *bien* sûre de cette vérité-là; vous avec qui je ſuis dès mon enfance, vous à qui je dois tout ce que je puis avoir d'eſtimable dans le cœur & dans l'eſprit?

HORTENSE.

Il eſt vrai que vous avez toujours été l'objet de mes complaiſances, & s'il vous reſte encore quelque choſe à deſirer de mon pouvoir & de ma ſcience, vous n'avez qu'à parler, Félicie; je ne vous ai aujourd'hui amenée ici que pour vous le dire.

FÉLICIE.

Vos bontés m'ont-elles rien laiſſé à ſouhaiter?

HORTENSE.

N'y a-t-il point quelque vertu, quelque qualité dont je puiſſe encore vous douer?

FÉLICIE.

Il n'y en a point dont vous n'ayez voulu embellir mon ame.

HORTENSE.

Vous avez bien de l'eſprit : en demandez-vous encore ?

FÉLICIE.

Je m'en fie à votre tendreſſe : elle m'en a ſans doute donné tout ce qu'il m'en faut.

HORTENSE.

Parcourez tous les avantages poſſibles, & voyez celui que je puis augmenter en vous, ou bien ajouter à ceux que vous avez : rêvez-y.

FÉLICIE.

J'y rêve, puiſque vous me l'ordonnez, & juſqu'ici, je ne vois rien ; car, enfin, que demanderois-je ? Attendez pourtant, Madame ; des graces, par exemple ; je n'y ſongeois point : qu'en dites-vous ? Il me ſemble que je n'en ai pas aſſez.

HORTENSE.

Des graces, Félicie ? je m'en garderai bien : la Nature y a ſuffiſamment pourvu, & ſi je vous en donnois encore, vous en auriez trop ; je vous nuirois.

FÉLICIE.

Ah! Madame! ce n'eſt aſſurément que par bonté que vous le dites.

HORTENSE.

Non; je vous parle ſérieuſement.

FÉLICIE.

Je penſe pourtant que je n'en ſerois que mieux, ſi j'en avois un peu plus.

HORTENSE.

L'induſtrie de toutes vos réponſes m'a fait deviner que vous en viendriez-là.

FÉLICIE.

Hélas! Madame, c'eſt de bonne foi; ſi je ſçavois mieux, je le dirois.

HORTENSE.

Songez que c'eſt peut-être de tous les dons le plus dangereux que vous choiſiſſez, Félicie.

FÉLICIE.

Dangereux, Madame; oh! que non; vous m'avez trop bien élevée; il n'y a rien à craindre.

HORTENSE.

Vous ne vous y arrêtez pourtant que par l'envie de plaire.

FÉLICIE.

Mais de plaire; non, ce n'eſt pas po-

ſitivement cela; c'eſt qu'on a l'amitié de tout le monde, quand on eſt aimable; & l'amitié de tout le monde eſt utile & ſouhaitable.

HORTENSE.

Oui, l'amitié; mais non pas l'amour de tout le monde.

FÉLICIE.

Oh! pour celui-là, je n'y ſonge pas, je vous aſſure.

HORTENSE.

Vous n'y ſongez pas, Félicie? regardez-moi; vous rougiſſez: êtes-vous ſincère?

FÉLICIE.

Peut-être que je ne le ſuis pas autant que je l'ai cru.

HORTENSE.

N'importe; puiſque vous le voulez, ſoyez aimable autant qu'on le peut être.

(*Hortenſe la frappe de la main ſur l'épaule.*)

FÉLICIE, *treſſaillant de joye.*

Ah!..... Je vous ſuis bien obligée, Madame.

HORTENSE.

Vous voilà pourvue de toutes les graces imaginables.

FÉLICIE.

J'en ai une reconnoiſſance infinie, & apparemment qu'il y a bien du changement en moi, quoique je ne le voye pas.

HORTENSE.

C'eſt-à-dire que vous voulez en être sûre.

(*Elle lui préſente un petit miroir.*)

Tenez, regardez-vous.

(*Félicie, ſe regarde.*)

(*Hortenſe, continue.*)

Comment vous trouvez-vous ?

FÉLICIE.

Comblée de vos bontés; vous n'y avez rien épargné.

HORTENSE.

Vous vous en réjouiſſez; je ne ſçais ſi vous ne devriez pas en être inquiette.

FÉLICIE.

Allez, Madame, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

HORTENSE.

Je l'eſpere; mais à ce préſent que je viens de vous faire, j'y prétends joindre encore une choſe. Vous allez dans le monde, je veux vous y rendre heureuſe, & il faut pour cela que je connoiſſe parfaitement vos inclinations, afin de vous

assurer le genre de bonheur qui vous sera le plus convenable. Voyez-vous cet endroit où nous sommes ? c'est le monde même.

FÉLICIE.

Le monde ! & je croyois être encore auprès de notre demeure.

HORTENSE.

Vous n'en êtes pas éloignée non plus ; mais ne vous embarrassez de rien : quoi qu'il en soit, votre cœur va trouver ici tout ce qui peut déterminer son goût.

SCENE II.

FÉLICIE, HORTENSE, LA MODESTIE.

HORTENSE, *à la Modestie qui est à quelques pas.*

VOus, approchez.

(*Quand la Modestie est venue.*)

C'est une Compagne que je vous laisse, Félicie ; elle porte le nom d'une de vos plus estimables qualités, la Modestie, ou plutôt la Pudeur.

FÉLICIE.

Je ne ſçais tout ce que cela ſignifie: mais je la trouve charmante, & je ſerai ravie d'être avec elle : nous ne nous quitterons donc point?

HORTENSE.

Votre union dépend de vous; gardez toujours cette qualité dont elle porte le nom, & vous ſerez toujours enſemble.

FÉLICIE, *s'en allant à elle.*

Oh! vraiment; nous ſerons donc inſéparables.

HORTENSE.

Adieu, je vous laiſſe; mais je ne vous abandonne point.

FÉLICIE.

Votre retraite m'afflige; que ſçais-je ce qui peut m'arriver ici où je ne connois perſonne?

HORTENSE.

N'y craignez rien, vous dis-je; c'eſt moi qui vous y protége. Adieu.

SCENE III.

FÉLICIE, LA MODESTIE.

FÉLICIE.

SUr ce pied-là, ſoyons donc en repos, & parcourons ces lieux. Voilà un canton qui me paroît bien riant; ma chere Compagne, allons-y; voyons ce que c'eſt.

LA MODESTIE.

Non; j'y entends du bruit; tournons plutôt de l'autre côté, je le crois plus sûr pour vous.

FÉLICIE.

Qu'appellez-vous plus sûr?

LA MODESTIE.

Oui; vous êtes extrêmement jolie, & l'endroit où vous voulez vous engager, me paroît un pays trop galant.

FÉLICIE.

Eh bien! eſt-ce qu'on m'y fera un crime d'être jolie dans ce pays galant? Ne ſommes-nous ici que pour y viſiter des déſerts?

LA MODESTIE.

Non; mais je prévois de l'autre côté les piéges qu'on y pourra tendre à votre cœur, &, franchement, j'ai peur que nous ne nous y perdions.

FÉLICIE.

Eh! comment l'entendez-vous donc, s'il vous plaît, ma chere Compagne? Quoi! ſous le prétexte qu'on eſt aimable, on n'oſera pas ſe montrer? il ne faudra rien voir, toujours s'enfuir, & ne s'occuper qu'à faire la ſauvage? La condition d'une jolie perſonne ſeroit donc bien triſte! Oh! je ne crois point cela du tout; il vaudroit mieux être laide; je redemanderois la médiocrité des agrémens que j'avois, ſi cela étoit; & à vous entendre dire, ce ſeroit une vraie perte pour une fille, que de perdre ſa laideur; ce ſeroit lui rendre un très-mauvais office, que de la rendre aimable, & on ne l'a jamais compris de cette maniere-là.

LA MODESTIE.

Ecoutez, Félicie; ne vous y trompez pas; les graces & la ſageſſe ont toujours eu de la peine à reſter enſemble.

FÉLICIE.

A la bonne heure; s'il n'y avoit pas un

peu de peine, il n'y auroit pas grand mérite. A l'égard des piéges dont vous parlez, il me ſemble à moi qu'il n'eſt pas queſtion de les fuir, mais d'apprendre à les mépriſer; & pourquoi? parce qu'ils ſont inutiles pour qui les mépriſe, & qu'en les fuyant d'un côté, on peut les trouver d'un autre. Voilà mes idées que je crois bonnes.

LA MODESTIE.

Elles ſont hardies.

FÉLICIE.

Toutes ſimples. Que peut-il m'arriver dans le canton que vous craignez tant? Voyons; ſi je plais, on m'y regardera, n'eſt-il pas vrai? Suppoſons même qu'on m'y parle. Eh bien! qu'on m'y regarde, qu'on m'y parle, qu'on m'y faſſe des complimens, ſi l'on veut, quel mal cela me fera-t-il? Sont-ce-là ces piéges ſi redoutables, qu'il faille renoncer au jour pour les éviter? Me prenez-vous pour un enfant?

LA MODESTIE.

Vous avez trop de confiance, Félicie.

FÉLICIE.

Et vous, bien des terreurs paniques, Modeſtie.

LA MODESTIE.

Je ſuis timide, il eſt vrai; c'eſt mon caractère.

FÉLICIE.

Fort bien; &, moyennant ce caractère, nous voilà donc condamnées à reſter là: nos relations ſeront curieuſes!

LA MODESTIE.

Je ne vous dis pas de reſter-là; voyons toujours ce côté-là, il eſt plus tranquille.

FÉLICIE.

Quelle antipathie avez-vous pour l'autre?

LA MODESTIE.

Quel dégoût vous prend-il pour celui-ci?

FÉLICIE.

C'eſt qu'il me réjouit moins la vue.

LA MODESTIE.

Et moi, c'eſt que je ſuis le danger que je ſoupçonne ici.

FÉLICIE.

Mais, pour le fuir, il faut le voir.

LA MODESTIE.

Il n'eſt quelquefois plus tems de le , quand on l'a vu.

FÉLICIE.

Encore une fois, pour fuir, il faut un objet; on ne fuit point ſans avoir peur de quelque choſe, & je ne vois rien qui m'épouvante.

LA MODESTIE.

Diſons mieux; vous avez des charmes, & vous voulez qu'on les voye.

FÉLICIE.

Et parce que j'en ai, il faut que je les cache, il faut que l'obſcurité ſoit mon partage? Eh! que ne m'a-t-on dit que c'étoit le plus grand malheur du monde que d'être jolie, puiſqu'il faut être eſclave des conſéquences de ſon viſage? Ne voyez-vous pas bien que la raiſon n'eſt point d'accord de cela?

LA MODESTIE.

Plus que vous ne croyez.

FÉLICIE.

Je me ſuis donc étrangement trompée; j'ai ſouhaité d'être aimable, afin qu'on m'aimât dès qu'on me verroit: ce qui eſt aſſurément très-innocent; & il ſe trouveroit que, ſelon vos chicanes, ce ſeroit afin qu'on ne me vît jamais: en vérité je ne ſçaurois goûter ce que vous me dites.

LA MODESTIE.

Je n'inſiſte plus ; il en ſera ce qui vous plaira.

FÉLICIE.

Il en ſera ce qui me plaira ! ce n'eſt pas-là répondre ; je veux que vous ſoyez de mon avis, dès que j'ai raiſon. Puiſque vous êtes la Modeſtie, on eſt bien aiſe d'avoir votre approbation.

LA MODESTIE.

Je vous ai dit ce que j'en penſois.

FÉLICIE.

Allons, allons ; je vois bien que vous vous rendez. (*Ici on entend une ſymphonie.*) Mais, me trompé-je ? Entendez-vous la gaieté des ſons qui partent de ce côté-là ? Nous nous y amuſerons aſſurément ; il doit y avoir quelqu'agréable fête ! Que cela eſt vif & touchant !

LA MODESTIE.

Vous ne le ſentez que trop.

FÉLICIE.

Pourquoi trop ? Eſt-ce qu'il n'eſt pas permis d'avoir du goût ? Allez-vous entre trembler là-deſſus ?

LA MODESTIE.

Le goût du plaiſir & de la curioſité mene bien loin.

FÉLICIE.

Parlez franchement ; c'eſt qu'on a tort d'avoir des yeux & des oreilles, n'eſt-ce pas ? Ah ! que vous êtes farouche ! (*La ſymphonie recommence.*) Ce que j'entends-là me fait pourtant grand plaiſir.... Prêtons-y un peu d'attention.... Que cela eſt tendre & animé tout enſemble !

LA MODESTIE.

J'entends auſſi du bruit de l'autre côté : écoutez ; je crois qu'on y chante.

(*On chante.*)

De la vertu ſuivez les loix,
Beautés qui de nos cœurs voulez fixer le choix.
Les attraits qu'elle éclaire en brillent davantage.
Eſt-il rien de plus enchanteur
Que de voir, ſur un beau viſage,
Et la jeuneſſe & la pudeur ?

(*La Modeſtie continue.*)

Ce que cette voix-là m'inſpire ne m'effraye point, par exemple : elle a quelque choſe de noble.

FÉLICIE.

Oui ; elle eſt belle, mais ſérieuſe.

SCENE IV.

FÉLICIE, LA MODESTIE, DIANE, *dans l'éloignement.*

LA MODESTIE.

C'Eſt un charme différent. Mais, que vois-je ? Tenez, Félicie : voyez-vous cette Dame qui nous regarde d'une façon ſi riante, & qui ſemble nous inviter de venir à elle : qu'elle a l'air reſpectable !

FÉLICIE.

Cela eſt vrai ; je lui trouve de la majeſté.

LA MODESTIE.

Elle ſort de chez elle apparemment : voulez-vous l'aborder ; je m'y rends volontiers.

FÉLICIE.

N'allons pas ſi vîte ; elle a quelque choſe de grave qui m'arrête.

LA MODESTIE.

Elle vous plaît pourtant?

FÉLICIE.

Oui, je l'avoue.

LA MODESTIE.

Allons donc; je crois qu'elle nous attend: elle paroît faire les avances.

FÉLICIE.

J'aurois bien voulu voir ce qui ſe paſſe de l'autre côté.

SCENE V.

FÉLICIE, LA MODESTIE, DIANE, LUCIDOR, *au fond du Théâtre.*

FÉLICIE.

MAis, voici bien autre choſe ! regardez à votre tour, & voyez à gauche ce beau jeune homme qui vient de paroître accompagné de ces jolis Chaſſeurs, & qui nous ſalue ; il ne nous épargne pas non plus les avances.

LA MODESTIE.

Ne le regardons point, il m'inquiette ; allons plutôt à cette Dame.

FÉLICIE.

Attendez.

LA MODESTIE.

Elle avance.

DIANE.

Voulez-vous bien que j'approche,

mon aimable fille ? peut-être ne connoiſſez-vous pas ces lieux, & vous voyez l'envie que j'ai de vous y ſervir. Ne me refuſez pas d'entrer chez moi ; je chéris la vertu, & vous y ſerez en ſûreté.

FÉLICIE, *la ſaluant.*

Je vous rends grace, Madame ; & je verrai.

DIANE.

Eh ! pourquoi voir ? Votre jeuneſſe & vos charmes vous expoſent ici : n'héſitez point ; croyez-moi, ſuivez le conſeil que je vous donne.

(Ici le jeune homme la regarde, lui ſourit & la ſalue ; elle lui rend le ſalut.)

Voici un jeune homme qui vous diſtrait, & qui, pourtant, mérite bien moins votre attention que moi.

FÉLICIE.

J'en fais beaucoup à ce que vous me dites ; mais cela ne me diſpenſe pas de le ſaluer, puiſqu'il me ſalue.

(Lucidor lui fait encore des révérences, & elle les rend.)

DIANE.

Encore des révérences !

FÉLICIE.

Vous voyez bien qu'il continue les ſiennes.

LA MODESTIE, *à Diane.*

Emmenez-la, Madame, avant qu'il nous aborde.

FÉLICIE.

Mais, vous voulez donc que je ſois malhonnête?

LUCIDOR, *approchant.*

Beauté céleſte, je regne dans ces cantons; j'oſe aſſurer qu'ils ſont les plus rians. Daignez les honorer de votre préſence.

FÉLICIE.

Je ſerois volontiers de cet avis-là; l'aſpect m'en plaît beaucoup.

DIANE, *la prenant par la main.*

Commencez par les lieux que j'habite; plus d'irréſolution; venez.

LUCIDOR, *la prenant par l'autre main.*

Quoi! l'on vous entraîne, & vous me rejettez!

FÉLICIE.

Non; je vous l'avoue, il n'y a rien

d'égal à l'embarras où vous me mettez tous deux ; car je ne ſçaurois prendre l'un, que je ne laiſſe l'autre ; & le moyen d'être par-tout !

LA MODESTIE.

Trop foible Félicie !

FÉLICIE, *à la Modeſtie.*

Oh ! vraiment ! je ſçais bien que vous n'y feriez pas tant de façons ; vous en parlez bien à votre aiſe.

LUCIDOR.

Vous me haïſſez donc ?

FÉLICIE.

Autre injuſtice.

DIANE.

Je ſuis sûre qu'il vous en coûte pour me réſiſter, & que votre cœur me regrette.

FÉLICIE.

Eh ! mais, ſans doute ; mais mon cœur ne ſçait ce qu'il veut : voilà ce que c'eſt ; il ne choiſit point. Tenez, il vous voudroit tous deux : voyez, n'y auroit-il pas moyen de vous accorder ?

DIANE.

Non, Félicie; cela ne ſe peut pas.

LUCIDOR.

Pour moi j'y conſens: que Madame vous ſuive où je vais vous mener; je ne l'en empêche pas: ma douceur & ma bonne foi me rendent de meilleure compoſition qu'elle.

FÉLICIE.

Eh bien! voilà un accommodement qui me paroît bien raiſonnable, par exemple: ne nous quittons point, allons enſemble.

LA MODESTIE, *bas à Félicie.*

Ah! le fourbe!

FÉLICIE, *à part, les premiers mots.*

Vous en jugez mal; il n'a pas cet air-là. Allons, Madame; ayez cette complaiſance-là pour moi, qui vous aime: conſidérez que je ſuis une jeune perſonne à qui l'âge donne une petite curioſité pardonnable & ſans conſéquence: je vous en prie, ne me refuſez pas.

DIANE.

Non, Félicie; vous ne ſçavez pas ce que

que vous demandez ; ſon commerce & le mien ſont incompatibles ; & quand je vous ſuivrois, j'aurois beau vous donner mes conſeils, ils vous ſeroient inutiles.

LUCIDOR.

Mille plaiſirs innocens vous attendent où nous allons.

FÉLICIE.

Pour innocens, j'en ſuis perſuadée ; il ſeroit inutile de m'en propoſer d'autres.

DIANE.

Il vous dit qu'ils ſont innocens ; mais ils ceſſent bien-tôt de l'être.

FÉLICIE.

Tant pis pour eux ; ſauf à les laiſſer là quand ils ne le ſeront plus.

DIANE.

Je vous en promets, moi, de plus ſatisfaiſans, quand vous les aurez un peu goûtés ; des plaiſirs qui vont au profit de la vertu même.

FÉLICIE.

Je n'en doute pas un inſtant ; j'en ai la meilleure opinion du monde, aſſurément, & je les aime d'avance ; je vous le dis de tout mon cœur. Mais prenons toujours ceux-ci qui ſe préſentent, & qui ſont permis ; voyons ce que c'eſt, & puis nous irons aux vôtres ; eſt-ce que j'y renonce ?

DIANE.

Ils vous ôteront le goût des miens.

LA MODESTIE.

Pour moi, je ne veux pas des ſiens; prenez-y garde.

FÉLICIE.

Oh! je ſçais toujours votre avis, à vous, ſans que vous le diſiez.

LUCIDOR.

Quel ridicule entêtement! je n'ai que vos bontés pour reſſource.

DIANE.

Pour la derniere fois, ſuivez-moi, ma fille.

FÉLICIE.

Tenez; vous parlerai-je franchement? Cette rigueur-là n'eſt point du tout perſuaſive; point du tout: auſtérité ſuperflue que tout cela; l'excès n'eſt point une ſageſſe, & je ſçais me conduire.

DIANE.

Vous le préférez donc? Adieu.

FÉLICIE, *impatiemment.*

Ah!

LUCIDOR, *à genoux.*

Au nom de tant de charmes, ne vous rendez point; ſongez qu'il ne s'agit que d'une bagatelle.

FÉLICIE, *à Lucidor.*

Oui; mais, levez-vous donc, ne faites rien qui lui donne raiſon.

LA MODESTIE.

Cette Dame s'en va.

LUCIDOR.

Laiſſez-la aller ; vous la rejoindrez.

DIANE.

Adieu ; trop imprudente Félicie.

FÉLICIE.

Bon ! imprudente ! Je ne vous dis pas adieu, moi ; j'irai vous retrouver.

DIANE.

Je ne l'eſpere pas.

FÉLICIE.

Et moi, je le ſçais bien ; vous le verrez.

LA MODESTIE.

Que vous m'allarmez ! elle eſt partie ; il ne vous reſte plus que moi, Félicie, & peut-être nous ſéparerons-nous auſſi.

SCENE VI.

LA MODESTIE, FÉLICIE, LUCIDOR.

FÉLICIE.

A Qui en avez-vous ? A qui en a-t-elle ? Dites-moi donc le crime que j'ai fait, car je l'ignore. De quoi s'eſt-elle fâchée ? De quoi l'êtes-vous ? Où cela va-t-il ?

LUCIDOR.

Si le plaiſir qu'on ſent à vous voir la chagrine, ſa peine eſt ſans remede, Félicie : mais n'y ſongez plus, nous nous paſſerons bien d'elle.

FÉLICIE.

Il eſt pourtant vrai que, ſans vous, je l'aurois ſuivie, Seigneur !

LUCIDOR.

Vous repentez-vous déja d'avoir bien voulu demeurer ? Que nous ſommes différens l'un de l'autre ! Je ferois ma félicité d'être toujours avec vous : oui, Félicie, vous êtes les délices & de mes yeux & de mon cœur.

FÉLICIE.

A merveille ! Voilà un langage qui vient fort à propos : courage, ſi vous continuez ſur ce ton-là, je pourrai bien avoir tort d'être ici.

LUCIDOR.

Eh ! qui pourroit condamner les ſentiment que j'exprime ? Jamais l'Amour offrit-il d'objet auſſi charmant que vous l'êtes ? Vos regards me pénetrent ; ils ſont des traits de flamme.

FÉLICIE, *impatiente.*

Je vous dis que ces flammes-là vont encore effaroucher ma Compagne.

(La Modeſtie paroît ſombre.)

LUCIDOR.

Eh ! quel autre diſcours voulez-vous que je vous tienne ? Vous ne m'inſpirez que des tranſports, & je vous en parle ; vous me raviſſez, & je m'écrie ; vous m'embraſez du plus tendre & du plus invincible de tous les amours, & je ſoupire.

FÉLICIE.

Ah ! que j'ai mal fait de reſter !

LUCIDOR.

O Ciel ! quel diſcours !

LA MODESTIE.

Vous voyez ce qui en eſt.

FÉLICIE, *à la Modeſtie.*

Au moins, ne me quittez pas.

LA MODESTIE.

Il eſt encore tems de vous retirer.

FÉLICIE.

Oh ! toujours tems ! auſſi n'y manquerai-je pas, s'il continue : ah !

LUCIDOR.

De grace, adorable Félicie ! expliquez-moi ce ſoupir : à qui s'adreſſe-t-il ? Que ſignifie-t-il ?

FÉLICIE.

Il ſignifie que je vais m'en retourner, & que vous n'êtes pas raiſonnable.

LA MODESTIE.

Allons donc ; ſauvez-vous.

LUCIDOR.

Non ; vous ne vous en retournerez

pas ſi-tôt : vous n'aurez pas la cruauté de me déchirer le cœur.

FÉLICIE.

En un mot, je ne veux pas que vous m'aimiez.

LUCIDOR.

Donnez-moi donc la force de faire l'impoſſible.

FÉLICIE.

L'impoſſible ! & toujours des expreſſions tendres ! Eh bien ! ſi vous m'aimez, ne me le dites point.

LUCIDOR.

En quel endroit de la terre irez-vous, où l'on ne vous le diſe pas ?

FÉLICIE, *à la Modeſtie.*

Je n'ai point de réplique à cela ; mais je vous défie de me rien reprocher, car je me défends bien.

LUCIDOR.

Content de vous voir, de vous aimer, je ne vous demande que de ſouffrir mes reſpects & ma tendreſſe.

FÉLICIE, *à la Modeſtie.*

Cela ne prend rien ſur mon cœur ; ainſi, ne vous inquiettez pas, ce ne ſera rien.

LA MODESTIE.

Son reſpect vous trompe & vous ſéduit.

LUCIDOR, *à la Modeſtie.*

Vous, qui l'accompagnez, d'où vient que vous vous déclarez mon ennemie ?

LA MODESTIE.

C'eſt que je ſuis l'amie de la vertu.

LUCIDOR, *en baiſant la main à Félicie.*

Et moi, je ſuis l'adorateur de la ſienne.

LA MODESTIE, *à Félicie.*

Et vous voyez qu'il l'attaque en l'adorant.

(*Elle fait ſemblant de partir.*)

Je n'y tiens point non plus, Félicie.

FÉLICIE, *courant après elle.*

Arrêtez, Modeſtie! Seigneur, je vous déclare que je ne veux point la perdre.

LUCIDOR.

Elle devroit avoir nom Férocité, & non pas Modeſtie. (*Il va à elle.*)

Revenez, Madame, revenez; je ne dirai plus rien qui vous déplaiſe, & je me tairai. Mais, pendant mon ſilence, Félicie, permettez à ces jeunes Chaſſeurs, que vous voyez épars, de vous marquer, à leur tour, la joye qu'ils ont de vous avoir rencontrée; ils me divertiſſent quelquefois moi-même par leurs Danſes & par leurs Chants: ſouffrez qu'ils eſſayent de vous amuſer. La Muſique & la Danſe ne doivent effrayer perſonne. (*à Félicie, bas.*) Qu'elle eſt revêche & bourrue!

FÉLICIE, *tout bas, auſſi.*

C'eſt ma Compagne.

LUCIDOR.

Aſſeyons-nous & écoutons.

SCENE VII.

LA MODESTIE, FÉLICIE, LUCIDOR, *Troupe de Chaſſeurs.*

(*Les inſtrumens Préludent : on danſe.*)

AIR.

UN CHASSEUR.

AMis, laiſſons en paix les hôtes de ces bois :
La Beauté que je vois
Doit nous fixer ſous cet ombrage.
Venez, venez ; ſuivez mes pas :
Par un juſte & fidele hommage,
Méritons le bonheur d'admirer tant d'appas.

LUCIDOR.

Vous intéreſſez tous les cœurs, Félicie.

FÉLICIE.

N'interrompez point.

(*On danſe encore.*)

LUCIDOR, *enſuite, dit :*

Ils n'auront pas ſeuls l'honneur de vous amuſer, & je prétends y avoir part.

(*Il chante un Menuet.*)

De vos beaux yeux le charme inévitable
Me fait brûler de la plus vive ardeur :
Plus que Diane, redoutable,
Sans fleche ni carquois, vous tirez droit au cœur.

(*Les Chaſſeurs ſe retirent.*)

SCENE VIII.

FÉLICIE, LUCIDOR, LA MODESTIE.

FÉLICIE.

TOujours de l'amour ! vous ne vous corrigez point.

LUCIDOR.

Et vous, toujours de nouveaux charmes ! ils ne finiſſent point.

(*Il lui prend la main.*)

FÉLICIE.

Laiſſez-là ma main, elle n'eſt pas de la converſation.

LUCIDOR.

Mon cœur voudroit pourtant bien en avoir une avec elle.

FÉLICIE, *voulant retirer ſa main.* Et moi, je ne veux point.

(*Il lui baiſe la main.*)

Eh bien ! encore ! ne l'avois-je pas défendu? Cela nous brouillera, vous dis-je, cela nous brouillera.

LA MODESTIE.

Vous me donnez mon congé, Félicie!

FÉLICIE.

Vous voyez bien que je me fâche, afin qu'il n'y revienne plus; qu'avez-vous à dire ?

LUCIDOR, *impatient.*

L'insupportable fille !

FÉLICIE, *à la Modestie.*

Il est vrai que vous vous scandalisez de trop peu de chose.

LUCIDOR, *avec dépit.*

Ma tendresse ne vous fatigueroit pas tant sans elle.

FÉLICIE.

Oh ! si votre cœur n'a pas besoin d'elle, le mien n'est pas de même; entendez-vous?

LUCIDOR.

Eh ! quel besoin le vôtre en a-t-il ? Dites-moi le moindre mot consolant.

FÉLICIE.

Je suis bien heureuse qu'elle me gêne.

LUCIDOR.

Achevez.

FÉLICIE, *à la Modestie, bas.*

Si je lui disois, pour m'en défaire, que je suis un peu sensible, le trouveriez-vous mauvais? Il n'en sera pas plus avancé.

LA MODESTIE.

Gardez-vous-en bien ; je ne soutiendrai pas ce discours-là.

FÉLICIE, *à Lucidor.*

Passez-vous donc de ma réponse.

LUCIDOR.

Si elle s'écartoit un moment, comme elle le pourroit, sans s'éloigner, quel inconvénient y auroit-il ?

FÉLICIE, *à la Modeſtie.*

Ce jeune homme vous impatiente : promenez-vous un inſtant ſans me quitter, je tâcherai d'abréger la converſation.

LA MODESTIE.

Hélas ! ſi je m'écarte, je ne reviendrai peut-être plus.

FÉLICIE.

Je ne vous propoſe pas de vous en aller, je ne veux pas ſeulement vous perdre de vue, & ce que j'en dis, n'eſt que pour vous épargner ſon importunité.

LA MODESTIE.

Puiſque vous m'y forcez, vous voilà ſeule. (*à part.*) Je me retire, mais je ne la quitte pas.

SCENE IX.

LUCIDOR, FÉLICIE.

LUCIDOR.

AH ! je reſpire.

FÉLICIE.

Et moi, je ſuis honteuſe.

LUCIDOR.

Non, Félicie ; ne troublez point un ſi doux moment par de chagrinantes réflexions ; vous voilà libre, & vous m'avez promis de vous expliquer ; je vous

adore, commencez par me dire que vous le voulez-bien.

FÉLICIE.

Oh! pour ce commencement-là, il n'eſt pas difficile; oui, j'y conſens; quand je ne le voudrois pas, il n'en ſeroit ni plus ni moins; ainſi, il vaut autant vous le permettre.

LUCIDOR.

Ce n'eſt pas encore aſſez.

FÉLICIE.

Sur-tout, réglez vos demandes.

LUCIDOR.

Je n'en ferai que de légitimes; je vous aime, y répondez-vous? votre compagne n'y eſt plus.

FÉLICIE.

Oui; mais j'y ſuis, moi.

LUCIDOR.

Vous avez trop de bonté pour me tenir ſi long-tems inquiet de mon ſort, & vous ne l'avez éloignée que pour m'en éclaircir.

FÉLICIE.

J'avoue que, ſi elle y étoit, je n'oſerois jamais vous dire le plaiſir que j'ai à vous voir.

LUCIDOR.

Je ſuis donc un peu aimé?

FÉLICIE.

Preſqu'autant qu'aimable.

LUCIDOR, *charmé.*

Vous m'aimez?

FÉLICIE.

Je vous aime, & j'avois grande envie de vous le dire : rappellons ma compagne.

LUCIDOR.

Pas encore.

FÉLICIE.

Comment ! pas encore ! je vous aime, mais, voilà tout.

LUCIDOR.

Attendez ce qui me reſte à vous dire ; il n'en ſera que ce que vous voudrez.

FÉLICIE.

Oui, oui, que ce que je voudrai ! je n'ai pourtant fait juſqu'ici que ce que vous avez voulu.

LUCIDOR.

Ecoutez-moi, charmante Félicie ! N'eſt-ce pas toujours à la perſonne que l'on aime, qu'il faut ſe marier ?

FÉLICIE.

Qui eſt-ce qui a jamais douté de cela ?

LUCIDOR.

Et pour qui ſe marie-t-on ?

FÉLICIE.

Pour ſoi-même, aſſurément.

LUCIDOR.

On eſt donc, à cet égard-là, les maîtres de ſa deſtinée ?

FÉLICIE.

Avec l'avis de ſes parens, pourtant.

LUCIDOR.

Souvent ces parens, en disposant de nous, ne s'embarrassent guere de nos cœurs.

FÉLICIE.

Vous avez raison.

LUCIDOR.

Trouvez-vous qu'ils ont tort?

FÉLICIE.

Un très-grand tort.

LUCIDOR,

M'en croirez-vous? prévenons celui que nos parens pourroient avoir avec nous. Les miens me chérissent & seront bientôt appaisés : assurons-nous d'une union éternelle autant que légitime; on peut nous marier ici, & quand nous serons époux, il faudra bien qu'ils y consentent.

FÉLICIE.

Ah! vous me faites frémir, & par bonheur ma Compagne n'est qu'à deux pas d'ici.

LUCIDOR.

Quoi! vous frémissez de songer que je serois votre époux!

FÉLICIE.

Mon époux, Lucidor! Voulez-vous que mon cœur soit la dupe de ce mot-là? Vous devriez craindre vous-même de me persuader? N'est-il pas de votre intérêt que je sois estimable? Et l'estime que

je mérite encore, que deviendroit-elle? Vous permettre de m'aimer, vous l'entendre dire, vous aimer moi-même, à la bonne heure, paſſe pour cela; s'il y entre de la foibleſſe, elle eſt excuſable: on peut être tendre, & pourtant vertueuſe; mais vous me propoſez d'être inſenſée, d'être extravagante, d'être mépriſable; oh! je ſuis fâchée contre vous; je ne vous reconnois point à ce trait-là.

LUCIDOR.

Vous parlez de vertu, Félicie; les Dieux me ſont témoins que je ſuis auſſi jaloux de la vôtre que vous-même, & que je ne ſonge qu'à rendre notre ſéparation impoſſible.

FÉLICIE.

Et moi, je vous dis, Lucidor, que c'eſt la rendre immanquable: non, non, n'en parlons plus, je ne me rendrai jamais à cela; tout ce que je puis faire, c'eſt de vous pardonner de me l'avoir dit.

LUCIDOR, *à genoux.*

Félicie, vous défiez-vous de moi? ma probité vous eſt-elle ſuſpecte? ma douleur & mes larmes n'obtiendront-elles rien?

FÉLICIE.

Quel malheur que d'aimer! qu'on me l'avoit bien dit! & que je mérite bien ce qui m'arrive!

LUCIDOR.

Vous me croyez donc un perfide ?

FÉLICIE.

Je ne crois rien ; je pleure. Adieu, trop imprudente Félicie, me disoit cette Dame en partant : oh ! que cela est vrai !

LUCIDOR.

Pouvez-vous abandonner notre amour au hasard ?

FÉLICIE.

Se marier de son chef, sans consulter qui que ce soit au monde, sans témoin de ma part, car je ne connois personne ici : quel mariage !

LUCIDOR.

Les témoins les plus sacrés ne sont-ils pas votre cœur & le mien ?

FÉLICIE.

Oh ! pour nos cœurs, ne m'en parlez pas ; je ne m'y fierai plus, ils m'ont trompée tous deux.

LUCIDOR.

Vous ne voulez donc point m'épouser ?

FÉLICIE.

Dès aujourd'hui, si on le veut, & si on ne l'approuve pas, je l'approuverai, moi.

LUCIDOR.

Eh ! pensez-vous qu'on vous en laisse la liberté ?

FÉLICIE.

Par pitié pour moi, demeurons raiſonnables.

LUCIDOR.

Je mourrai donc, puiſque vous me condamnez à mourir.

FÉLICIE.

Lucidor, ce mariage-là ne réuſſira pas.

LUCIDOR.

Notre ſort n'eſt aſſuré que par là.

FÉLICIE.

Hélas! je ſuis donc ſans ſecours.

LUCIDOR.

Qui eſt-ce qui s'intéreſſe à vous plus que moi?

FÉLICIE.

Eh bien! puiſqu'il le faut, donnez-moi, de grace, un quart d'heure pour me réſoudre; mon eſprit eſt tout en déſordre; je ne ſçais où j'en ſuis; laiſſez-moi me reconnoître; n'arrachez rien au trouble où je me ſens, & fiez-vous à mon amour; il aura plus ſoin de vous que de moi-même.

LUCIDOR.

Ah! je ſuis perdu, votre Compagne reviendra, vous la rappellerez.

FÉLICIE.

Non, cher Lucidor; je vous promets de n'avoir à faire qu'à mon cœur, & vous

n'aurez que lui pour juge. Laiſſez-moi, vous reviendrez me trouver.

LUCIDOR.

J'obéis; mais ſauvez-moi la vie, voilà tout ce que je puis vous dire.

SCENE X.

FÉLICIE, LA MODESTIE *qui paroît, & ſe tient loin.*

FÉLICIE, *ſe croyant ſeule.*

AH! que ſuis-je devenue?

LA MODESTIE, *de loin.*

Me voilà, Félicie.

(*Félicie la regarde triſtement.*)

(*La Modeſtie continue.*)

Ne m'appellez-vous pas?

FÉLICIE.

Je n'en ſçais rien.

LA MODESTIE.

Voulez-vous que je vienne?

FÉLICIE.

Je n'en ſçais rien non plus.

LA MODESTIE.

Que vous êtes à plaindre!

FÉLICIE.

Infiniment.

LA MODESTIE.

Je vous parle de trop loin ; ſi je me rapprochois, vous ſeriez plus forte.

FÉLICIE.

Plus forte ! je n'ai pas le courage de vouloir l'être.

LA MODESTIE.

Tâchez d'ouvrir les yeux ſur votre état.

FÉLICIE.

Je ne ſçaurois, je ſoupire de mon état, & je l'aime ; de peur d'en ſortir, je ne veux pas le connoître.

LA MODESTIE.

Servez-vous de votre raiſon.

FÉLICIE.

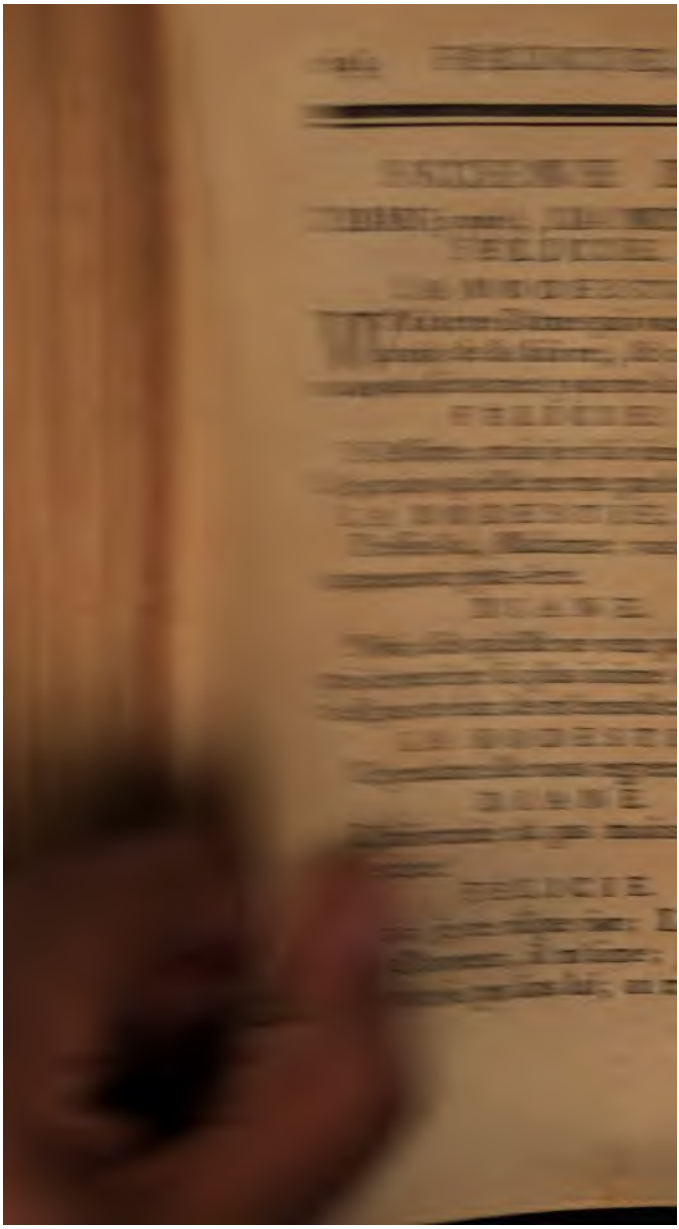
Elle me guériroit de mon amour.

LA MODESTIE.

Ah ! tant mieux, Félicie.

FÉLICIE.

Et mon amour m'eſt cher.



ſeroit peut-être, je l'épouſe; il eſt queſtion d'un mariage qu'il me propoſe avec toute la tendreſſe imaginable, & ſans lequel je ſens que je ne puis être heureuſe : ai-je tort de vouloir l'être ?

DIANE, *toujours de loin.*

Fille infortunée ! croyez-en nos conſeils & nos allarmes. (*Appercevant Lucidor.*) Fuyez, le voici qui revient; mais rien ne la touche. Adieu, encore une fois, Félicie.

(*Elles ſe retirent.*)

FÉLICIE.

Quelle obſtination ! Eſt-ce qu'il eſt défendu de faire ſon bonheur ?

SCENE XII.

LUCIDOR, FÉLICIE.

LUCIDOR.

JE vous revois donc, délices de mon cœur ! Eh bien ! le vôtre me rend-il juſtice ? En eſt-ce fait ? Notre union ſera-t-elle éternelle ? (*Il lui prend la main qu'il baiſe.*) Vous pleurez, ce me ſemble ? Eſt-ce mon retour qui cauſe vos pleurs ?

FÉLICIE, *pleurant.*

Hélas! elles me quittent, elles diſparoiſſent toujours à votre aſpect, & je ne ſçais pourquoi.

LUCIDOR.

Qui? cette ſombre Compagne appellée Modeſtie, cette autre Dame qui déſapprouve que vous veniez dans nos cantons, quand j'offre d'aller avec vous dans les ſiens? Et ce ſont deux auſſi revêches, deux auſſi impraticables perſonnes que celles-là, deux ſauvages d'une défiance auſſi ridicule, que vous regrettez! Ce ſont-elles dont le départ excite vos pleurs au moment où j'arrive, pénétré de l'amour le plus tendre & le plus inviolable, avec l'eſpérance de l'hymen le plus fortuné qui ſera jamais! Ah! Ciel! eſt-ce ainſi que vous traitez, que vous recevez un Amant qui vous adore; un époux qui va faire ſa félicité de la vôtre, & qui ne veut reſpirer que par vous & pour vous? Allons, Félicie, n'héſitez plus; venez, tout eſt prêt pour nous unir; la chaîne du plaiſir & du bonheur nous attend.

(*Une ſymphonie douce commence ici.*)

Venez me donner une main chérie, que je ne puis toucher ſans raviſſement.

FÉLICIE.

De grace, Lucidor, du moins rappellons-les, & qu'elles nous ſuivent.

LUCIDOR.

Eh ! de qui me parlez-vous encore ?

FÉLICIE.

Hélas ! de ma Compagne & de l'autre Dame.

LUCIDOR.

Elles haïſſent notre amour, vous ne l'ignorez pas ; venez, vous dis-je, votre injuſte réſiſtance me déſeſpere ; partons.

(*Il l'entraîne un peu.*)

FÉLICIE.

O Ciel ! vous m'entraînez ! où ſuis-je ? Que vais-je devenir ? Mon trouble, leur abſence & mon amour m'épouvantent : rappellons-les, qu'elles reviennent.

(*Elle crie haut.*)

Ah ! chere Modeſtie ! chere Compagne ! où êtes-vous ? où ſont-elles ?

(*Alors la Modeſtie, Diane & la Fée reparoiſſent.*)

SCENE XIII.

Tous les Acteurs précédens.

LA FÉE.

AMant dangereux & trompeur, ennemi de la vertu, perfides impreſſions de l'amour, effacez-vous de ſon cœur, & diſparoiſſez.

(*Lucidor fuit, la ſymphonie finit : la Modeſtie, la Vertu & la Fée vont à Félicie qui tombe dans leurs bras, & qui, à la fin, ouvrant les yeux, embraſſe la Fée, careſſe la Modeſtie & Diane, & dit à la Fée :*)

Ah ! Madame ! ah ! ma protectrice ! que je vous ai d'obligation ! Vous me pardonnez donc ? Je vous retrouve ; que je ſuis heureuſe ! & qu'il eſt doux de me revoir entre vos bras !

LA FÉE.

Félicie, vous êtes inſtruite ; je ne vous ai pas perdue de vue, & vous avez mérité notre ſecours, dès que vous avez eu la force de l'implorer.

FIN.

LES ACTEURS.